

L'ARCHICUBE

35 bis • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2024

Vie de l'Association

Notices

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

Éditorial	5
VIE DE L'ASSOCIATION	
Compte rendu de la 174 ^e Assemblée générale (18 novembre 2023)	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale	24
Rapport du trésorier.	27
Composition du Conseil d'administration de l'Association (2023-2024) ...	39
Procès-verbaux des Conseils d'administration	41
Cérémonie du 11 Novembre : Conférence du philosophe et éditeur ukrainien Constantin Sigov sur la guerre et la paix	61
Départ de la présidente Marianne Laigneau (2014-2023) : discours de Mireille Gérard (1961 L)	69
NOTICES	
<i>À propos de la rédaction des notices nécrologiques</i>	75
An III de Bougainville, Louis-Antoine. – <i>P. Cauderlier</i>	77
1836 l Olivaint, Pierre. – <i>M. Levatois</i>	84
1842 l Ménard, Louis. – <i>P. Cauderlier</i>	92
1881 l Desrousseaux <i>alias</i> Bracke, Alexandre, Marie. – <i>P. Cauderlier</i> ..	97
1923 l Heurgon, Jacques. – <i>Ch. Guittard</i>	101
1940 L Verdet, Paule. – <i>P. Cauderlier</i>	105
1943 s Berrard, Jean. – <i>J. Brun</i>	110
1945 l Touraine, Alain. – <i>F. Dubet, M. Wiewiorka, M. Touraine</i>	111
1946 s Chabbal, Robert. – <i>J. Brun, W. Mercouroff</i>	122
1950 L Serru Cazauran, Nicole. – <i>I. Pantin</i>	124
1953 s Mottal, Jacques. – <i>S. Mottal</i>	127
1954 l Beugnot, Bernard. – <i>P. Cauderlier</i>	128
1954 s Sabatier, Pierre, Célestin. – <i>J. Brun, L. Sabatier</i>	131
<i>L'Archicube</i> n° 35 bis, numéro spécial, février 2024	3

1955 s	Guyon, Étienne. – <i>J. Brun</i>	134
1956 L	Friedlander Delcour, Edwige. – <i>P. Cauderlier</i>	141
1956 l	Amiot, Michel. – <i>J. Lautman</i>	142
1956 l	Canavaggio, Jean. – <i>B. Pellistrandi</i>	146
1956 s	Kupka, Ivan. – <i>M. Chaperon, D. Holckman</i>	151
1957 s	Hellegouarch, Yves. – <i>J.-P. Renard</i>	153
1959 s	Navelet-Noualhier, Henri. – <i>J. Brun</i>	156
1961 l	Levillain, Philippe. – <i>J.-N. Jeanneney</i>	158
1961 s	Deschamps, Claude. – <i>J. Audouze, J. Odoux, Y. Yebbou</i>	161
1963 L	Vial, Claude. – <i>Ch. Chandezon</i>	167
1967 s	Bénassy, Jean-Pascal. – <i>J. Brun</i>	171
1968 l	Ferrero, Dominique. – <i>B. Gotlieb</i>	173
1968 l	Menant, François. – <i>L. Feller</i>	176
1969 s	Duchet, Pierre. – <i>J. Brun</i>	184
1970 L	Goulet-Cazé, Marie-Odile. – <i>A. Le Boulleuc</i>	188
1971 l	Boutet, Dominique. – <i>A. Strubel</i>	194
1973 s	Desgraupes, Bernard. – <i>Th. Salmona</i>	197
1975 L	Rouffiat, Françoise. – <i>C. Dupouy</i>	200
1995 l	Poisson Hussherr, Cécile. – <i>M.-B. et A. Vincent, A. Guieu-Coppolani, M. Doumic-Jauffret, E. Kammerer, E. Vallet</i>	203

Erratum : Dans la notice consacrée à Anne-Marie Chanet (1961 L) par sa sœur Catherine, parue dans *L'Archicube* 33 bis p. 163 à 165, un paragraphe important a été omis. Il concerne les années 1991 à 2002, qu'elle évoquait toujours avec une intense émotion, les plus chaleureuses de sa carrière passées à l'Université de Paris-X Nanterre, où elle enseignait comme maître de conférences de Grec. Elle tissa des liens très forts et amicaux avec les collègues et avec des étudiants. Sa sœur tient ici à remercier tous ceux et celles qui ont apporté à son aînée tant d'amitié et d'affection et l'ont accompagnée jusqu'au bout de ses souffrances physiques.

Liste alphabétique des notices de ce recueil	209
---	------------

ÉDITORIAL



Martin Andler (1970 s),
président de l'a-Ulm

En décembre dernier, notre conseil d'administration m'a élu à la présidence de l'a-Ulm. La proposition m'avait été faite au printemps dernier de me porter candidat. J'avais été tout d'abord étonné, puis, bien sûr, intéressé ; mais j'ai voulu prendre le temps de réfléchir avant d'accepter. Président, mais pour quoi faire ? C'est que je vais expliquer dans ces quelques lignes.

Mais, avant tout, je dois remercier Marianne Laigneau, qui a assumé la présidence pendant neuf ans et a porté des transformations importantes, certaines peu visibles mais essentielles, comme la grande qualité des relations de notre association avec une École qui a beaucoup changé, d'autres plus structurelles, dont le changement de statut, enfin rendu définitif au printemps dernier par le ministère de l'Intérieur.

Pour assurer une transition aussi fluide que possible, j'ai la chance que la plupart des membres du bureau précédent aient accepté de poursuivre leur mission. Le « conscrit président » que je suis, également nouveau membre du CA, est bien entouré ! Les relations avec la direction de l'École, qui, comme je l'ai dit, étaient excellentes, vont le rester grâce à une relation de confiance avec Frédéric Worms et toute l'équipe de direction.

Pour cette année 2024, nous avons une feuille de route, la stratégie 2022-2024 qui avait été adoptée en 2022. Elle inclut la poursuite de nos activités traditionnelles : camaraderie, solidarité, *Archicube*, annuaire, site web... qui vont, bien sûr, se poursuivre. Mais le contexte de certaines de nos actions est en cours de changements profonds :

- la Fondation de l'ENS, dont l'équipe a été renouvelée, et dont le rôle d'appui aux projets de l'École est de plus en plus important, est notre partenaire naturel car elle dépend beaucoup de la mobilisation des archicubes ; la répartition des rôles entre la Fondation et notre association devra être précisée ;
- la création en janvier 2024 d'un véritable pôle Carrières au sein de l'ENS, que nous appelions de nos vœux, implique, elle aussi, une articulation nouvelle avec le service Carrières dont nous avons, jusqu'ici, assumé la responsabilité ;
- PSL est, depuis novembre 2022, sorti de sa période d'expérimentation ; c'est maintenant un grand établissement dont l'ENS est une composante fortement autonome.

J'ai fini ma scolarité à l'ENS en 1974. C'était une époque charnière : la fin des Trente glorieuses pour la société, la fin de l'ère gaullienne, et, dans le monde académique, la fin d'une longue période d'expansion universitaire entamée dans les années 1950. Alors que pour les générations précédentes, l'accès aux postes CNRS ou d'assistant à l'université était quasi-automatique dès la sortie, tout s'est brusquement bloqué – toutes les disciplines étant frappées, même si les littéraires en souffraient davantage. Pendant les années qui ont suivi, l'École préférerait se reposer

sur sa gloire passée plutôt que d'aller de l'avant. J'en ai retenu la leçon que les institutions ne sont pas immortelles, que c'est en changeant qu'elles seraient à la hauteur de leurs traditions.

Heureusement, la décennie suivante, avec l'arrivée de Georges Poitou à la direction, et le changement du contexte politique, a remis le 45, bientôt élargi par la fusion entre l'ENSJF et l'ENS, sur les rails. Revenu à l'École en 1986 comme chercheur CNRS affecté au département de mathématiques et informatique, j'ai pu modestement participer à cette dynamique nouvelle, grâce à la confiance d'Étienne Guyon, directeur à partir de 1991, qui m'a confié un rôle dans l'ouverture internationale. Les choses ont bien progressé depuis, mais on pourrait faire mieux.

Aujourd'hui, pour les jeunes archicubes, la situation est de nouveau très difficile. Pour tous les étudiants qui ont choisi la voie du doctorat, l'entrée dans la carrière académique sur un poste stable est devenue de plus en plus tardive. Les archicubes n'y échappent pas. Nous devons nous faire les porte-parole d'une génération entière de jeunes chercheurs en attirant l'attention de l'opinion et des pouvoirs publics sur cet énorme gâchis des talents, conséquence d'un sous-financement chronique de la recherche et de l'enseignement supérieur dans notre pays (et plus généralement en Europe). Nous devons aussi mieux accompagner ceux qui, après une thèse ou dès leur sortie de l'École, choisissent d'autres voies, qu'ils deviennent enseignants dans le second degré, s'engagent dans la haute fonction publique ou rejoignent le secteur privé.

Les écoles les plus prestigieuses, dont la nôtre, sont sur la sellette : le recrutement de leurs étudiants favorise les enfants des familles favorisées, les franciliens (parmi lesquels les parisiens sont particulièrement bien représentés) et, dans les disciplines scientifiques fortement mathématisées, les hommes. Les travaux des économistes, notamment de l'ENS, en ont fait la démonstration de façon très claire¹. Les causes sont profondes. La première erreur serait de remettre en question le modèle méritocratique, mais la seconde serait de ne pas s'interroger sur son fonctionnement actuel. Car notre pays ne peut pas avancer sans s'appuyer sur tous ses talents². Le problème est considérable, mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer d'avancer.

Que ce soit pour l'ouverture sociale, pour une meilleure parité de genres ou pour la défense et illustration de l'enseignement et de la recherche, ce n'est pas notre association qui sera en première ligne. Mais nous avons une responsabilité, par l'extraordinaire chance qui nous a été donnée d'être élèves de l'ENS, par les positions que nous exerçons ou avons exercées, et plus généralement comment citoyens, de faire évoluer la situation.

Ce numéro *bis* est celui des comptes rendus des réunions de notre CA et de notre assemblée générale. Il est aussi, comme le veut la tradition, celui des Notices sur nos camarades disparus. Comme tous les ans, la lecture en est émouvante et instructive ; il y a les « stars », qui ont contribué avec éclat à la vie intellectuelle ou sociale de notre pays, et les anonymes, qui ont, avec conscience, exercé leur métier, formant des élèves et des étudiants en classe préparatoire ou à l'université, faisant marcher les équipes de recherche, fonctionner nos institutions ou nos entreprises. Chacune et chacun d'entre eux mérite hommage et respect.

Notes

1. Cécile Bonneau, Pauline Charousset, Julien Grenet et Georgia Thébaud, *Quelle démocratisation des grandes écoles depuis le milieu des années 2000 ?*, Rapport IPP n°30, janvier 2021.
2. La question est remarquablement bien posée dans l'essai de l'économiste Xavier Jaravel, *Marie Curie habite dans le Morbihan*, Paris, Le Seuil, « La République des idées », 2023.

VIE DE L'ASSOCIATION

174^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(18 novembre 2022)

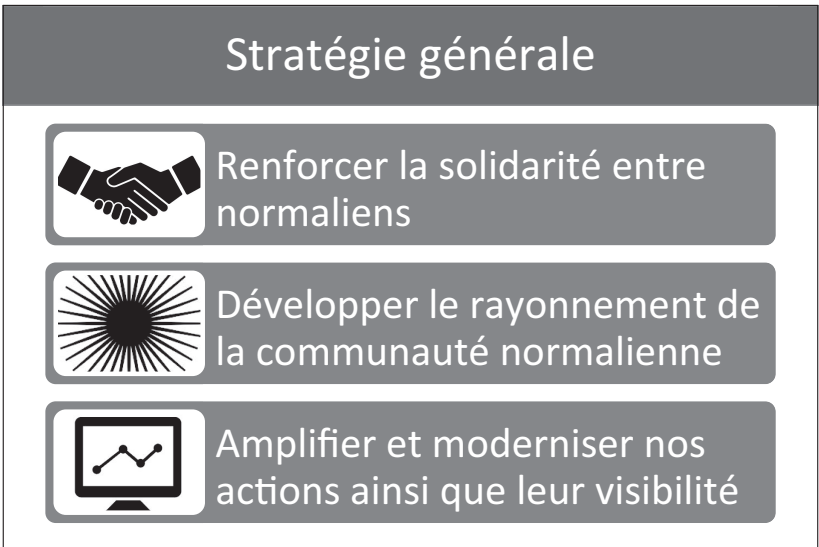
La 174^e Assemblée générale de l'a-Ulm s'est déroulée pour la troisième fois en visioconférence et en présentiel dans la salle des Résistants le 18 novembre 2023 de 17 h à 19 h 30. Une cinquantaine de personnes était présente au total.

ORDRE DU JOUR

1. Informations de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Étienne Chantrel)
2. Rapport de la trésorière (Laurence Levasseur)
Approbation des comptes et vote du quitus
Vote du budget
3. Vote des cotisations
4. Résultats des élections au conseil d'administration ;
5. Liste des normaliens décédés
6. Questions diverses
7. Intervention du directeur de l'ENS, Frédéric Worms.

Cocktail au pot et dîner au restaurant de l'ENS à 20 h autour de Constance Rivière (2001 I), ENA, promotion Aristide-Briand de 2008, membre du Conseil d'État, conseillère spéciale chargée de la culture et de la citoyenneté au cabinet du Président de la République (2016-2017). Directrice générale de l'Établissement public du palais de la porte Dorée depuis 2022, notre invitée Constance Rivière nous a exposé avec passion comment elle arrive à concrétiser ses valeurs dans les actions qu'elle mène au musée de l'Histoire de l'immigration comme à l'aquarium tropical.

1. Informations de la présidente et rapport moral du secrétaire général



Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 1/3

Action	Situation 2022	Leviers
Recruter	+ juin 2020 : 1 764 juin 2021 : 2 000 juin 2022 : 1 932 juin 2023 : 1 927	– Participation aux réunions de rentrée/sortie – Développer notre présence sur les réseaux sociaux – Suivre la recherche des adresses – Actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants
Renforcer les relations avec l'École	+ (budget, liens avec l'École, nombre et diversité des rendez-vous carrières, mission diversité)	– Clubs – Participation des Alumni au CA de l'ENS et de la Fondation – Participation de la direction de l'ENS au CA de l'a-Ulm

Action	Situation 2022	Leviers
Maintenir le niveau d'excellence des publications	+ <i>Archicube</i> (richesse de <i>L'Archicube</i> , composition du Comité de rédaction) Annuaire	– Diffusion plus systématique (listes à établir, PSL A...) – Organisation d'évènements – Liste de diffusion (DRH, Écoles,...) – Maintenir la périodicité annuelle mais plus tôt dans l'année – Revoir la nomenclature (–)

Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 2/3

Action	Situation 2022	Leviers
Supplément historique	+	– Version en ligne tous les dix ans : – garder la trace des enseignants à l'ENS
Développer les relations avec les autres Alumni ENS	+	– Rencontres, actions communes – À terme, plateforme SAAS de gestion ? – Lien avec Alumni ENS Lyon (nouveau président) – Évènement commun en juin 2024 consacré à la diversité sociale (Ulm/Lyon/Saclay)
Développer les relations avec PSL	+	– Organiser des événements communs (Bureau, apéritif, ...) – Présence forte dans PSL Alumni (mais au point mort)
Animer des réseaux numériques	+ (Facebook, LinkedIn, Site, méls)	– Utiliser plus les méls vers les adhérents, lettres de relance – Animation Facebook
Animer des réseaux physiques	+	– Afterworks – Dîners de promo – Clubs à l'étranger – Clubs en région (–)

Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 3/3

Action	Situation 2022	Leviers
Numérisation des archives	+	– Financement par la Fondation et chef de projet, Jérôme Brun en lien avec projet Archives de l'ENS et la Bibliothèque
Fonctionnement	+	– Renouvellement du bureau (novembre 2023) – Investir dans les moyens – Obtenir un statut fiscal favorable pour les dons
Équilibrer les finances	–	– Maintenir les cotisations – Assumer des dépenses exceptionnelles quand nécessaire – Lancer un grand projet
Coopération avec la fondation	+	– Dîners de promo, conférences communes – Projets communs
Réforme des statuts	+(AG 2016, AG 2021)	– Harmonisation avec les statuts types du ministère de l'Intérieur faite + obtention du statut fiscal – Règlement intérieur à rédiger

RENFORCER LA SOLIDARITÉ ENTRE LES NORMALIENS

Réception d'un legs important

L'a-Ulm a reçu, avec la Fondation de l'ENS, le legs d'un camarade. Il est constitué d'un appartement, d'archives de mathématiques et d'un nombre important de volumes de la Pléiade.

- les livres sont traités par la Bibliothèque. Certains vont compléter les collections, d'autres la bibliothèque du concours et le reste sera envoyé à l'École normale de Dakar,
- les archives de mathématiques (6 cartons de corrigés d'épreuves de concours (Ulm, Capes, Agreg) sur 40 ans cherchent destination,
- l'appartement est en vente.

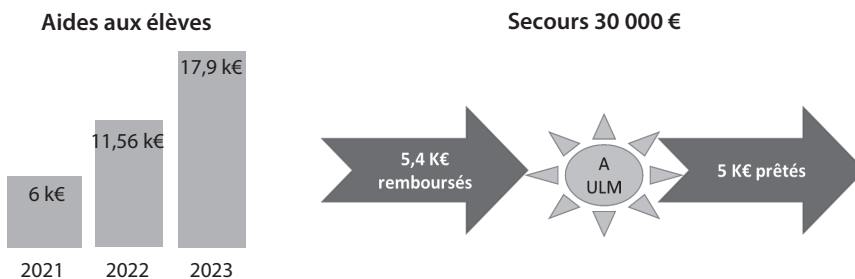
Aides aux projets d'élèves

Le CA a défini en 2018 les critères d'attribution :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS avec au moins un adhérent parmi le groupe de demandeurs.
 - Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS.
 - Un projet qui fait connaître l'a-Ulm.
 - Un projet scientifique, social, sportif ou culturel.
 - Un projet qui apporte du matériau à *L'Archicube* ou au site de l'a-Ulm.
 - Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis.
 - La part de la subvention de l'a-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1 000 €.
- ⇒ Ces critères se révèlent pertinents à l'usage.

Les aides et secours

« Soutenir les projets d'élèves en cours de scolarité
et faire bénéficier de secours nos camarades dans le besoin »



Projets attribués :

- Eclor (tutorat en collège) 500 €
- *Gambetta* (pièce de théâtre) 1 000 €
- *Ruy Blas* (pièce de théâtre) 1 000 €
- Nuit de la rue d'Ulm 1 000 €
- Cordillerice (6 mois pour étudier la glaciologie d'Amérique du Sud) 1 000 €
- *Jedermann* de Hofmannstahl 1 000 €
- Deux pièces radiophoniques de Brecht 1 000 €
- *La mémoire des cendres* (pièce de théâtre) 1 000 €
- VolcENS 1 000 €
- 48 h des arts 1 000 €

- Voyage d'étude à Berlin 1 000 €
- Voyage d'étude en Turquie (antiquités) 1 000 €
- Delta Charlie Delta (pièce de théâtre) 400 €
- Concours Du Bellay 1 000 €
- *Pièce montée* (expo art contemporain) 1 000 €
- Les mardis du Grand continent 1 000 €
- *Sei solo* (danse) 1 000 €
- *Tu étais mon ami* (théâtre) 1 000 €
- Week-end d'intégration 1 000 €

Une communauté solidaire

« Des rencontres pour un contact régulier avec la communauté normalienne »

AfterworksENS alumni

- 9 novembre: Afterwork multiENS, Au Trappiste, Paris
- 15 novembre : Afterwork « At Night » au Rosa Bonheur
- 24 novembre : Journée Anniversaire – L'ENS de Rennes fête ses 10 ans
- Une conférence sur le thème « Qualité de l'éducation nationale : un enjeu de société »
- 1^{er} décembre : Atelier Foie Gras

Certains afterworks en partenariat avec les réseaux d'alumni étrangers



Intervention de Nicolas Obtel

Une communauté solidaire

« Développer le réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger »



Club des Normaliens à l'étranger

- Soutenir la création de clubs de l'a-Ulm basés à l'étranger
- S'appuyer sur notre réseau diplomatique
- Objectifs 2023/2024 : clubs à Londres, Bruxelles et Silicon Valley
- N'hésitez pas à nous contacter pour tout projet de création de clubs à l'étranger



Une communauté solidaire

Rentrée 2023
« Class reunion »

25^e anniversaire de la promotion 1998
ENS / Fondation de l'ENS / a-Ulm



Une aide professionnelle

« Renforcer les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité »



Rendez-vous Carrières :
Administration,
Entreprises,
Recherche
et enseignement

**Ateliers ENSuite
pour les élèves**

**Webinaires pour
les archicubes**





**Présentation
devant les
conscrits**

Accompagnement des
normaliens dans leur
projet de carrière

➡ Intervention de Laurence Levasseur, pour le service Carrières

ACTIVITÉS DU SERVICE CARRIÈRES

Suivi de dossiers individuels

- Archicubes : 20 (+ 2 pendant l'été).
- Élèves : 1.
- Création d'une direction des Carrières à l'École

Projet Archives a-Ulm: point novembre 2023

Archives physiques

Séparation du fonds a-Ulm en trois parties : périodiques (neuf collections), documents historiques unitaires, documents administratifs.

Rangement, en exemplaire unique, des périodiques dans une **armoire fermant à clé dans le bureau de l'a-Ulm**. Les armoires ouvertes ne contiennent plus que des doubles.

Projet Archives Normaliennes (mené par le Département d'Histoire)

L'a-Ulm a choisi **d'intégrer ce projet Archives normaliennes**. Premier projet : « Les premières Ulmiennes (1910-1939) », qui sera présenté à l'école le 12 janvier 2024 à 10 h 30.

Numérisation

Notices : les **notices Ulm** sont **numérisées** et accessibles (pour celles antérieures à 2010) via la *Recherche avancée* de l'onglet Annuaire, réservée aux adhérents à jour de leur cotisation. Pour les notices Sèvres, l'onglet précédent indique seulement l'année de parution de la notice dans le Bulletin de Sèvres, ou son absence (cas hélas le plus fréquent).

Projet Bibliothèque numérique de la bibliothèque de l'école

L'a-Ulm est en discussion pour **intégrer ce projet**, afin notamment de numériser les archives Sèvres et de rendre les notices disponibles sur le site a-Ulm.

Rendez-vous carrières

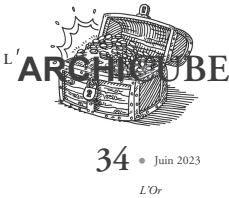
- 19 octobre 2022 – les carrières académiques : enseignement et recherche (6 intervenants et 22 participants).
- 23 novembre 2022 – les métiers de l'économie sociale et solidaire (6 intervenants et 5 participants).
- 15 février 2023 – les métiers des biotechnologies (4 intervenants et 12 participants).
- 8 mars 2023 – les métiers du patrimoine (5 intervenants et 12 participants).
- 18 octobre 2023 – les métiers du sport (11 intervenants et 12 participants).

DÉVELOPPER LE RAYONNEMENT DE LA COMMUNAUTÉ NORMALIENNE

Des publications d'excellence

« Maintenir le niveau d'excellence reconnu de ces publications tout en mettant en œuvre de nouveaux modes de diffusion et d'accès, moins coûteux et plus efficaces »

E-book accessible sur internet



En 2022
Ce qui est caché
La mobilité

En 2023
L'Or
Le Feu

En 2024
L'eau
...

⇒ Intervention du Comité de rédaction de *L'Archicube*

Club des normaliens médecins : GaliEns

**Amicale des normaliens (élèves ou étudiants)
ayant réalisé un cursus en santé
et travaillant dans le domaine de la santé**



Actions :

- Partenaire des « conférences de prestige » du programme Médecine-Sciences
- Journée d'information le 9 février 2023 pour les passerelles médicales ENS-santé
⇒ 28 participants

⇒ Intervention de Nicolas Obtel



Club Climat

Responsable : Denis Bonnelle
Création : début 2022

Actions :

18 janvier 2023

- Conférence, à l'invitation du SEVE (Service des études et de la vie étudiante) à destination des élèves et étudiants, sur le thème « orienter sa vie vers le climat » ;
- Duo constitué de : Muriel Pivard, pour son expérience de membre, tirée au sort, de la convention des 150 citoyens sur le climat, donc d'interaction d'une non-scientifique avec des experts ; et Robert Vautard, 1982 s, directeur de l'IPSL, pour présenter la manière dont le métier de climatologue évolue vers plus d'interactions avec la société.

⇒ Intervention de Denis Bonnelle

L'association des juristes de l'ENS : JurisprudENS



Ses objectifs

- Promotion de la filière Droit de l'ENS en son sein et à l'extérieur
- Constitution d'un réseau d'*alumni* juristes
- Organisation d'événements liés à la discipline juridique

Son organisation

- Pôle **promotion** : assure la promotion de la filière droit et des activités de l'association
- Pôle **recherche** : promeut la pratique de la recherche en droit (avec des séminaires d'élèves, des conférences...)
- Pôle **clinique juridique** : permet aux membres de l'association de travailler sur des cas concrets
- Pôle **alumni** : assure le lien avec les *alumni* juristes de l'ENS.

Juris
prudENS

L'association des juristes de l'École Normale Supérieure

Événements passés :

- Traitement d'une vingtaine de dossiers l'an dernier au titre de la clinique juridique.
- Séminaire d'introduction au droit.
- Début de constitution d'un annuaire d'anciens juristes.
- Organisation d'une semaine du droit en janvier-février 2023 (une série de conférences sur des thématiques juridiques très variées).

Le club des normaliens dans la police : Police normale

Responsable : Léon Grappe (B/L 2012)

Création : 13 mars 2021

En 2022 : 16 membres issus de toutes les ENS

Objectif :

créer un réseau d'échange entre les anciens élèves et étudiants des Écoles normales supérieures qui sont ou ont été affectés dans la police nationale

Missions :

À disposition des normaliens pour :

- pour améliorer leur connaissance du recrutement et des parcours professionnels
- soutenir leurs demandes de stages de découverte ou de recherche
- les aider à préparer les concours d'entrée

Relance du club normalien dans la diplomatie.

Responsable : Marc Absensour (1987 I)

Actualité de la Fondation ENS : novembre 2022 – novembre 2023

Renouvellement important de la gouvernance et de l'équipe de la Fondation au cours des 12 derniers mois :

- Président : Stéphane Israël
- Directeur de campagne : Xavier Lazarus
- Directrice : Caroline Guény-Mentré
- Directrice adjointe : Martine Le Noan

Emménagement au 45 rue d'Ulm (2^e étage de l'escalier A) en septembre 2023

Un immense merci à l'a-Ulm, et en particulier à Laurence Levasseur et Pascale Hamon qui ont accueilli Caroline Guény-Mentré deux jours par semaine, lors de ses 10 premiers mois en poste.

L'a-Ulm et la Fondation sont colégataires d'un legs important, reçu en 2023, d'un camarade.

L'a-Ulm a aussi rendu possible, par une avance, le rachat par la Fondation de la Villa Pasteur qui lui garantit une source de revenus pérenne : à nouveau MERCI !



Point sur la collecte et les projets au 15 novembre 2023

Point sur la collecte : 1 400 037 € collectés au 15 novembre 2023 (contre 952 000 € à la même date en 2022).

– 70 % de dons d'entreprises (chaires, bourses) 30 % dons de particuliers

Prévision d'atterrissage (dons collectés + attendus) à la fin de l'année 2023 : 2 467 737 € (en 2022, le montant total collecté était de 1 195 000 €). La FENS a maintenu son rythme de collecte en dépit des changements importants de sa gouvernance et de son équipe.

Renouvellement de chaires en 2022 : Louis Vuitton Malletier (intelligence artificielle), Mitsubishi Heavy Industries (physique théorique).

Nouvelles chaires signées ou lancées en 2023 :

- *Macif*, Nouveaux risques, nouvelles mutualisations, 3 ans avec le département de géosciences et le département de sciences sociales.
- *Ardian*, Décarbonation, 6 ans avec le département de géosciences
- *Groupeement d'industriels de l'air et de l'espace (GIFAS)*, Espace, 3 ans renouvelable 2 ans.

En septembre 2023, **première class reunion** en marge de la rentrée pour les 25 ans de la promo 1998. Grand succès, d'autres suivront.

Les partenariats

« Développer les relations avec PSL et nos partenaires »

- **Participation de l'a-Ulm à PSLAlumni :**
 - Les anciens du CPES (Cycle pluridisciplinaire d'enseignement supérieur) sont le groupe dynamique dans PSL Alumni
 - Ils projettent pour décembre un événement autour du climat
 - PSL Alumni au point mort.

AMPLIFIER ET MODERNISER NOS ACTIONS AINSI QUE LEUR VISIBILITÉ

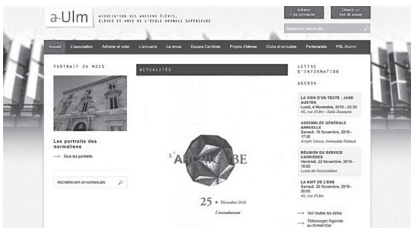
Une intégration multiple du numérique

« Utiliser pleinement les possibilités des outils numériques et des réseaux sociaux, devenus incontournables »

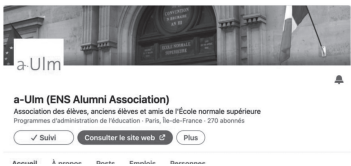
Vote électronique pour la septième année pour les élections (avec envoi du matériel papier sur demande)



Site Web



Page LinkedIn



313 abonnés (en 2023)



Page Facebook



797 abonnés (en 2023)



Hommages

29 septembre 2023 : hommage à Daniel Cohen (1973 s), amphithéâtre de PSE à Jourdan
Journée d'études et dédicace de l'amphithéâtre à Daniel Cohen, en présence de Sylvie Retailleau, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie des Finances et de la Souveraineté industrielle et numérique



13 février 2023 : hommage à Josiane Serre (1944 S), café de la mairie, place Saint-Sulpice organisé à l'occasion du centenaire de sa naissance.

14 septembre 2023 : hommage à Étienne Guyon (1955 s), salle historique de la bibliothèque



RÉSULTATS DES ÉLECTIONS AU CA

Nombre de votants	370	6 sièges 6 élus
Blancs et nuls	0	
Exprimés	370 (367 électroniques + 3 papiers)	
Laurence Levasseur, 1966 L	350	
Julien Cassaigne, 1989 s (A)	350	
Étienne Chantrel, 1997 l	341	
Dominique Haughton (Boudier), 1975 S	334	
Jean-Thomas Nordmann, 1966 l	329	
Martin Andler, 1970 s	328	

LISTE DES ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS A ÉTÉ CONNU DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1928 S	METZNER GUILLARD Yvonne	09/10/1987
1933 L	BLANGUERNON SUANT Jeanne	12/12/2001
1937 L	DECHAVANNE RICATTE Luce	18/07/1999
1939 S	DONTOT CHENEVIER Andrée	02/07/2014
1940 L	VERDET Paule	26/05/2022
1941 l	WIÉNER Claude	30/10/2022
1942 sx	BOITEUX Marcel	06/09/2023
1943 S	FRISCH BACCHUS Anne-Marie	28/10/2022
1943 l	SCHÉRER René	01/02/2023
1943 sx	BERRARD Jean	10/12/2022
1945 lx	TOURAINÉ Alain	09/06/2023
1945 l	WALDNER Pierre	23/01/2021
1945 s	PROUST François	04/12/2022
1946 S	PAQUIEN Geneviève	21/12/2022
1946 l	EHRARD Jean	10/09/2023
1947 l	CADOT Michel	03/12/2022
1947 s	TOUREN Alain	30/10/2022
1948 l	CROUZET Michel	29/09/2023
1949 S	GASSOT LOCHOUARN Anne-Marie	06/10/2022
1949 l	ARTEMENKO Pierre	19/12/2022
1949 l	GOURINAT Michel	09/09/2023
1949 l	SALVIAT François	23/10/2023
1949 s	WINTER Jacques	04/07/2023
1950 L	JASSES PARIENTE Francin	23/10/2022
1950 S	WEBER Suzanne	18/08/2022
1950 lx	MIQUEL André	27/12/2022
1951 L	VILLARD Madeleine	18/10/2022

1951 l	BEUFILS Jean-Pierre	26/04/2023
1951 l	CHANUT Pierre-Yves	27/12/2022
1951 l	HOLTZ Louis	27/01/2023
1952 l	DESCREUX Henri	14/04/2023
1952 lx	REBUFFAT René	31/10/2019
1952 s	LAGO Bernard	28/09/2022
1953 L	BERSEILLE RASPAUD Christiane	24/01/2021
1953 L	GAILLARD KEVORKIAN Françoise	12/12/2022
1953 s	MATRICON Jean	28/05/2023
1954 L	CHÊNE BOUNIN Paule	02/04/2023
1954 L	MORELLE MARÉCHAL Madeleine	03/08/2023
1954 l	BEUGNOT Bernard	06/03/2023
1954 l	JULLIARD Jacques	08/09/2023
1954 s	SABATIER Pierre Célestin	13/07/2023
1955 S	BRASSEUL FRANCAZ Gisèle	23/09/2023
1955 l	BERSANI Jacques	12/01/2023
1955 s	GUYON Étienne	13/07/2023
1956 L	FRIEDLANDER DELCOUR Edwige	16/02/2023
1956 l	AMIOT Michel	24/01/2023
1956 l	CANAVAGGIO Jean	20/08/2023
1956 lx	HAUDRY Jean	23/05/2023
1956 s	KUPKA Ivan	10/04/2023
1956 s	LASSALLE Guy	17/12/2018
1957 S	AUBIN MERCIER Gisèle	01/10/2022
1957 l	AUGÉ Marc	24/07/2023
1958 L	CAUJOLLE ZASLAWSKY Françoise	22/07/2021
1958 l	LABROT Gérard	11/02/2018
1958 s	DUJON Saint-Clair	29/10/2022
1958 s	GAUDEMER Alain	05/12/2022
1958 s	QUENTIN Gérard	22/03/2022
1959 s	FERRIER Jean-Pierre	25/08/2023
1959 s	NAVELET-NOUALHIER Henri	03/07/2023
1959 sx	TOULOUSE Gérard	07/08/2023
1960 l	PICARD Olivier	01/09/2023
1960 s	COLMIN Jacques	08/11/2022
1960 s	ROUGÉ André	26/07/2023
1962 l	RENOU Xavier	01/07/2022
1962 s	MORANDO Philippe	26/04/2021
1963 L	AUBERTIN Monique	06/05/2022
1963 L	VIAL Claude	03/05/2023
1963 S	TEISSANDIER COUSQUER Éliane	03/01/2023
1964 l	RUTTEN Francis	01/09/2020

1965 l	PEYRON Philippe	14/11/2005
1965 s	ESTERLE Jean	06/05/2023
1966 s	BERNARD René	02/02/1990
1967 s	BÉNASSY Jean-Pascal	07/12/2022
1967 s	MASSON Philippe	02/07/2023
1968 l	FERRERO Dominique	29/03/2023
1969 l	ADLER Alexandre	18/07/2023
1970 L	ARNOULD Dominique	26/04/2023
1970 L	CAZÉ GOULET Marie-Odile	15/03/2023
1972 l	MARCHANDON Gilles	15/10/2023
1973 s	COHEN Daniel	20/08/2023
1973 s	DESGRAUPES Bernard	14/11/2022
1974 L	GUELFUCCI Marie-Rose	25/12/2022
1974 s	FROGER Michel	14/10/2022
1978 s	BEAUME Pierre	19/10/2021
1982 l	DERRIDA Pierre	16/08/2023
1995 l	POISSON HUSSHERR Cécile	20/03/2023

RAPPORT DU TRÉSORIER

Les comptes ont été établis par la trésorière Laurence Levasseur avec l'assistance de l'expert-comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), d'un compte de résultat et d'une annexe qui présentent la situation financière de l'a-Ulm.

I. COMPTES

A – Bilan actif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements et provisions	Valeur nette au 30/06/2023	Valeur nette au 30/06/2022
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
• Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	20 383,00	458,00	458,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
• Matériel et mobilier	30 611,88	23 017,30	7 594,58	2 845,56
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
• Prêts	81 594,08	9 600,00	71 994,08	72 394,08
• Autres titres immobilisés	0,00		0,00	0,00
TOTAL ACTIF IMMOBILISÉ (A)	133 046,96	53 000,30	80 046,66	75 697,64
<i>AVANCES ACOMPTES SUR COMMANDES</i>	0,00	–	0,00	–
<i>CRÉANCES ET COMPTES RATTACHÉS</i>				
• Autres créances et produits à recevoir		–	–	–
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIÈRES ET AUTRES</i>				
• Portefeuilles dotation et réserve	1 317 680,42	–	1 317 680,42	1 396 044,83
• Portefeuille Fonds Romieu	93 487,40	–	93 487,40	65 614,00
• Compte à terme Fonds Romieu	10 668,37	–	10 668,37	10 619,79
	1 421 836,19	–	1 421 836,19	1 472 278,62
<i>DISPONIBILITÉS</i>				
• Banques	30 819,98	–	30 819,98	58 993,26
• Caisse	113,17	–	113,17	122,00
• Comptes livret	115 411,66	–	115 411,66	127 554,35
	146 344,81	–	146 344,81	186 669,61
TOTAL ACTIF CIRCULANT ET ASSIMILÉS (B)	1 568 181,00	–	1 568 181,00	1 658 948,23
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	–	–	–	–
TOTAL DE L'ACTIF (A + B)	1 701 227,96	53 000,30	1 648 227,66	1 734 645,87

B – Bilan passif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2023	Montant au 30/06/2022
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
· Report à nouveau	1 602 258,18	1 594 431,11
· Réserves	0,00	0,00
· Insuffisance/Excédent de l'exercice (1)	– 82 115,43	8 357,07
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
· Subvention d'exploitation	7 500,00	7 500,00
· Fonds dédiés « Fondation Romieu »	107 528,64	106 998,64
· Excédent de l'exercice afférent au fonds dédié (1)	0,00	0,00
TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILÉS (A)	1 635 171,39	1 717 286,82
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
· Pour charges		
TOTAL PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES (B)		
<i>DETTES FINANCIÈRES</i>		
· Emprunts, dettes, auprès établissements de crédit (2)	0,00	0,00
<i>AUTRES DETTES</i>		
· Fournisseurs et comptes rattachés	4 700,91	2 701,58
· Dettes fiscales et sociales	7 345,77	12 352,47
· Dettes sur immobilisations	–	–
· Autres dettes (comptes gérés)	449,59	863,00
TOTAL DETTES	12 496,27	15 917,05
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	560,00	1 442,00
TOTAL DETTES ET ASSIMILÉS (C)	13 056,27	17 359,05
TOTAL DU PASSIF (A + B + C)	1 648 227,66	1 734 645,87
(1) soit un excédent net global de	– 82 115,43	8 367,07
(2) dont solde créditeur de Caisse	0,00	0

C – Compte de résultat

(en euros)

RUBRIQUES	Exercice 2022/2023	Exercice 2021/2022
PRODUITS D'EXPLOITATION		
. Ventes d'annuaires et fascicules	148,00	124,00
. Recettes théâtre	0,00	0,00
. Cotisations et dons	111 794,60	110 505,00
. Autres produits et droits d'auteur	2 529,00	2 524,00
. Ressources non utilisées	0,00	10 000,00
(A)	114 471,50	123 153,00
CHARGES D'EXPLOITATION		
. Autres charges externes	90 964,16	38 154,00
<i>dont honoraires</i>	58 258,16	6 579,08
<i>dont publications Archicubes</i>	19 942,98	20 383,00
<i>dont dépenses théâtre</i>	0,00	0,00
<i>dont documents AG</i>	6 870,06	6 116,00
. Impôts, taxes, versements assimilés	120,00	370,00
. Rémunération du personnel	42 158,00	47 201,00
. Charges sociales	14 446,00	15 491,00
. Subventions et secours accordés par l'association	47 900,00	12 250,00
. Dotations aux amortissements	1 947,00	995,00
. Autres charges	2 304,00	288,00
<i>dont prix ROMIEU (2 000 €)</i>		
. Engagement à réaliser sur ressources	–	2 500,00
(B)	199 839,16	117 249,00
1 RÉSULTAT COURANT NON FINANCIER (A – B)	– 85 367,66	5 904,00
PRODUITS FINANCIERS		
. Intérêts et produits financiers	3 470,72	2 824,00
<i>dont Fonds ROMIEU (381 €)</i>		
. Reprises sur provisions financières sur portefeuille	–	–
(C)	3 470,72	2 824,00
CHARGES FINANCIÈRES		
. Intérêts et charges financières	–	–
. Dotation aux provisions financières	–	–
(D)	–	–
2 RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	3 470,72	2 824,00
3 RÉSULTAT COURANT AVANT IMPÔT	– 81 896,94	8 728,00
4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0,00	0,00
IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES	218,00	372,00
TOTAL DES PRODUITS	117 942,22	125 977,00
TOTAL DES CHARGES	200 057,16	117 621,00
INSUFFISANCE	– 82 114,94	8 356,00
dont excédent sur fonds dédiés Fondation Romieu		– 2 008
dont excédent AAEENS		– 80 106,94

D – Annexe

Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1^{er} juillet 2021 au 30 juin 2023 d'une durée de douze mois, dont le total bilan est de 1 648 228 €, et au compte de résultat dégageant une perte de 82 115 €.

L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.

1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le plan comptable n° 2018-06 du 5 décembre 2018, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base :

- continuité d'exploitation,
- permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre,
- indépendance des exercices,

et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

1.1. Immobilisations incorporelles et corporelles

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

- | | |
|--------------------------------------|---------------------|
| • Logiciels | Linéaire 1 an |
| • Site internet | Linéaire 5 ans |
| • Matériel de bureau et informatique | Linéaire 3 à 10 ans |

1.2. Immobilisations financières

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement est incertain.

1.3. Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

1.4. Portefeuille valeurs mobilières de placement

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre - constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 juin.

2. INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RÉSULTAT

2.1. Actif immobilisé

	À nouveau au 01/07/22	Augmentation	Diminution	Solde au 30/06/2023
Valeur brute				
Immobilisations incorporelles	20 841			20 841
Immobilisations corporelles	27 721	6 696	3 805	30 612
Immobilisations financières	81 994	5 000	5 400	81 594
	130 556	11 696	9 205	133 047
Amortissements et provisions				
Sur immobilisations incorporelles	20 383			20 383
Sur immobilisations corporelles	24 876	1 947	3 805	23 017
Sur immobilisations financières	9 600			9 600
	54 859	1 947	3 805	53 000

Une provision pour dépréciation de 9 600 € a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

Le Conseil d'administration de l'association a considéré qu'il n'y avait pas lieu de constituer une dépréciation complémentaire au 30 juin 2023.

La diminution des immobilisations financières est le résultat des remboursements de prêts accordés.

<i>Immobilisations financières (obligations)</i>	Portefeuille global
<i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2020</i>	
Coût de revient en comptabilité	0
Valorisation boursière au 30/06/2022	0
<i>Plus-value ou moins-value latente, euros, soit :</i>	0

2.2. État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

2.3. Placements : valeurs mobilières et autres

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	À nouveau au 1/07/22	Achats	Cessions	Solde au 30/06/2023
Portefeuille dotation	989 571		78 365	911 206
Portefeuille réserve	406 474			406 474
	1 396 045			1 317 681

<i>Valeurs mobilières de placement</i> <i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2021</i>	Portefeuille global
Coût de revient en comptabilité	1 317 681
Valorisation boursière au 30/06/2023	1 554 040
Plus-value ou moins-value latente , euros, soit :	236 359

Le portefeuille « Fondation Romieu » transmis par la Société des Amis a évolué de la manière suivante :

À nouveau au 01/07/2022	Achats	Ventes	Portefeuille 30/06/2022	Valorisation /cours au 30/06/2023	Plus-value latente au 30/06/2023
65 613	27 874		93 487	99 117	+ 5 630

Par ailleurs, le compte à terme ouvert il y a trois ans présente un solde de 10 668 €.

Les comptes gérés par la Société des Amis, repris par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 450 €. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte-courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes-épargne</i>	À nouveau au 01/07/22	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/06/2023
Compte sur livret banque LCL	28 312	37 727	89	51 323	14 805
Compte sur livret Banque postale	99 242	0	1 365	0	100 607
	127 554	37 727	1 454	51 323	115 412

2.4. Variation des fonds propres

	À nouveau au 01/07/22	Affectation insuffi- sance $n - 1$	Solde au 30/06/2023 avant affectation	Excédent insuffi- sance n	Solde au 30/06/2023 après affectation
Montant en début d'exercice	1 594 432	7 827	1 602 258	- 82 441	1 519 817
Fonds associatifs avec droit de reprise					
Fonds dédiés « Fondation Romieu »	106 999	530	107 529	326	107 855
Insuffisance de l'exercice $n - 1$					
Fonds propres et assimilés	1 715 014	8 357	1 709 787	8 356	1 627 672

2.5. Détail du résultat financier de l'exercice

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	1 453	
Revenus des valeurs mobilières de placement	0	
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	0	
Intérêts obligations	0	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotation provision pour dépréciation immobilisations financières		
	1 453	
<i>Fondation Romieu</i>		
Revenus de valeurs mobilières de placement	333	
Intérêts obligations	0	
Intérêts perçus sur comptes à terme	49	
	382	
Résultat financier	1 835	

2.6. Informations diverses

Effectif moyen, non-cadre : 2.

2.7. Détail des charges à payer incluses dans les postes du bilan

	Exercice n	Exercice $n - 1$
Dettes fournisseurs et comptes rattachés	4 701	2 702 ¹

1. Dont factures non parvenues 2 700 €.

2.8. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice – Analyse de la variation de trésorerie (portefeuille titres et disponibilités) (en euros)

Libellés	Montants
Excédent de l'exercice	– 82 115
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	1 947
Acquisitions d'immobilisations (nettes de cession)	– 2 890
Remboursement obligations	0
Subvention obtenue	– 2 500
Prêts accordés en cours d'exercice	– 5 000
Cession titres (frais d'acquisition)	– 1 307
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	5 400
Avances acomptes versés sur commandes	0
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	– 3 007
Produits encaissés d'avance (cotisations 2021-2022) en $n - 1$	– 1 442
Produits encaissés d'avance (cotisations 2021-2023) en n	560
Variation charges constatées d'avance	0
Variation des comptes gérés	– 413
Variation de trésorerie de l'exercice	– 90 767

Rapport du trésorier

	Théâtre	Comptes gérés	Asso- ciation	Fondation Romieu	Total
Trésorerie initiale au 01/07/2022	20 989	507	1 529 840	107 612	1 658 948
Encaissements					
Produits d'exploitation de l'exercice			111 970		111 970
Virements internes			0		0
Produits reçus pour compte		87	0		87
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2023 nette			560		560
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			3 089	381	3 410
Remboursements prêts obtenus en 2022/2023			5 400		5 400
	0	87	121 019	381	121 427
Décaissements					
Règlements fournisseurs en compte au 30/06/2023			97 068		97 068
Règlements fournisseurs pour compte		585			585
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2023			1 442		1 442
Virements internes			0		0
Acquisition immobilisations			6 696		6 696
Prêts accordés en cours d'exercice			5 000		5 000
Autres charges externes et autres charges	0	0	- 7 549	2334	- 5 215
Rémunérations du personnel et charges sociales			61 290		61 290
Subventions et secours accordés par l'association			47 900		47 900
Impôts sur les bénéfices			372		372
	0	585	209 335	2334	212 254
Trésorerie en fin d'exercice au 30/06/2023 ¹	20 989	8	1 441 524	105 659	1 421 836
Variation trésorerie durant l'exercice 2020/2021	0	- 499	- 88 316	- 1 953	- 90 768

1. Disponibilités, comptes à terme et portefeuilles titres.

I. BUDGETS ET COTISATIONS 2023-2024

A – Budget

COMPARATIF BUDGETS RÉALISÉS ET PRÉVUS

RUBRIQUES	Budget 2022-2023	Réalisé 2022-2023	Prévu 01/07/2023 au 30/06/2024
Produits d'exploitation			
Cotisations et dons	120 000,00	111 794,50	120 000,00
Recettes de théâtre	10 000	0,00	0,00
Subventions, revue et autres	3 000,00	2 677,00	7 700,00
Utilisation de la réserve			16 300,00
(A)	133 000,00	114 471,50	144 000,00
Charges d'exploitation			
Revue <i>L'Archicube</i>	25 000,00	19 942,98	22 000,00
Frais administratifs et matériel	14 000,00	12 762,86	14 000,00
Honoraires	0,00	58 258,16	20 000,00
Impôts et taxes	400,00	120,00	350,00
Autres charges externes (Théâtre)	9 000,00	0,00	0,00
Rémunération du personnel (charges incluses)	64 300,00	56 604,16	65 000,00
Subventions et secours accordés par l'a-Ulm	20 000	47 900,00	30 000,00
Dotation aux amortissements	1 000,00	1 947,00	1 000,00
Autres charges	2 800,00	2 304,00	350,00
(B)	136 500,00	199 839,16	147 700,00
1 – RÉSULTAT COURANT hors résultat financier (A – B)	– 3 500,00	– 85 367,66	– 3 700,00
C – Produits financiers	4 000,00	3 470,72	4 000,00
D – Charges financières	500,00	0,00	0,00
2 – RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	6 200,00	3 470,72	4 000,00
3 – RÉSULTAT COURANT (1 + 2)	2 700,00	– 81 896,94	300,00
4 – RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0,00	0,00	0,00
Impôt sur les bénéfices	500,00	218,00	300,00
TOTAL DES PRODUITS		126 791,00	
TOTAL DES CHARGES		140 374,00	
EXCÉDENT OU INSUFFISANCE	0,00	– 82 114,94	0,00

(1) dont vente de revues 180
 (2) dont subvention reçue 2 500
 dont ressource non utilisée 0

B. Barème des cotisations 2023-2024

COTISATIONS 2023-2024

Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros

Des cotisations réduites sont consenties dans les cas suivants :

1. Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2014 à 2023) : **22 €.**
2. Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : **22 €.**
3. Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : **22 €.**
4. Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publications : **33 €.**
5. L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.

Pour toute autre demande de tarif réduit, adresser un courrier avec justificatif au trésorier.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2023-2024)

ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au Cnam.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGUIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1970 s ANDLER (Martin), professeur émérite à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (Paris-Saclay), élu en 2023, *président*.
- 1983 L ANGER (Violaine), enseignante et chercheuse à l'université d'Évry et à l'École polytechnique, réélue en 2022, *vice-présidente*.
- 1969 s CHAPERON (Marc), professeur émérite à l'université de Paris-VII, réélu en 2022, *vice-président*.
- 1997 I CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, réélu en 2023, *secrétaire général*.

1969 s BRUN (Jérôme), président de Basep Consulting, élu en 2021, *secrétaire général adjoint*.

1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L.L., réélue en 2023, *trésorière*.

2017 ét. OBTEL (Nicolas), chef de clinique universitaire/assistant hospitalier (CCU-AH), Hôpital Charles-Foix (AP-HP, Sorbonne Université), réélu en 2022, *trésorier adjoint*.

Autres membres :

1966 l DEULOFEU (Henri-José), professeur émérite à l'université d'Aix-Marseille, élu en 2021.

1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, élu en 2023.

1971 s CARISTAN (Yves), secrétaire général de l'association Euro-Case, réélu en 2022.

1975 S HAUGHTON (Dominique), chercheur associé aux universités de Paris-I et de Toulouse-I, élue en 2023.

1980 L MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeure de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, réélue en 2021.

1986 s LE PAPE (Jacques), inspecteur général des finances, élu en 2022.

1989 s CASSAIGNE (Julien), chargé de recherche CNRS, élu en 2023.

1995 l VINCENT (Alexandre), responsable ESG, agence France Trésor, élu en 2021.

1998 s KHONSARI (Roman), maître de conférences des universités, praticien hospitalier, élu en 2021.

2004 l DEMIAUX (Victor), directeur de cabinet du président de l'EHESS, réélu en 2022.

2004 l FERNANDEZ (Matthieu), professeur en classes préparatoires à la Maison d'éducation de la légion d'honneur, élu en 2021.

2007 l MANARANCHE (Louis), professeur d'histoire et préfet des études, collègue Stanislas, réélu en 2022.

2018 s MARIETTE (Guilhem), élève à l'École, physique et chimie, élu en 2021.

1982 l WORMS (Frédéric), directeur de l'ENS, *membre de droit*.

2023 s OUAKNINE (Anaëlle), présidente de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

Les personnes qui souhaitent se porter candidates au Conseil d'administration doivent le faire avant le 30 juin 2024 (profession de foi en moins de 500 caractères). S'adresser au secrétariat de l'a-Ulm.

PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2022 à octobre 2023)

10 DÉCEMBRE 2022

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; Roman Khonsari ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Marie Pittet ; Alexandre Vincent,

Présents (*administrateurs honoraires*) : Mireille Gérard ; Wladimir Mercouroff,

Invitée : Caroline Guény-Mentré, directrice adjointe de la Fondation de l'ENS

Excusés : Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Dominique Haughton ; Antonin Macé ; Louis Manaranche ; Guilhem Mariette ; Nicolas Obtel ; Thanh-Vân Ton That ; Frédéric Worms.

La réunion du CA se déroule sous la forme d'une visioconférence.

1. Approbation du PV du CA du 15 octobre 2022

Le PV est approuvé.

2. Événements passés et à venir

Événements passés

19 novembre 2022 : assemblée générale de l'association

L'AG s'est tenue le 19 novembre, avec une cinquantaine de participants (soit sur place, soit en visioconférence). Le directeur de l'École a fait une intervention pour exposer son projet pour l'ENS. Le rapport moral qui a été présenté à l'AG par la présidente est joint au présent PV.

L'intervention de Jean Dalibard, au moment du dîner qui a suivi l'AG, a été passionnante.

23 novembre 2022 : rendez-vous carrières sur « Les métiers de l'économie sociale et solidaire »

Malgré l'inscription préalable de 18 personnes, seuls cinq élèves ont participé, ce qui est un peu décevant.

23 novembre 2022 : Afterwork multiENS

24 novembre 2022 : 3^e réunion du groupe de travail « 3^e pilier »

Le groupe de travail s'élargit aux représentants de toutes les « entités » du 3^e pilier : le CNE, la Fondation, l'Institut.

L'École, qui est en train de recruter une directrice responsable du pôle carrières, va associer l'a-Ulm à ce processus. De son côté, la Fondation a recruté une directrice adjointe, Caroline Guény-Mentré (qui est à l'heure actuelle hébergée, à titre provisoire, dans les locaux de l'association).

9 décembre 2022 : rencontre avec Emmanuel Basset au sujet du pôle carrières

Cette rencontre a permis d'évoquer la manière dont l'École et l'association travailleront désormais ensemble, en y associant plus étroitement les départements de l'ENS. Emmanuel Basset a exprimé son souhait de pouvoir disposer du fichier annuaire de l'a-Ulm ; de son côté, l'a-Ulm aurait besoin d'obtenir plus rapidement la liste des diplômés étudiants récemment sortis de l'ENS. Le CA se propose de réexaminer ces sujets lors de sa prochaine réunion.

9 décembre 2022 : remise du prix Romieu

La cérémonie, très réussie, a eu lieu en présence d'une trentaine de personnes : le prix a été remis à Adrien Schwartz (2018 I - BL), jeune historien tout à fait remarquable.

La famille Romieu a suggéré que l'a-Ulm organise prochainement un événement autour de plusieurs lauréats passés du prix.

La question de savoir si le prochain prix doit être remis en 2023 (compte tenu du fait qu'il a été décalé de 2021 à 2022 en raison de la crise sanitaire) ou en 2024 (soit dans deux ans comme habituellement) sera tranchée lors d'un prochain CA.

Événements à venir

L'Archicube

Le numéro sur « La mobilité » est sous presse. Le thème du numéro suivant devrait être « L'or ».

Lors de l'AG du 19 novembre, plusieurs candidats se sont proposés pour le comité de rédaction de l'Archicube, ce dont le CA se réjouit.

RV carrières

Les deux prochains RV carrières porteront respectivement sur :

- « Les métiers des biotechnologies » le 1^{er} février
- « Les métiers du patrimoine » le 8 mars.

Galette des rois

L'association va de nouveau pouvoir proposer à ses membres de se réunir autour d'une galette des rois en janvier, après deux ans d'interruption en raison de la crise sanitaire : la réception aura lieu à l'École le 25 janvier 2023 à 18h - et sera aussi l'occasion de célébrer la thèse soutenue avec succès par Nicolas Obtel le 9 décembre.

3. Intervention de Caroline Guény-Mentré, nouvelle directrice adjointe de la Fondation de l'ENS

Caroline Guény-Mentré, ancienne élève de l'École, se présente et expose rapidement ce que pourrait être son activité au sein de la Fondation. Elle est invitée à assister à la suite de la réunion du CA.

4. Composition du nouveau CA et élection des membres du Bureau

Le tableau des administrateurs 2022-2023 est joint au présent PV. La totalité des votes des membres de l'association s'est effectuée cette année par voie électronique.

Les administrateurs se présentent tour à tour au conseil, qui procède au vote à bulletin secret électronique. Sont élus au bureau :

- Marianne Laigneau, présidente
- Violaine Anger et Marc Chaperon, vice-présidents
- Étienne Chantrel, secrétaire général et Marie Pittet, secrétaire générale adjointe
- Laurence Levasseur, trésorière et Nicolas Obtel, trésorier adjoint

Le bureau remercie le CA pour sa confiance et lui indique qu'il souhaite qu'un renouvellement important ait lieu en 2023 : il propose que le sujet des candidatures à susciter éventuellement en vue du renouvellement du CA et du bureau à la suite de l'AG de 2023 soit mis à l'ordre du jour de sa prochaine réunion.

5. Sujets d'action pour 2023 et liste des responsabilités

Le plan d'action du CA, qui est en cours depuis plusieurs années, est présenté au conseil et commenté (cf. document joint).

Le CA se propose d'inviter le nouveau directeur des bibliothèques de l'ENS à une de ses prochaines réunions.

Le conseil décide d'inscrire le sujet de l'éventuelle utilisation des réserves financières de l'association lors d'une réunion ultérieure afin que des décisions soient prises.

De même, les décisions à prendre au sujet de l'annuaire seront débattues lors d'un conseil à venir.

La liste des responsabilités est actualisée (cf. document joint). Concernant les contacts avec les départements, dont la responsabilité était auparavant confiée à un membre du CA par département de l'École, le CA choisit de confier désormais cette responsabilité à un trinôme pour l'ensemble des départements lettres (Violaine, Louis, Christel) et à un trinôme pour l'ensemble des départements sciences (Yves, Nicolas, Marie).

6. Aides à projets et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Mathilde Mioche ét. 2021	Nuit d'Ulm du 2 décembre	1 000 €
Domitille Dufour ét. 2020	Glaciologie	1 000 € et un onglet sur le site de l'a-Ulm
J. Fortunier-Cateland ét. 2020	Monter <i>Didon et Énée</i> de Purcell	500 €
Léonore Darrobers 2017 B/L	Monter <i>Jedermann</i> de H. von Hofmannsthal	1 000 €
Nicolas Chapuis ét. 2020 s	Monter <i>Vol au-dessus de l'océan et L'importance d'être d'accord</i> de B. Brecht	1 000 €

Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm.0

7. Points divers

Deux demandes d'adhésions à l'association en tant qu'amies de l'École ont été soumises à l'a-Ulm :

- Valérie Theis, nouvelle directrice adjointe lettres de l'École : le CA accepte.
- Émilie Beaux-Vitali, mastérienne : le CA refuse, cette candidature ne répondant pas aux critères définis par le CA.

La question de la gestion des données individuelles (et notamment des demandes de changements de prénom, de nom, de genre) dans les fichiers de l'association est abordée : ce sujet étant complexe, le CA se propose d'étudier comment il est traité par d'autres associations et par le ministère de l'Intérieur avant de se prononcer.

Le CA décide qu'un hommage sera rendu à René Sazerat, décédé en décembre 2022.

8. Date des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 28 janvier, 25 mars et 10 juin 2023.

Les principaux sujets à mettre à l'ordre du jour des prochains conseils sont les suivants :

- L'utilisation des réserves financières.
- Les conditions d'accès au site de l'association et aux notices.
- La révision de l'annuaire et son contenu.
- Les relations avec les départements.
- Les clubs à l'étranger et en régions, le club diplomatie.

La réunion est levée à 11 h 30.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

28 JANVIER 2023

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Étienne Chantrel ; Dominique Haughton ; Roman Khonsari ; Marianne Laigneau ; Pierre Le Divenah (nouveau président du COF) ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Nicolas Obtel ; Marc Chaperon ; Alexandre Vincent.

Présents (*administrateurs honoraires ou invités permanents*) : Mireille Gérard ; Wladimir Mercouroff.

Excusés : Yves Caristan ; Victor Demiaux ; Christel Lavigne ; Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Antonin Macé ; Louis Manaranche ; Guilhem Mariette ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton That ; Frédéric Worms.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

Pierre Le Divenah, nouveau président du COF, fait une intervention liminaire pour se présenter et présenter les objectifs du COF ainsi que le souhait de celui-ci de prendre désormais en compte, dans toutes les activités du COF, le sujet du développement durable.

1. Approbation du PV du CA du 10 décembre 2022

Le PV est approuvé, ainsi que le plan d'action 2021-2024 de l'association et la liste des responsabilités 2023 qui y sont joints.

2. Évènements passés et à venir

Évènements passés

10 et 27 janvier 2023 : 4^e et 5^e réunions du groupe de travail « 3^e pilier »

Le groupe a poursuivi son travail lors de ces réunions, cette fois en présence de représentants du CNE et de l'Institut de l'ENS. Il a notamment souligné l'aspect stratégique de l'annuaire et l'importance de la création d'un agenda commun entre les diverses entités du 3^e pilier.

Le CA décide d'inviter la présidente du CNE lors de sa prochaine réunion.

25 janvier 2023 : galette des rois au pot de l'École

Cette rencontre a rassemblé une trentaine de personnes : élèves et anciens élèves de promotions très diverses, personnel de l'École, membres du service carrières, rédacteurs de notices et d'articles de *L'Archicube*.

Évènements à venir

Archicube

Le thème du prochain numéro sera « L'or », toutes les propositions de contributions sont bienvenues.

Dîner du CNE le 1^{er} février

L'invité prévu pour ce dîner est Daniel Cohen.

Club GaliENS

La réunion annuelle sur les passerelles ENS/santé est prévue le 9 février.

RV carrières

Les deux prochains RV carrières porteront respectivement sur :

- « Les métiers des biotechnologies » le 15 février ;
- « Les métiers du patrimoine » le 8 mars.

Rencontre-hommage à Josiane Serre (1944 S)

Cette rencontre, organisée à l'occasion du centenaire de la naissance de Josiane Serre, aura lieu le lundi 13 février de 18 h à 20 h au Café de la Mairie, place Saint-Sulpice dans le 6^e arrondissement.

Théâtre de l'Archicube

Les activités habituelles du théâtre de l'Archicube sont actuellement interrompues.

3. Relance du club Diplomatie

Marc Abensour, ambassadeur chargé du monde indopacifique, a accepté de relancer ce club qui avait été mis en sommeil.

4. Relations avec l'École et la Fondation de l'ENS

Marianne Laigneau a rencontré Frédéric Worms. Ont été notamment abordés à cette occasion : la réflexion sur le 3^e pilier, la coopération autour du service carrières.

Nicolas Obtel avait rencontré en 2022 la directrice de la communication de l'École, et il est envisagé que les membres de l'association puissent recevoir la newsletter de l'École, newsletter qui publierait régulièrement des extraits d'articles de *L'Archicube*. Le CA décide de proposer à la direction de la communication de l'École d'insérer dans une prochaine newsletter un encart sur l'a-Ulm.

La Fondation de l'ENS est en période de transition. Jacques Massot a quitté les fonctions qu'il occupait à la direction de la Fondation.

5. Legs

Un archicube a légué tous ses biens à l'a-Ulm et à la Fondation. Il a exprimé le souhait que son legs reste anonyme. Le règlement de la succession par le notaire qui en est chargé est en cours.

6. Examen des critères d'utilisation des réserves financières de l'a-Ulm

Il est proposé que les critères d'utilisation des fonds de l'association soient les suivants :

1. Définir au préalable le pourcentage des réserves qui pourrait être utilisé
2. Améliorer la visibilité de l'a-Ulm (locaux, site, réseaux sociaux...), ce qui contribuerait à attirer de nouveaux adhérents
3. Contribuer à notre mission de création de liens entre les archicubes
4. Entretenir et protéger le « trésor » qu'est la base de données de l'Annuaire
5. Éviter que l'utilisation de ces réserves bénéficie principalement à une autre entité/organisation.

Le conseil débat, sans clore le sujet, sur l'opportunité d'utiliser une part des réserves pour acquérir des locaux, ainsi que sur la nécessité ou non que l'association soit localisée au 45 rue d'Ulm. Sont également évoquées diverses hypothèses telles que : se doter d'un budget de communication, d'un budget informatique, d'un budget d'enrichissement de l'annuaire ; rassembler des promotions lors d'événements communs.

7. Aides à projets et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Camille Michel, mastérienne au département des arts, et Célia Lorthioir, élève en première année	Monter <i>La Mémoire de tes cendres</i> , pièce de théâtre documenté	1000 € demandés 1000 € accordés
Siham Maidon, mastérienne au département des arts	Monter un spectacle de danse contemporaine	170 € demandés 0 € accordé

Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm.

8. Points divers

Il conviendrait de choisir rapidement un(e) invité(e) pour le prochain dîner qui suivra l'assemblée générale : les membres du conseil proposent des profils culturels comme Constance Rivière, Hélène Thiollot, Jeanne Balibar, Elsa Marpeau, Marianne Clément.

Une demande d'adhésion à l'association en tant qu'ami de l'École, sous le parrainage de Caroline Guény, a été formulée par Olivier Marti, qui a accompli un DEA à l'ENS en sciences

sociales en 2000 (et qui est titulaire d'une HDR en sciences de l'éducation). Le conseil demande que ce dossier soit instruit par le bureau.

9. Date du prochain CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 10 juin 2023.

L'association des alumni de Saclay y sera invitée.

La réunion est levée à 11 h 20.

Marianne Laigneau
Présidente

Étienne Chantrel
Secrétaire général

5 ET 30 MARS 2023 (« DÉLIBÉRATION PAPIER »)

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Marc Chaperon ; Dominique Haughton ; Roman Khonsari ; Marianne Laigneau ; Pierre Le Divenah ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Alexandre Vincent

Présents (*administrateurs honoraires ou invités permanents*) : Mireille Gérard ; Wladimir Mercouroff

Excusés : Étienne Chantrel ; Victor Demiaux ; Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Christel Lavigne ; Antonin Macé ; Louis Manaranche ; Guilhem Mariette ; Thanh-Vân Ton That ; Frédéric Worms

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence

1. Approbation du PV du CA du 28 janvier 2023

Le PV sera soumis au CA lors de sa prochaine réunion.

2. Événements passés et à venir

Événements passés

Club GaliENS

La réunion annuelle sur les passerelles ENS/santé a eu lieu le 9 février.

Hommage à Josiane Serre le 13 février

Organisé dans un café de la place Saint-Sulpice à Paris, cet événement passionnant a rassemblé de nombreux participants.

RV carrières les 15 février et 8 mars

Les deux derniers RV carrières ont porté respectivement sur :

- « Les métiers des biotechnologies » le 15 février, avec une dizaine d'élèves ;
- « Les métiers du patrimoine » le 8 mars, avec cinq intervenants et une quinzaine d'élèves.

Les RV reprendront en octobre.

Diner du CNE le 15 février

L'invité était Daniel Cohen.

Remise des diplômes de l'École le 17 février

L'a-Ulm y était représentée et a distribué à tous les diplômés un annuaire de l'association et un exemplaire de *L'Archicube*.

Soirée du CNE sur le climat le 8 mars

Les invités à ce dîner étaient Jean Jouzel et Laurent Bopp : ils y ont notamment présenté en avant-première le dernier rapport du GIEC.

CA de l'ENS du 9 mars

Un point notable y a été fait sur toutes les distinctions obtenues par l'École (médailles et récompenses).

Comme à chaque CA désormais, un point a été fait en début de conseil sur l'actualité de PSL.

Il y a été indiqué que la Fondation de l'ENS finance de plus en plus de bourses (notamment dans le cadre du « programme Sud » et pour les étudiantes dans les disciplines scientifiques – où elles sont peu présentes : maths, physique, informatique).

Un débat a eu lieu sur la diminution du nombre de candidats aux concours de recrutement d'enseignement (agrégation, CAPES), alors qu'à l'inverse, le nombre de candidats aux concours de l'École ne diminue pas.

Évènements à venir

Petit déjeuner du CNE sur Matisse le 6 avril

3. Travaux sur le 3^e pilier

Il n'y a pas eu de réunion du groupe sur le 3^e pilier depuis le précédent CA. À ce stade, les principes de fonctionnement du 3^e pilier pourraient être les suivants :

- Préserver l'autonomie de chaque élément de ce troisième pilier (a-Ulm, CNE, Institut, Fondation) car chaque entité a des objectifs différents
- Coordonner les activités via un agenda commun
- Coordonner la communication, en se dotant d'un chargé de communication commun
- Créer sur internet des renvois du site de chaque entité à celui des autres
- Envisager d'avoir un lieu d'accueil commun

4. Point sur les locaux et relations avec la Fondation de l'ENS

L'École devrait prochainement améliorer l'état des locaux de l'association, faire débarrasser divers matériels informatiques obsolètes et affecter une cave qui ne soit pas à côté de la chaufferie aux archives de l'a-Ulm. L'association attend que l'École lui affecte de nouveaux locaux, au sein du 45 rue d'Ulm.

Le sujet du bureau mis à disposition de la Fondation par l'École n'est pas encore réglé.

Lors du prochain CA de la Fondation, prévu le 6 avril, devraient être décidés le remplacement du président, Lionel Zinsou, par Stéphane Israël, le départ de Jacques Massot et la nomination de Caroline Guény comme déléguée générale de la Fondation.

5. Legs

Un archicube (qui souhaite que son legs reste anonyme) a légué tous ses biens (environ 1 M€) à l'a-Ulm et à la Fondation.

Le CA choisit le dispositif suivant : il va demander à un avocat fiscaliste, recommandé par Jacques le Pape, de solliciter du ministère chargé des finances un rescrit concernant la possibilité d'exonération d'impôt sur les dons et legs reçus par l'association (et de déduction fiscale sur ces mêmes dons pour les donateurs). Si cette possibilité est acquise, l'association acceptera le legs ; dans le cas contraire, elle renoncera au legs en proposant à la Fondation, qui recueillerait alors la totalité du legs, d'en utiliser la moitié en accord avec l'association, par exemple pour des actions communes ou qui seraient décidées en commun. Le conseil a demandé, pour aider l'association, 5000 € d'honoraires pour établir le dossier de demande de rescrit, puis un pourcentage du montant du legs en cas de succès – pourcentage non encore connu, et donc sur lequel le conseil se prononcera par un vote ultérieur.

Lors du CA du 30 mars 2023 tenu en papier, les administrateurs ont délibéré de la proposition d'honoraires présentée par le cabinet fiscaliste CMS Francis Lefebvre (maître Thierry Viu) écartant l'option d'un % et se décomposant en :

Honoraires de 5 000 € HT en cas de réponse négative de la DGFIP ;

Honoraires de 40 000 € HT en cas de confirmation de l'éligibilité de l'a-Ulm aux régimes fiscaux des dons et legs.

La délibération a été approuvée par 15 voix sur 16 exprimées et 1 voix contre.

6. Préparation des élections et du dîner annuel

À ce jour, l'association compte 1889 adhérents à jour de leur cotisation, soit un niveau à peu près identique à celui de l'année dernière à la même date.

Le prochain annuaire devrait sortir autour du 25 septembre.

Les candidats qui se représentent pour les prochaines élections au CA sont : Julien Cassaigne, Étienne Chantrel, Dominique Haughton, Laurence Levasseur. Marianne Laigneau et Antonin Macé ne peuvent se représenter, ce qui conduit l'association à rechercher un(e) scientifique jeune retraité(e) susceptible de se présenter à la présidence de l'a-Ulm. Marc Mézard, sollicité, n'a pas souhaité se présenter dans l'immédiat. Le CA charge Marianne Laigneau de contacter diverses personnalités pouvant correspondre au profil recherché, défini par le CA.

La prochaine AG aura le 18 novembre.

Il est prévu d'inviter, au dîner qui suivra, un « profil culturel » : Marianne Laigneau prendra contact avec les personnes évoquées.

7. Aides à projets et secours

Quelque 10 000 € ont déjà été accordés au titre de l'année 2022-2023.

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Quentin Bourgault (2020 L)	Voyage de cohésion des élèves du département d'histoire, à Vienne	600 € demandés 600 € accordés
Lucie Boucher et Nelly Wangue (étudiantes 2022)	Voyage scientifique sur l'Etna	10 000 € demandés 1 000 € accordés
Enzo Delalande (étudiant 2022)	Ernestophone - réalisation d'un clip	Montant demandé non précisé 500 € accordés
Marius Bruneau (2017 L)	Forum franco-japonais	1 000 € demandés 0 € accordé

Pierre Le Divenah, président du COF	48 heures des Arts	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Pierre Le Divenah, président du COF	Voyage culturel à Berlin	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Eugénie Borenstein (étudiante 2022)	Voyage en Turquie, en lien avec l'Antiquité	1 400 € demandés 1 000 € accordés
	Théâtre Charlie Delta Charlie	400 € demandés 400 € accordés
Pierre Le Divenah, président du COF	Ligne spéciale d'aide financière	Le CA apportant son finance- ment à des projets, le COF est incité à lui présenter des projets

Pierre Le Divenah n'a pas pris part au vote sur les projets dont il est le porteur au nom du COF.
Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm.

8. Points divers

La demande d'adhésion à l'association en tant qu'ami de l'École formulée par Olivier Marti, sous le parrainage de Caroline Guény-Mentré (1997 AL), et évoquée lors du précédent conseil, a été instruite comme prévu par le bureau. Le CA n'accepte pas cette demande qui ne répond pas aux critères d'adhésion qu'il a fixés.

La demande d'adhésion d'Anne Luc, fille de Jean Luc (1929 I) et veuve de Louis Allain (1953 I), parrainée par Gérard Abensour, est acceptée.

9. Date du prochain CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 10 juin 2023.

Jérôme Laure, président de l'AAEE (Alumni de l'ENS Paris Saclay), sera invité à ce CA.

La réunion est levée à 12 h.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

10 JUIN 2023

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Étienne Chantrel ; Victor Demiaux ; Dominique Houghton ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Pierre Le Divenah ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton That ; Alexandre Vincent.

Présents (*administrateurs honoraires ou invités permanents*) : Mireille Gérard ; Wladimir Mercuroff.

Invités : Martin Andler ; David Brunat ; Véronique Caron ; Caroline Guény ; Jérôme Laure.

Excusés : Yves Caristan ; Marc Chaperon ; Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Antonin Macé ; Guilhem Mariette ; Frédéric Worms.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

1. Approbation des PV du CA du 28 janvier et des 25 et 30 mars 2023

Les PV sont approuvés, après prise en compte des observations faites en séance.

2. Intervention de Martin Andler

Martin Andler rappelle brièvement sa carrière mathématique depuis son entrée à l'ENS en 1970, dans la recherche et dans l'enseignement supérieur, tant en France qu'aux États-Unis. Sa spécialité porte sur la représentation des groupes de Lie. Il évoque aussi ses travaux en histoire des sciences, notamment sur le rôle de l'ENS dans le développement des mathématiques au xx^e siècle, ainsi que ses nombreuses activités associatives (fondation d'Animaths en 1998, responsabilité du pôle d'experts Enseignement supérieur et recherche du think-tank Terra Nova à partir de 2012, présidence d'Initiative pour la science en Europe à partir de 2017).

3. Évènements passés et à venir

Évènements passés

Petit déjeuner du CNE sur Matisse le 6 avril

L'intervenant était David Brunat.

ENS Lyon

Emmanuel Trizac a été nommé à la présidence de l'ENS Lyon, après plusieurs mois de vacance et dans un contexte marqué par les nombreux problèmes que rencontre cette école.

Soirées des donateurs de la Fondation les 25 mai et des mécènes le 8 juin

90 personnes étaient présentes à la première soirée et une vingtaine à la seconde qui était la soirée avec dîner des grands mécènes (ceux qui donnent ou ont donné plus de 100 000 €), en présence notamment de Laurent Fabius (1966 l). Parmi eux, trois personnes ont donné ou promis de donner plus de 1 M€ : Nicolas Paulmier (1983 s), Jean-Philippe Bouchot (1981 s), Emmanuel Boussard (1990 s).

AG du CNE le 31 mai

Déjeuner du service carrières le 1^{er} juin

Regards croisés sur les plateformes de données de santé le 5 juin

La conférence été très intéressante et a réuni une nombreuse assemblée.

Évènements à venir

RV carrières

Deux RV carrières sont déjà prévus, le 18 octobre sur les métiers du sport et le 14 novembre sur les métiers de l'IA.

Commission d'engagement décennal le 13 juin

CA de l'ENS le 5 juillet

Archicube

L'équipe est dynamique. Les deux prochains numéros portent sur « L'or » (en juin) et « Le feu » (en décembre). Les prochains sujets pourraient porter sur l'intelligence, le don et l'échange, l'eau. Des arrivées au comité de rédaction seraient bienvenues, notamment parmi les jeunes générations : Pierre Le Divenah propose de relayer cette suggestion au COF.

Annuaire

Sa publication et sa diffusion devraient avoir lieu vers le 25 septembre.

Notices

Il faudrait qu'une ou deux Sévriennes puissent intégrer l'équipe de rédaction des notices.

Réunion de rentrée des élèves en septembre et octobre

AG et Dîner de l'a-Ulm le 18 novembre

4. Point sur la situation de l'Association : statuts, fiscalité, legs, cotisations

Statuts

Les nouveaux statuts ont été validés par le Conseil d'État le 23 mai ; l'arrêté d'approbation, daté du 25 mai, a été publié au JO du 1^{er} juin.

Il reste désormais à rédiger et faire approuver le règlement intérieur prévu à l'article 22 des nouveaux statuts.

Fiscalité

L'a-Ulm, reconnue d'utilité publique et d'intérêt général, s'est vu reconnaître, par rescrit du 27 mai 2023 du ministère des Finances, le droit à exonération des droits de mutation à titre gratuit ainsi que le droit de délivrer des reçus fiscaux pour les dons qu'elle recevra. Ces informations vont désormais figurer dans les documents adressés aux archicubes.

Legs Berrard

Le CA accepte la succession de l'archicube et nomme Violaine Anger comme mandataire auprès du notaire chargé de la succession.

Comptes bancaires

Une des banques auprès desquelles l'association détient des comptes demande que le CA se prononce sur le fait que la trésorière, Laurence Levasseur, est habilitée à gérer les comptes bancaires et placements de l'a-Ulm : bien qu'il s'agisse d'une demande superflue de la part de la banque, le CA approuve cette délibération.

Cotisations

À ce jour, l'association compte 1927 adhérents à jour de leur cotisation, soit un nombre presque égal à celui de l'année dernière à la même date.

Relations avec la Fondation

La Fondation demande, sur la suggestion de Frédéric Worms, que l'a-Ulm lui prête une somme lui permettant de finaliser dès la fin du mois de juin le rachat de la villa Pasteur – donc sans attendre de recevoir la totalité du produit du legs qu'elle a reçu à part égale avec l'association. Marianne Laigneau indique qu'après une réunion téléphonique qui aura lieu le 13 juin (entre Dominique d'Hinnin, trésorier de la Fondation, et le bureau de l'a-Ulm), elle convoquera un CA exceptionnel pour se prononcer sur ce sujet.

Projet « Mission sport pour l'ENS » présenté par David Brunat

David Brunat (1992 l) présente au CA un projet qu'il a déjà présenté à la Fondation, en vue des JO 2024 à Paris, intitulé « Mission sport pour l'ENS », sur les thèmes du patrimoine, de la mémoire et de la prospective liés au sport à l'ENS (cf. document PPT joint au présent PV). Le sujet du sport est d'ailleurs lui-même en résonance avec celui de la prochaine « Nuit de l'École » désormais intitulée « Festival sur l'énergie ».

La Fondation a accordé en 2023 à l'a-Ulm une subvention de 7 500 €, dont 5 000 € pour le projet porté par David Brunat (et 2 500 € pour la numérisation des archives de l'association).

Le CA débat du thème du sport à l'ENS. Martin Andler indique notamment qu'une normannoise, Amandine Aftalion, va publier très prochainement aux éditions du CNRS un ouvrage sur « Mathématiques et sport ».

5. Préparation de l'Assemblée générale du 18 novembre 2023

Les candidats pour les prochaines élections au CA sont : Martin Andler, Julien Cassaigne, Étienne Chantrel, Dominique Houghton, Laurence Levasseur, Jean-Thomas Nordmann.

Le déroulé de l'après-midi et de la soirée sera le suivant : AG à 17 h 00 avec intervention de Frédéric Worms, cocktail à 19 h 00, dîner à 20 h 00.

L'invitée au dîner est Constance Rivière (2001 l), ex-conseillère spéciale chargée de la culture et de la citoyenneté au cabinet du Président de la République, directrice générale de l'Établissement public du palais de la porte Dorée.

6. Échanges avec Jérôme Laure, président des Alumni de l'ENS Paris Saclay

Plusieurs thèmes sont abordés lors de ces échanges : l'identité de l'ENS au sein de l'université de Paris Saclay (Nathalie Carrasco est la nouvelle présidente de l'ENS Paris-Saclay depuis novembre 2022) ; les liens entre l'ENS et ses alumni ; le système informatique de l'association (jusqu'à présent en mode Saas et qui sera prochainement accessible directement depuis le site web de l'École et non plus séparé) ; la recherche de mécénat par l'association ; les catégories de personnes pouvant adhérer (qui n'incluent pas les étudiants venant seulement passer un master ou un doctorat à l'ENS) ; la prochaine création d'un « Club alumni » pour ces mastériens et doctorants ; le fichier des adhérents ; la difficulté prévisible de maintenir l'identité de l'ENS au sein du pôle Paris Saclay ; la dynamique d'adhésion, très liée à celle des activités proposées aux adhérents ; la volonté de faire adhérer les élèves dès leur entrée à l'École ; les moyens de fonctionnement de l'association (qui n'a aucun salarié) ; les secours aux anciens élèves et les aides à projets ; le positionnement de l'association sur le thème de l'égalité des chances (catégorie sociale et genre) et les choix que cela pourrait impliquer sur les critères d'entrée à l'École ; l'évolution possible des classes préparatoires.

7. Aides à projets et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Emmanuelle Martinez (ét. 2020)	Théâtre : <i>Le père n'est pas toujours sûr</i> , d'après Claudel	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Jules Arnaud (2021 I)	Théâtre : <i>La Tempête</i> , de Shakespeare	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Zoé Brioude (ét. 2019)	Théâtre « LICE – Laboratoire de l'image du corps extatique »	2 000 € demandés 1 000 € accordés
Célia Lorthioir (ét. 2022)	Exposition d'art contemporain « Pièce montée »	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Ève-Marie Grosset-Bourbange (2021 I)	Théâtre : <i>Requiem</i> de Hanock Levin	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Pierre Ramond (2015 I)	Les mardis du Grand continent	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Lucie Boucher et Nelly Wangue (ét. 2023)	Les mardis du Grand continent	1 000 € demandés 0 € accordé (car 1 000 € déjà accordés)
Eva Simon (2017 I)	Spectacle de danse « Sei solo »	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Émilie Garrec (1994 I)	Soutien à l'association Divine Émilie	Demande de soutien non financé
Lorena Benichou (2020 I)	Théâtre-forum « Tu étais mon ami »	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Zoé Benguigui (2020 I)	Théâtre : <i>Atteintes à sa vie</i> , de Martin Crimp	1 000 € demandés 1 000 € accordés
COF – Pierre Le Divenah	Week end d'intégration de septembre	1 000 € demandés 1 000 € accordés

Une demande de secours exceptionnelle a été soumise à l'a-Ulm par les trois enfants de Cécile Poisson (document joint). Le CA décide d'accorder un don immédiat de 10 000 € à chacun des trois enfants. L'association pourrait ensuite accorder un prêt de 10 000 € au cadet jusqu'à la fin de ses études et un don 5 000 € par an à la benjamine jusqu'à sa majorité, sous réserve d'une étude plus approfondie des besoins des enfants.

8. Points divers

Une demande d'amitié a été faite par David Marco, mastérien en 2020-2022 au département de Physique : le CA n'accepte pas cette demande qui ne répond pas aux critères d'adhésion qu'il a fixés.

Diverses questions matérielles ont pu être réglées : le rangement du bureau de l'association, l'installation d'une armoire à archives et l'accès à un nouveau serveur.

9. Date des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 14 octobre et 9 décembre 2023.

Un CA exceptionnel aura lieu très prochainement sur le sujet du prêt demandé par la Fondation.

La réunion est levée à 12 h 30.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

14 OCTOBRE 2023

Présents : Violaine Anger ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Dominique Haughton ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche.

Présents – (*administrateurs honoraires ou invités permanents*) : Mireille Gérard.

Invités : Martin Andler.

Excusés : Jérôme Brun ; Jacques Le Pape ; Marie Pittet ; Alexandre Vincent.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

1. Approbation des PV des CA des 10 et 27 juin 2023

Les PV sont approuvés.

2. Évènements passés et à venir

Évènements passés

Point d'attention : l'a-Ulm n'a pas été invitée comme c'était la tradition pour les réunions de rentrée des conscrits.

Évènement de rentrée et invitation de la promotion 98, 5 septembre

Un « évènement de rentrée » a eu lieu le 5 septembre. Outre les conscrits, l'ENS, l'a-Ulm et la Fondation ont invité la promotion 98 pour ses 25 ans (sur une idée de la Fondation de l'ENS, le cocktail et le photographe étant cofinancés par la Fondation et par l'a-Ulm). Invitation envoyée à environ 180 personnes fin juillet, 26 réponses positives et 29 présents (alertés par des camarades de promo), ce qui est une grande réussite : 15 % de présents dans la promo (quand les *class reunions* étatsuniennes sont à 10 %) et surtout un taux de présents exceptionnels par rapport aux réponses positives (110 % de présents quand l'étiage normal est de 70 %).

Le CA décide de publier les photos de l'évènement dans *L'Archicube*.

La Fondation propose d'organiser 3 réunions de promo par an : promo 74 au printemps (pour ses 50 ans et à l'occasion de la remise des diplômes) et promo 04 en juillet (pour ses 20 ans). L'objectif est de toucher environ 20 promotions en 7 ans.

Hommage à Étienne Guyon, 14 septembre

Le 14 septembre dans la salle historique de la bibliothèque. Évènement émouvant, avec de nombreuses présentations permettant de connaître les très diverses facettes de la vie de notre camarade.

« Nous le vivant ! » à l'ENS, 23 septembre

La première édition de la Biennale du vivant a eu lieu le 23 septembre 2023 (conférences, tables rondes, projections, lectures, spectacles, à l'ENS et à l'Ensad).

Hommage à Daniel Cohen, 29 septembre

Le 29 septembre 2023 dans l'amphithéâtre de PSE à Jourdan. Il s'agissait d'une journée d'hommages, suivie de la dédicace de l'amphithéâtre à Daniel Cohen en présence de Sylvie Retailleau, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, et de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie, des Finances et de la Souveraineté industrielle et numérique.

Évènements à venir

CA de l'ENS, 18 octobre

La délégation générale des élèves et étudiants de l'ENS s'émeut d'une modification du parcours « politiques publiques » du diplôme de l'ENS, avec modification de la mineure « politiques publiques » présentée comme une réduction de son ampleur et de son intérêt sous la pression de PSL. Ils demandent que le point soit discuté en CA de l'ENS et que l'a-Ulm prenne position.

- Le CA décide d'attendre plus d'information avant toute éventuelle prise de position.

Rendez-vous Carrières, 18 octobre

Rendez-vous consacré aux métiers du sport, suivi d'un pot de lancement de la « mission sport » de David Brunat.

Les relations avec le nouveau pôle carrières de l'ENS sont à redéfinir. Ce dernier entend que le service carrières de l'a-Ulm n'ait plus de contacts avec les élèves, ne s'occupant plus que des archicubes et de trouver des intervenants pour des événements organisés exclusivement par l'ENS. L'argument avancé est de ne pas brouiller les choses pour les élèves. Cela explique sans doute que l'a-Ulm n'ait pas été invitée aux réunions de rentrée, par amalgame entre l'a-Ulm dans son ensemble et son service carrières.

- Le CA décide de clarifier les choses avec la direction de l'ENS : nous devons continuer à participer aux réunions de rentrée, ce qui est important pour faire connaître l'association, et le service carrières doit pouvoir avoir un mode de travail plus équilibré avec l'École (on pourra profiter du recrutement imminent d'un directeur du pôle carrières de l'ENS).

Cérémonie du 11 novembre, couplée avec une conférence du philosophe ukrainien Constantin Sigov sur la guerre et la paix en Europe

Gala de l'ENS, 25 novembre

Le thème sera « Ô nuit, suspends ton vol ».

Fresque du climat du CPES, fin novembre

L'initiative est un signe du fort lien mutuel ressenti par les anciens du CPES. Nous encourageons les initiatives concourant à renforcer ce lien. En effet les anciens étudiants de PSL qui ne sont pas anciens d'une des écoles, comme les anciens du CPES mais aussi les mastériens de PSL, ne sont pas réunis par les associations d'anciens existantes (rappelons en particulier que les mastériens de PSL qui ne sont pas étudiants de l'ENS ne peuvent adhérer à l'a-Ulm même quand leur master est hébergé à l'ENS). On peut espérer que ce genre d'initiatives, et d'autres élargies un jour aux mastériens, se développent, en attendant que PSL Alumni fonctionne normalement.

Notons que les anciens du CPES sont très peu à intégrer l'ENS comme étudiants, surtout en lettres.

- Le CA accueille favorablement la demande de faire de la publicité à cet événement.

Colloque inter-ENS sur les mécanismes de correction des inégalités de l'enseignement supérieur, juin 2024

11-12 juin 2024 à Lyon, 13 juin 2024 à Paris.

Nuit des sciences à l'ENS, septembre 2024

Consacrée à l'énergie.

3. Élections au CA (vote jusqu'au 28 octobre), AG et dîner du 18 novembre

Élections : 6 candidats (Martin Andler, Julien Cassaigne, Étienne Chantrel, Dominique Haughton, Laurence Levasseur, Jean-Thomas Nordmann) pour 6 postes. On est à 327 votes en ligne au 13 octobre, nettement plus que les années précédentes (236 votes au total en 2022). Dépouillement prévu le 16 novembre en présence de Violaine Anger et Marc Chaperon.

Adhésions : 1260 adhérents au 13 octobre, mieux qu'en 2022 à la même date (nous avons terminé l'exercice 2022-2023 à 1927 adhérents en juin 2023).

AG : l'organisation avance, pour rappel le déroulé de l'après-midi et de la soirée est le suivant : AG à 17 h avec intervention de Frédéric Worms, cocktail à 19 h, dîner à 20 h.

Dîner : l'invitée au dîner est Constance Rivière (2001 L), ex-conseillère spéciale chargée de la culture et de la citoyenneté au cabinet du Président de la République, directrice générale de l'Établissement public du palais de la porte Dorée. Il n'y a que 10 inscrits pour l'instant (et aucun membre du CA), contre 22 participants l'an dernier.

➤ Le CA décide de prévoir un paiement en ligne du dîner (et non plus seulement par chèque).

4. Relations avec l'École

Un point est fait sur les préoccupations des professeurs de prépa. Les réformes structurelles discutables portées par le précédent ministre (anonymisation des écoles dans Parcoursup, etc.) semblent en voie d'abandon.

Les conclusions du rapport commandé à différentes inspections sur les classes prépa ne sont pas encore connues, mais il ne semble pas inquiéter la direction de l'École (aménagements financiers surtout).

Le président de l'a-Ulm n'a pas de place de droit au CA de l'École, mais il fait traditionnellement partie des personnalités qualifiées. Marianne Laigneau démissionne du CA de l'École à compter de novembre 2023, le prochain président, élu au CA de décembre 2023, devrait la remplacer.

5. Approbation des comptes annuels (en l'état) et projet de budget

Les comptes présentent un fort déficit (de l'ordre de 65 000 € à affiner quand l'état des produits financiers aura été établi avec l'expert-comptable), qui s'explique par des investissements imprévus et exceptionnels parfaitement justifiés :

- matériel informatique et autres, 8 200 € (remplacement d'un des serveurs qui assurent les services informatiques normalesup.org ; matériel pour les réunions hybrides) ;
- armoire fermant à clé pour les archives, 540 € ;
- honoraires d'un avocat ayant établi le dossier qui a permis d'obtenir le statut d'organisme d'intérêt général (avec défiscalisation des dons), 48 000 € ;
- secours apporté aux enfants Poisson, 30 000 €.

Nous avons respecté nos autres lignes budgétaires de dépenses.

Pour l'avenir, il est décidé de retenir un objectif de cotisations plus proche de ceux réalisés ces dernières années (et non d'indiquer dans le budget un objectif de 120 000 € jamais atteint) et d'augmenter un peu le budget des aides et secours (qui était de 20 000 € par an).

Une ligne « honoraires » sera ajoutée pour les frais d'expertise comptable et la rémunération de la correctrice (qui était jusqu'ici en salaires).

- Le CA approuve les comptes annuels provisoires et le projet de budget présentés par Laurence Levasseur, qui seront soumis à l'AG du 18 novembre.

6. Point sur la mission Archives

Archives physiques :

- séparation du fonds a-Ulm en trois parties : périodiques, documents historiques unitaires, documents administratifs ;
- rangement des périodiques et documents unitaires effectué dans une armoire fermant à clé dans le bureau de l'a-Ulm. Les armoires ouvertes ne contiennent plus que des doubles ;
- documents administratifs partiellement triés, rangés à la cave.

Projet Archives normaliennes (mené par Valérie Theis) :

- doit travailler en lien étroit avec la bibliothèque et les Archives nationales ;
- la position de l'a-Ulm est d'intégrer ce projet Archives normaliennes en tant qu'a-Ulm plutôt que d'engager nous-mêmes des liens avec ces deux institutions.

Numérisation :

- pour les périodiques : nous attendons toujours une décision de la bibliothèque sur la numérisation des périodiques qu'elle possède déjà en rayon ;
- toutes les notices Ulm sont numérisées en PDF et stockées sur différents supports par sécurité. Nous attendons des évolutions du site Internet de l'a-Ulm pour les mettre en ligne (dans des conditions que nous devons encore discuter entre nous).

7. Aides et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Achille Morin (2019 s)	Théâtre : <i>Iphigénie</i> de Racine	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Cléo Grousset (ét. 2020)	Théâtre : <i>Les Oiseaux sont faux</i>	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Romane Rizet (ét. 2021)	DahUlm : réaliser le tour du Mont Blanc et créer un recueil de vulgarisation scientifique	1 000 € demandés Avis du CA <i>a priori</i> positif mais demande d'envoyer en février-mars davantage d'éléments (partenariats, contenus pédagogiques...)
Shekoufeh Arabi Aliabadi (ét. 2022)	Gala de l'ENS	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Lou Giovanni (2022 S) pour le BDS	InterEns sportive 2023	1 000 € demandés 1 000 € accordés, proposition d'un partenariat pour des sweat-shirts
Diane-Iris Ricaud (ét. 2019)	Théâtre : <i>Les Caprices de Marianne</i> de Musset	1 000 € demandés 1 000 € accordés

Demande de financement de stage de la part de Robin Weissmann. Malheureusement pas possible d'y répondre favorablement car un stage non rémunéré est illégal. Nous le recontactons pour lui proposer un prêt.

8. Divers

Le dernier supplément historique a été publié en 2015. Il avait été décidé de ne pas en faire en 2020 et d'en publier un sous format électronique en 2025. C'est une ressource exceptionnelle pour les listes d'élèves depuis la création de l'ENS et pour la liste des enseignants, qui ne se retrouve nulle part ailleurs et pour laquelle la collecte d'informations est très difficile (les départements de l'École n'en gardent pas de trace). Si on ne fait rien on risque que les infos depuis 2015 se perdent, mais on manque de volontaires.

- Le CA décide de relancer le travail de collecte d'information en s'appuyant sur l'ENS et sur une aide extérieure (chargé de mission à recruter ? jeune chercheur ?).

Il faudra trouver une date pour une prochaine galette de l'association, et l'organiser.

9. Date des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 9 décembre 2023 et 27 janvier 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à 11 h 45.

Marianne Laigneau
Présidente

Étienne Chantrel
Secrétaire général adjoint

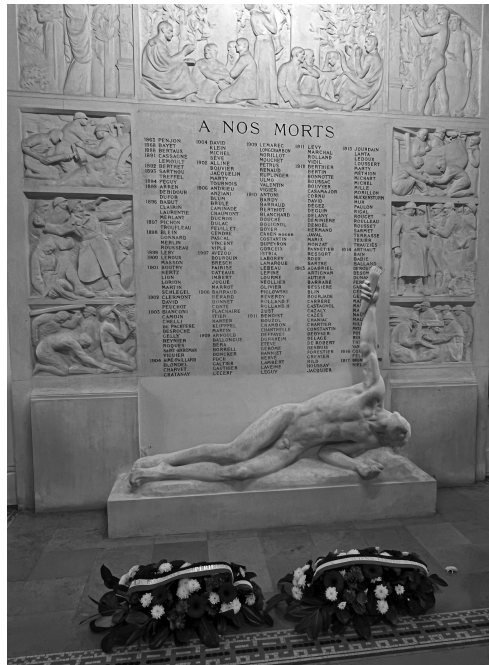
CÉRÉMONIE DU 11 NOVEMBRE 2023 HOMMAGE AUX NORMALIENS MORTS POUR LA FRANCE



Frédéric Worms le directeur de l'ENS et Constantin Sigov l'invité,
observent la minute de silence traditionnelle.

Cette année, la cérémonie d'hommage à nos morts pour la Paix n'a pu passer sous silence la guerre déclenchée en Europe. Notre invité, l'historien et philosophe ukrainien Constantin Sigov, a su trouver, dans l'austère liste sur le froid marbre, les mots pour construire ce parallèle. Son texte puissant et évocateur de l'indicible souffrance des civils, du silencieux massacre de la culture et du sacrifice de toute la jeunesse, s'appuie spontanément sur la poésie qui fut l'ultime refuge sous l'occupation nazie, poésie incarnée par Paul Celan, notre lecteur d'allemand. Et nous mesurons le privilège qu'il nous reste les noms de nos morts lorsque l'historien nous apprend comment a fini le musée du Goulag.

La rédaction de *L'Archicube bis*



FACE À L'EXPÉRIENCE DE LA GUERRE

S'arrêter devant les noms

En ce 11 Novembre, plus que jamais nous prononçons les noms des morts de cette première grande guerre mondiale. Cette année, la liste de ces noms à l'entrée de votre maison m'accueille de façon particulière. Je m'arrête devant eux et lis à haute voix ces noms français. Cette liste de noms sur le marbre muet est aujourd'hui l'un de mes principaux interlocuteurs en France. Ces gens n'ont pas eu peur, ils ne se sont pas trahis, ils n'ont pas trahi les mots dont ils vivaient dans leur École. Nous nous tenons devant ces noms pour réfléchir une fois de plus à la façon dont ils s'inscrivent dans l'histoire du ^{xxi}e siècle. Il n'est pas moins important de comprendre comment ils s'inscrivent aujourd'hui dans l'histoire de notre ^{xix}e siècle.

Nous ne sommes pas dans un musée et il ne s'agit pas de stèles antiques. Il s'agit d'hommes en chair et en os qui ont connu l'expérience de la guerre mais n'ont pu la partager avec ceux qui sont venus à l'École après eux. Le mur où figurent leurs noms reste une porte close sur l'expérience de la guerre. Leur expérience de la guerre est restée intransmissible et intraduisible. La marque la plus éloquente de cette intraduisibilité dans cette école, ce sont leurs noms. Mais ce n'est pas un silence insondable et

obscur, c'est ce qu'il y a de plus clair dans la parole humaine : des noms propres. Ils sont brefs, fragiles et vulnérables. Mais ils n'ont pas été effacés. Ils ouvrent un espace particulier de communion. Un 11 Novembre, le grand poète de langue allemande Paul Celan, qui a enseigné dans votre école, s'est tenu devant ce mur. A-t-il pensé à Charles Péguy, à Guillaume Apollinaire ou à d'autres poètes qu'il aimait et avait traduits ? Les ombres des grands auteurs qui savent lire entre les lignes reviennent sur cette liste de noms.

Je pense à eux quand je vois passer devant cette liste les étudiants qui vaquent à leurs propres affaires dans cet espace de paix. Une fois par an, le 11 Novembre change les habitudes et nous arrête devant la porte, fermée au fracas de la guerre.

La guerre ouvre une nouvelle liste de noms

C'est précisément ici qu'il convient d'élargir la perspective et d'évoquer les noms de nos étudiants et enseignants qui, cette année, ont donné leur vie pour notre liberté. La liste des noms de nos collègues et amis des universités de Kyïv et d'autres écoles d'Ukraine qui sont morts est déjà très longue. Et malheureusement, elle n'est pas close. Chaque journée de cette guerre européenne voit mourir des hommes et des femmes sans qu'il soit possible de tirer un trait et de mettre un terme à la liste des morts.

En venant chez vous en ce jour, je ressens douloureusement l'impossibilité de transmettre le plus important. Vous m'avez proposé d'intervenir sur le thème de « l'expérience de la guerre ». L'honnêteté intellectuelle m'oblige à reconnaître que c'est une tâche impossible si on est seul. Parce qu'il ne s'agit pas d'images sur un écran ni de schémas de géopolitique. Vous ne voulez pas entendre parler des listes d'armes que les alliés occidentaux de l'Ukraine ont données – ou promis de donner mais dont, pour une raison ou une autre, ils retardent la livraison. Il s'agit aujourd'hui d'autres listes, qui ne sont pas sans liens avec celles-là, mais ne sont pas les mêmes : les listes des morts. Nous ne parlons pas des victimes de catastrophes naturelles ou d'accidents. Nous parlons de ceux que l'armée russe tue consciemment, quotidiennement, multipliant les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Ça se passe tout à côté, ça vous prend aux tripes, c'est une expérience qui touche les cinq sens. Mais comment vous le faire sentir ? Les chefs d'État et journalistes en visite à Kyïv viennent devant le mur du souvenir le long de l'enceinte du monastère Saint-Michel, où l'on voit le nom des morts et leur photo. Des murs semblables, il y en a dans toutes les villes d'Ukraine, grandes ou petites. Ils évoquent sans doute pour les Français ces monuments aux morts de la Grande Guerre que l'on voit dans toutes les communes de France. Mais, en Ukraine, les listes ne sont pas closes, elles s'allongent chaque jour, et nos villes et villages doivent agrandir leurs cimetières pour pouvoir creuser de nouvelles tombes.



Constantin Sigov, sous l'œil attentif de Frédéric Worms, salle Dussane.

Pourquoi vouloir traduire ce qu'il y a de plus intraduisible, l'expérience de la guerre ?

Nous savons bien, vous et moi, que l'agresseur, qui sème la mort avec une énergie décuplée, essaie de détourner l'attention du monde de ses crimes et fait tout pour qu'on n'y pense pas et qu'on les oublie. Et, chose étrange, on l'écoute et on détourne le regard de l'essentiel. Il semblerait qu'aujourd'hui on se détourne de plus en plus de l'horizon décisif dont dépendent notre avenir et l'avenir de nos enfants. Que pouvons-nous faire pour que de nouvelles tranchées et des tombes fraîches n'entrent pas dans la vie de la jeunesse des pays libres ? Comment faire connaître l'expérience de cette guerre à ceux qui ne veulent pas en entendre parler et ne veulent pas y penser ? Et ceux qui lui consacrent quelques minutes par jour l'effacent bientôt de leur écran. Cet automne, j'ai décidé de ne plus aborder ce thème avec ceux qui ne se posent pas de questions. Mais vous, vous avez bien voulu entendre parler de cette expérience et vous êtes venus ici pour y réfléchir. Permettez-moi donc de vous faire connaître le paradoxe auquel je suis arrivé.

L'expérience de la guerre est intraduisible. Ce n'est pas un hasard si ceux qui en ont été le plus profondément marqués ont si longtemps gardé le silence. Mais il se trouve que dans la conversation il faut bien faire l'impossible et traduire l'expérience de la guerre en langue humaine. C'est la condition indispensable pour faire en sorte que la guerre ne soit pas votre expérience à vous. Une expérience physique, corporelle, et pas seulement intellectuelle.

De nos jours, la guerre est le travail le plus difficile au monde. C'est pourquoi cette expérience est si difficile à traduire. Elle est même radicalement intraduisible. Mais il faut que, surmontant la peur et la fatigue, nous faisons ensemble ce travail pour éviter le pire. Peut-être est-il possible à cette fin de donner, dans la langue humaine, un sens fort au mot « école ». Il est intéressant qu'une école véritablement excellente soit qualifiée de « normale ». Et le défi historique que nous avons à relever aujourd'hui exige que l'École soit aussi authentiquement « supérieure ». Les noms de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté de leur pays et de leur *Alma mater* resteront ineffaçables tant que l'École vivra.

En quoi le régime du Kremlin se distingue-t-il radicalement des régimes européens ?

À Kyïv, les bolchéviques ont fermé notre école aussitôt qu'ils ont pris le pouvoir, au début des années 1920. Le pouvoir soviétique avait décidé de détruire l'Académie Mohyla de Kyïv, qui existait depuis trois cents ans et avait été la première école supérieure chez les Slaves orientaux.

Aucune université soviétique n'avait de monument aux morts de la Première Guerre mondiale. La Russie avait refusé tout ce qui aurait pu évoquer la pratique de commémoration de ses anciens alliés français, qu'elle avait trahis. Quant aux noms de ceux qui sont morts pendant la guerre civile avec les bolchéviques, ils ont été effacés et interdits.

Les bolchéviques ont créé des camps d'extermination de classes entières de populations non seulement pour tuer des gens mais aussi pour effacer leurs noms ou les salir. Ce qui distingue essentiellement le régime soviétique des pays d'Europe, ce sont les trous noirs de la mémoire au lieu des millions de noms des disparus et de leur souvenir. Staline n'a pas seulement aidé Hitler à déclencher la Seconde Guerre mondiale, il a détruit la mémoire des multitudes innombrables qu'il a éliminées à une échelle impensable pour des Européens.

Poutine ne se cache pas pour suivre la pratique de Staline et, en même temps qu'il interdit l'association Mémorial, il interdit la vérité sur les noms des bourreaux et des victimes. Le Kremlin a rasé le musée du Goulag dans le camp Perm 36 où, après 1991, des défenseurs russes des droits de l'Homme avaient essayé d'afficher les noms des prisonniers politiques d'Ukraine, des pays baltes et d'autres républiques soviétiques qui y étaient morts. Ces noms ont été effacés et remplacés par ceux de leurs bourreaux soviétiques.

Où passe la frontière entre la justice et l'arbitraire ?

Depuis quelques années, des juristes et des journalistes du monde entier rassemblent des faits sur les nouveaux camps et les nouvelles chambres de tortures que l'armée

russe crée dans toutes les villes occupées. Après les listes de morts et de personnes devenues invalides, on constate qu'augmente rapidement le nombre de disparus. La question de l'avenir des territoires occupés, c'est avant tout la question du sort des personnes que l'on empêche, là-bas, de mener une vie humaine, et dont on efface le nom et le souvenir. Au lieu de listes de noms de personnes on nous propose de nouveaux rangs de fils de fer barbelés. La déportation d'enfants ukrainiens et le changement de nom qui leur est imposé pour effacer tout lien avec leur famille et toute mémoire d'eux-mêmes : tel est le *leitmotiv* infernal de la guerre de Poutine. Dans son livre *Vladimir Poutine. L'Accusation*, Robert Badinter décrit minutieusement les mesures à prendre pour traduire en justice le terroriste numéro un. Nous sommes tous appelés à soutenir davantage le travail des juristes et à travailler au rétablissement d'un État de droit.

Aujourd'hui, nous comprenons davantage encore que la possibilité d'évoquer les noms des morts est le critère essentiel de notre civilisation. C'est là que passe la ligne de partage entre l'arbitraire et la culture du droit. Or nous voyons combien cette culture est vulnérable. Nous voyons bien par où on essaie de nous tromper en effaçant cette ligne de partage ou en la cachant derrière les nuages de fumée de l'indifférence.

La résistance à l'effacement des noms : ses sources

Qui nous rappelle, à nous autres gens ordinaires, qu'il convient de s'opposer à ce que les noms soient effacés ? Les grands poètes, ceux que j'ai cités et ceux que je n'ai pas cités. Les vers de Paul Celan ont été traduits en ukrainien par le grand poète et dissident Vasyl Stus. Il s'est acquitté de ce travail dans le lieu le moins fait pour cela, à savoir dans le camp Perm 36 que je viens d'évoquer. Le chiffre dit combien le nom de la ville a été asservi. C'est dans ce camp que Stus a écrit des vers géniaux, et c'est là qu'il est mort en 1985 dans des conditions étranges, que la direction du camp soviétique a tout fait pour effacer.

Permettez-moi de vous donner lecture d'une poésie ironique de Vasyl Stus, traduite pour vous en français par un ancien élève de votre École, Georges Nivat (1955 lx) :

*Planter un arbrisseau –
C'est laisser de soi le plus beau souvenir.
Et eux se mirent à planter le long du barbelé
Fleurs et buissons, et même arbrisseaux.
Le raisin sauvage ourla les épines barbelées,
Tendit au travers ses feuilles pattues,
Laissa même voir des grappes presque bleues.
Puis advint le liseron,
Et trompeta de tous ses pâles clairons de tendresse.*

*Sous la clôture alors éclosent iris, dahlias, pivoines,
Tous captent le regard, et ne le rendent pas.
Les supérieurs, quand on vérifiait l'accomplissement
Des « obligations socialistes »,
Toujours inscrivaient au paragraphe
« Mesures pour l'éducation esthétique des prisonniers »
– « Sont prises au plus haut degré idéologico-politique ! »
Eux n'avaient que la signature des supérieurs
Pour leur rappeler les barbelés oubliés.*

Le chemin qui passe devant les noms que l'on n'a pas effacés

La traduction de l'expérience de la guerre serait impensable si elle ne s'appuyait sur la traduction linguistique, avec laquelle je me familiarise depuis longtemps auprès de mon ami Bernard Marchadier. Dans tout mot traduit on entend l'écho de deux voix. Mes livres sur cette guerre n'auraient pas vu le jour si des amis ne s'étaient pas tournés vers moi.

Le chemin vers cette salle et vers la bibliothèque où se trouvent les textes de nos maîtres passe naturellement devant les noms gravés dans le marbre. Ils nous appellent, et les lettres de l'alphabet deviennent parole humaine. En fin de compte, c'est toute notre culture, orale et écrite, qui, dans son champ, sert de barrage pour sauver les noms propres de l'anéantissement.

Tout n'est pas perdu si une brève rencontre peut contribuer à rappeler ce qui est ineffaçable.

Constantin Sigov

DÉPART DE LA PRÉSIDENTE MARIANNE LAIGNEAU (2014-2023)



Mireille Gérard s'adresse au Conseil d'administration : on reconnaît le nouveau président Martin Andler, Elisabeth Le Bras, présidente du club des normaliens dans l'entreprise et Jérôme Brun.

Chère Marianne, chers amis de Marianne,

Puisque nous sommes tous réunis ici pour remercier Marianne, que, grâce au dévouement de Laurence Levasseur, le champagne est au frais et que vous avez chacun bien mérité ce verre à partager, j'essaierai de ne pas dépasser trois minutes. Comme vous avez aussi entendu à l'AG le rapport moral de cinquante-trois pages pour les activités de l'année passée et pu observer la densité de la réunion de ce matin, ce petit mot est une gageure.

Ces neuf années, si bien remplies, ont pourtant passé comme l'éclair. À quoi cela tient-t-il donc ? À l'École certainement, qui est un lieu unique en France.

Frédéric Worms ne me démentirait pas, mais aussi bien sûr, depuis 2014, au style de Marianne, que je vais tâcher d'évoquer rapidement.

Cela consiste en une manière personnelle et imparable de dédramatiser tout sujet avec un sourire irrésistible, et aussi de faire que toutes les séances, CA, AG, Bureau, tiennent impeccablement dans les limites horaires imparties.

Petite anecdote personnelle pour illustration : quand je suis allée voir Marianne à EDF en mars 2014, à la demande de Véronique Caron qui connaissait déjà toutes ses capacités, j'ai été accueillie pour un déjeuner rue de Messine, dans une salle à manger particulière, et, pendant que j'expliquais où en était l'Association, Marianne prenait discrètement des notes sur ce que je disais. À la fin du repas, elle avait déjà décidé de ce qu'elle ferait et pris les choses en main.

Ensuite, pour le riche détail de ces neuf années qui ont filé à grande vitesse à l'a-Ulm, je vous renvoie à tous les comptes rendus des conseils d'administration toujours scrupuleusement et heureusement publiés en début d'année dans le numéro bis de L'Archicube.

Comme Marianne est encore assez loin de la limite d'âge de 75 ans pour les Présidents à laquelle faisait allusion Martin Andler, il n'est pas exclu que l'a-Ulm puisse de nouveau l'accueillir pour le même exploit. En attendant, très amicalement, je souhaite la bienvenue à Martin Andler, mon sixième Président depuis René Rémond en l'an 2000, et vous propose d'applaudir très chaleureusement Marianne pour lui exprimer notre profonde gratitude.

Mireille Gérard (1961 L)
vice-présidente honoraire



Toute l'équipe du CA est réunie autour de Marianne Laigneau et de son successeur.

Chers camarades, chers amis,

Un grand merci pour ce moment passé ensemble, vos messages chaleureux et vos cadeaux attentionnés et au-delà, pour ces années de convivialité efficace où nous avons essayé ensemble de rendre à l'École un peu de ce qu'elle nous avait apporté !

À bientôt.

Marianne



NOTICES

À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

La publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repreciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 l) et Michel Rapoport (PE 1965 l) pour les littéraires et Jérôme Brun (1969 s) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Time New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 octobre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190 × 190 dpi]).

NOTICES

BOUGAINVILLE (Louis-Antoine [de]), né à Paris le 12 novembre 1729, décédé à Paris le 31 août 1811. – Promotion de l'an III (1795).

Le plus âgé des quelque 1 400 élèves à avoir suivi, quatre mois durant, les cours de la première École normale sortie toute armée du cerveau de Garat, méritait un hommage, certes tardif, dont le prétexte fut l'explication de la différence entre nos Annuaires qui le qualifient, à juste titre, d'explorateur et les registres de l'École où est portée, en face de son nom, la mention cultivateur.



Il ne saurait être question de revenir ici sur ses soixante-cinq premières années, où il acquit des titres de gloire impressionnants, ni sur les quinze dernières, où son amitié avec Bonaparte lui assura de confortables revenus. Tout a été dit à ce propos, notamment par Étienne Taillemite, chartiste et spécialiste de la marine française, qui lui consacra son ultime ouvrage paru en 2011 chez Perrin, et plus récemment par le livre bilingue de Dominique Lebrun (Taillandier, 2019).

Ces deux auteurs ne font toutefois aucune mention du semestre que passa Bougainville à Paris, de frimaire à ventôse de l'an III de la République française, à suivre sur les bancs de l'amphithéâtre du Jardin des plantes les leçons d'illustres savants, dont il était au moins l'égal, à la fois par son incomparable expérience et par ses propres travaux scientifiques.

Il suffira ici de rappeler que Bougainville est le nom d'un hameau de Picardie (canton de Molliens, non loin d'Hangest), qu'il était le cinquième enfant d'un père, Pierre-Yves, notaire anobli en 1741, d'un grand-père huissier au Châtelet, d'un oncle Bougainville de Nerville avocat (lui-même n'étudia jamais le droit). Par sa mère

Marie-Françoise, il était le neveu de Jean-Potentien d'Arboulain, administrateur des Postes et vieil ami de la Pompadour, qui lui légua 240.000 livres à son décès en 1784. Son frère aîné Jean-Pierre avait traduit l'*Anti-Lucrèce*, écrit en latin par le cardinal de Polignac, et lui-même publia en 1754 deux volumes d'un *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'analyse des infiniment-petits...* Cette même année, secrétaire d'une ambassade à Londres, il fut reçu à la Royal Society et connut sir George Anson, Premier Lord de l'Amirauté, qui revenait d'une circumnavigation de quatre ans et qui lui décrivit le passage apocalyptique du cap Horn. Bougainville partit alors au Canada, sur *La Licorne*, devint l'aide de camp de Montcalm, tenta l'impossible pour garder la Belle Province à la mère patrie (il se fit accepter chez les Iroquois qui, selon son Journal, l'appelèrent *Garoniatsigo*, soit : grand ciel en courroux). Il rentra précipitamment solliciter du secours contre l'Angleterre, mais il fut éconduit ; il assista à la mort de Montcalm aux plaines d'Abraham ; il n'eut plus qu'à négocier la reddition des Français au général Townsend. De retour à Versailles, il vécut en courtisan dissipé (Diderot l'a connu à cette époque et parle d'un amateur de spectacles et de femmes), mais il conçut très vite le projet de donner à la France une autre terre sur le continent américain.

En 1762, aidé de la Pompadour, il avait commencé à coloniser les îles Malouines découvertes en 1698 (c'est d'ailleurs lui qui les baptisa ainsi, en remerciement aux armateurs de Saint-Malo, dont Benjamin Dubois, qui avaient permis son premier voyage, sur les deux navires *Aigle* et *Sphinx* ; l'archipel avait été également découvert par un marin anglais du nom de Falk, d'où leur nom d'îles Falkland, en tant que colonie de Sa Gracieuse Majesté). Il y avait fait deux voyages et installé des colons quand l'ordre vint de les remettre à l'Espagne moyennant 603.000 livres. Bougainville partit donc de Brest sur *La Boudeuse* le 5 novembre 1766 et, après une escale à Nantes, il arriva fin janvier à Montevideo.

Il acheva sa mission (de remise des clefs) début avril et il attendit *L'Étoile* à Rio, pour rentrer avec cette flûte (navire sans canons) via le Pacifique : il fut donc le quinzième navigateur à avoir réussi le tour du monde. C'est ainsi qu'il aborda à Ota-Hiti (Tahiti, nos actuels territoires d'outre-mer de la Polynésie française), où il passa neuf jours au mois d'avril suivant ; il appela ces îles *La Nouvelle Cythère* et il revint via Batavia et l'île de France, à bord de *La Boudeuse* qui entra à Saint-Malo le 16 mars 1769. Dès le 23, Bougainville était à Versailles et il écrivit un livre qui connut un immense succès, fut traduit dans toutes les langues de l'Europe et constamment réimprimé. Diderot lui donna un *Supplément*, dont le manuscrit resta longtemps à Saint-Petersbourg. C'est Étienne Taillemite qui en a fourni l'édition définitive (Imprimerie nationale, 1977). Il paya de ses deniers le voyage de retour dans les îles de cet Aotourou, le « sauvage » qu'il avait ramené de Tahiti et qui fut le point de mire

du Tout-Paris ; mais le malheureux exhibé mourut en route et ne revit jamais son paradis polynésien.

Il est nécessaire de recopier quelques lignes de la Préface de ce *Voyage autour du monde* :

Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans les ombres de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leur imagination. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser.

Elle est en premier lieu dirigée contre Jean-Jacques Rousseau (qui se demandait dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* si les marins sont hommes ou bêtes). Taillemite juge qu'« il ne fut peut-être pas un grand savant, mais il était sans conteste un bon écrivain ; d'une solide éducation humaniste, il manie fort bien la plume. » Effectivement, il fait remarquer que James Cook et ses compagnons de l'*Endeavour* passèrent trois mois à Tahiti et rapportèrent en 1769 plus de mille échantillons de plantes, et décrivent cinq cents poissons et oiseaux, sans compter crustacés et insectes. « L'ère de l'aventure rêveuse s'achève avec Bougainville. Celle des grandes expéditions scientifiques commence avec Cook. » (Jacques Proust dans sa préface à son édition Folio du *Voyage*, 1982)

Il avait épousé Flore-Josèphe de Longchamp-Montendre à Brest, le 25 janvier 1781. C'était la fille d'un lieutenant tué aux Antilles en 1760 ; la famille comptait des alliances avec plusieurs amiraux et Honorat de Baraudin, gouverneur de Loches et cousin du Baraudin grand-père d'Alfred de Vigny, né à Loches. Elle lui donna quatre fils dont l'aîné reçut les prénoms de Hyacinthe et Potentien, en souvenir des deux oncles, paternel et maternel. Il fut un des premiers polytechniciens. Le dernier, Adolphe, était page impérial lors du décès de son père.

Bougainville traversa encore une fois l'Atlantique pour porter secours aux treize colonies révoltées contre la Couronne britannique. Il connut l'échec lors de la bataille navale au large des Saintes, où il ne put secourir à temps l'amiral de Grasse. Il en fut rendu responsable et dut passer devant un Conseil qui l'acquitta ; sa carrière navale en resta là, avec le grade de vice-amiral. Mais il demeure un compagnon de La Fayette, dans l'imagerie américaine, même s'il n'était pas aux côtés de George Washington.

Puis il dirigea le port de Brest et en 1790, il mesura l'incurie du nouveau pouvoir lors d'une grève des marins. Il démissionna et revint à Paris, où Louis XVI voulut le nommer ministre de la Marine, mais il refusa, jugeant la tâche impossible. Cette proximité avec le pouvoir royal le rendit suspect et lors de l'invasion des Tuileries

le 10 août, où il évita le massacre à quelques gardes suisses, il était notoirement présent près du monarque en voie de déchéance. La famille possédait des biens en Normandie, à Anneville-sur-Mer, près de Coutances (terres de la Becquetière) et c'est là qu'il se réfugia, mais la police des révolutionnaires retrouva sa trace ; il fut emprisonné à la prison de Coutances (mais il put communiquer avec les siens, par des lettres que son fils cachait dans les semelles de ses souliers) et quand l'orage se rapprocha, il put mettre à l'abri son épouse et ses enfants chez l'armateur malouin Dubois¹. Il fut sauvé par le 9 thermidor, car l'ordre était venu de le transférer à Paris, aux bons soins de Fouquier-Tinville. L'automne suivant, il fut nommé par le district, pour être, avec quatre autres, élève de la nouvelle École normale. Les travaux de Paul Dupuy (1876 l) pour le *Livre du Centenaire* ont été récemment complétés par les ouvrages de Dominique Julia (1960 l) sur *L'École normale de l'an III*², et en voici le résumé.

La Convention avait retenu le principe que chacun des districts des 83 départements nouvellement créés (à l'exception de Paris dont le cas était réservé) enverrait un élève pour 20 000 habitants à la nouvelle École, et que les autorités locales choisiraient elles-mêmes les candidats. Cela donna lieu à des échanges, dès messidor, entre les districts et la Convention pour des précisions : l'âge (au-dessus de 23 ans) et surtout la moralité (épurée, selon les termes de l'époque) furent les critères de sélection au même titre que les connaissances, puisque l'on vit arriver des citoyens sachant à peine lire et compter. Il y eut un cinquième d'anciens prêtres enseignants des maisons religieuses fermées. Les dossiers du département de la Manche ont été détruits lors des bombardements de juillet 1944 mais William Marie-Cardine avait publié en 1897 *L'Enseignement dans la Manche sous la Révolution* et a utilisé les dossiers des cinq districts. Inspecteur local, il a pu lire et transcrire ces dossiers. Ils contenaient à Coutances la candidature de 22 citoyens, classés alphabétiquement ; il fallait en choisir cinq, car la population dépassait alors 100 000 habitants. Le président du district (arrondissement) s'entoura d'un directoire de personnalités locales et étudia le 19 frimaire les dossiers, par ordre alphabétique. Il écarta ainsi la candidature du médecin Bonté (trop âgé, et qui sera plus utile en restant sur place) et le comité fut unanime à approuver la candidature du citoyen Bougainville, cultivateur à Anneville : « chacun est sûr de son patriotisme, de sa moralité, de ses connaissances de tout genre et de l'utilité dont il sera aux instituteurs répandus sur nos côtes ». Le président le proclama élu, ainsi que Dufour, officier municipal à Gratot, Le Bastard le jeune, cultivateur à Nicorps, et Le Boucher, cultivateur à Bourey. Arrivé à Mauviel, maître de mathématiques à Coutances, qui rallia les suffrages pour sa moralité, ses connaissances et son patriotisme, le président constata que cinq noms étaient choisis et il arrêta la séance. « L'agent national entendu, la Commission a déclaré que l'appel des autres sujets portés sur la liste devenait inutile et qu'ils étaient exclus par la

préférence qu'elle venait de donner aux sujets élus. » Un exprès fut envoyé à ces cinq élus qui acceptèrent par retour sauf un, le sieur Le Boucher, qui après neuf mois de détention souffrait du pied gauche et ne pouvait entreprendre un si long voyage. Le comité ouvrit donc un second concours et Martin Martinière (ci-devant prêtre, de Gavray), obtint la majorité des voix et fut élu ; le 23 frimaire il donna son accord. Les autres candidats (Pacquet, Pautier ex-professeur à Lisieux, Pouret, Quesnel et Robine) étaient donc éliminés, à cause de leur patronyme proche de la fin de l'alphabet. Aucun ne déposa plainte, dans une région pourtant procédurière... Les élus partirent à Paris, défrayés sur le modèle du concours de Centrale, pour suivre les cours de la nouvelle institution. Leur mission allait être de transmettre localement les lumières reçues par ces conférences qui, rappelons-le, étaient imprimées à mesure. Mais ni Bougainville ni Dufour ne remplirent cette seconde partie de leur rôle.

En thermidor an III (1795) Bougainville est nommé au Bureau des longitudes nouvellement créé (avec Cassini, Delambre, Borda) ; et, fin frimaire, à l'Institut national des sciences et des arts, section de mathématiques et philosophie (il y côtoya Volney et Bernardin de Saint-Pierre dont il avait pu écouter quelques conférences à l'École au printemps précédent). Il refusa – une fois de plus – le ministère de la Marine, mais il prépara activement l'expédition d'Égypte : c'est ainsi que Talleyrand lui fit connaître le jeune, prometteur et déjà (trop ?) glorieux général Bonaparte, dont il comprit les possibilités. Le 26 juillet 1799, il présentait une communication à l'Institut sur les sauvages de l'Amérique septentrionale, sujet qu'il connaissait de première main, où il concluait sur la « honte ineffaçable pour les colonisateurs qui se sont plus attachés à détruire qu'à civiliser les habitants du Nouveau Monde ». Entre-temps il avait balayé les tentatives de Fulton de construire un *Nautilus*, navire sous-marin, dont il n'avait pas perçu les possibilités.

Il applaudit au 18 brumaire qui chassa le Directoire et il donna le signal du ralliement au nouveau maître. Il en fut immédiatement récompensé par une sénatorerie dès le 25 décembre 1799, dans la première fournée. Il avait acquis grâce à l'héritage de l'oncle Potentien le château de Suisnes à Grizy, près de Brie-Comte-Robert. En été 1801, après le décès de son second fils Amand (noyé dans la rivière de l'Yerres), il revendit le domaine pour s'installer à Paris et acquit une maison à Nogent-sur-Marne. Son fils aîné Louis-Hyacinthe intégra l'École polytechnique dès 1798 et il surveilla attentivement sa carrière : il le fit embarquer sur *Le Géographe* en novembre 1800 pour une mission préparée par Laplace et Jussieu vers la Nouvelle-Hollande, sur les côtes australiennes, tout près de la Grande Barrière de corail dont un récif porte désormais son nom.

On peut trouver un témoignage sur sa personne dans *Un hiver à Paris sous le Consulat*, souvenirs de Johann Friedrich Reichardt, publiés en français en 2003. L'auteur rencontra Bougainville chez l'astronome Lalande et fut frappé par un « beau

vieillard, aimable, ouvert, ayant du franc-parler, bien conservé – si ce n'est qu'il a le chef branlant ».

Dès la proclamation de l'Empire il fut promu Grand officier de la Légion d'honneur ; il en fut le premier décoré, par Napoléon lui-même, aux Invalides, trois jours après le sacre.

Flore de Bougainville décéda le 7 août 1806, à 45 ans. Son inventaire après décès, réalisé par maître Noël, le 5 septembre³, témoigne d'un superbe train de vie et d'une bibliothèque de 2 156 volumes. Bougainville le signa en tremblant, signe de l'altération de sa santé certainement due au scorbut⁴. Il continua d'accumuler les honneurs : il présida la classe de l'Institut, l'année suivante, il devint comte de l'Empire, dès le mois d'août 1808 ; et en octobre 1809 il présida le conseil chargé de juger le contre-amiral Dumanoir, le plus haut gradé lors du désastre de Trafalgar depuis le suicide de l'amiral Villeneuve. Cette accusation, de ne pas avoir porté secours à son chef aux prises avec le gros de l'escadre ennemie, était énoncée dans les mêmes termes qui avaient atteint Bougainville lors de la bataille navale des Saintes... Dumanoir bénéficia d'un non-lieu.

La dégradation de son état de santé est encore perceptible par son écriture tremblante quand il sollicite pour son aîné auprès du ministre Decrès le passage au grade de capitaine de frégate. Cette lettre est datée de juillet 1811. Bougainville mourut le 31 août, passage des Petits-Pères près de la place des Victoires, les obsèques eurent lieu à Sainte-Geneviève et il fut inhumé au Panthéon. Mais son cœur a été placé dans le monument funéraire qu'il avait fait ériger pour Flore et Amand, dans ce si particulier cimetière du Calvaire, sur la butte Montmartre, qui renferme la plupart des tombes des compagnons de La Fayette (et aussi celle de l'abbé Bernier, qui de chef de la chouannerie devint négociateur du Concordat), et qui n'est accessible au public que le jour de la Toussaint... s'il n'y a pas de vent. C'est Lacépède qui prononça l'oraison funèbre de Bougainville : « Aujourd'hui commencent pour lui les hommages de la postérité ; les couronnes rostrales, les palmes du Sénat, l'olivier de l'Institut, les lauriers de l'honneur qui couvrent sa tête octogénaire n'ont pu le garantir des faux de la mort. » L'inventaire après décès conservé dans le minutier de l'étude Noël compte cent pages ; on y apprend la présence d'un piano en acajou avec quatre pédales, ou de la berline à six places, prise 815 francs, qui le conduisait à sa maison de campagne de Nogent-sur-Marne.

L'absence de la mention de l'École normale dans ses biographies pourtant très autorisées ne peut être considérée comme une négligence. La cause en est certainement la mise en doute, en 1933, par Émile Vivier, professeur d'histoire au lycée de Coutances et érudit local, de l'identité du citoyen Bougainville Louis Antoine, choisi en brumaire an III par son district pour suivre avec quatre autres les mois de cours à Paris. Vivier croyait qu'il s'agissait d'un parent, mais cette affirmation

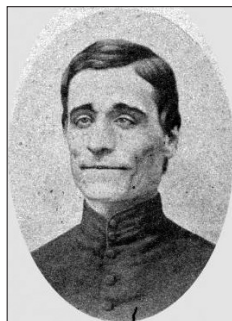
ne repose sur aucune homonymie et il ne peut évidemment être question d'un des quatre enfants alors mineurs. Il convient de remercier chaleureusement madame Véronique Goulle, du service des archives municipales de Coutances, qui par ses patientes recherches a démontré l'inanité des supputations d'Émile Vivier, pourtant bien ancrées dans la mémoire locale. Ajoutons que celui-ci n'avait pas connaissance d'une réunion des élèves restant à Paris en germinal, pour solliciter un complément à leur indemnité ; le procès-verbal en est conservé aux Archives nationales ; il est signé par le président, leur doyen d'âge : il s'appelait Bougainville et la signature est lisible. Le doute n'est pas permis : Bougainville a fait le tour du monde, donné son nom à plusieurs îles, à des plantes, pas seulement le bougainvillier, et il est le doyen de la première promotion de l'École.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Une anecdote montre que Flore de Bougainville avait dû revêtir des habits masculins pour cette traversée et que l'un des marins s'étant aperçu du subterfuge, elle le gifla si fort qu'il n'osa pas la dénoncer. C'est exactement l'inverse du serviteur du médecin embarqué sur la flûte *L'Étoile*, qui avait passé plus de deux ans à bord, sans que ses compagnons découvrent que c'était une femme sous des habits masculins... ce dont s'aperçurent les Tahitiens dès le débarquement.
2. Voir notamment D. Julia (dir.), *Une institution révolutionnaire et ses élèves. Introduction historique*, Paris, Rue d'Ulm, 2016, 656 p.
3. On retrouve dans cet acte Michel Dufour (parfois écrit Dufouc) déjà cité de la même promotion. Michel Aimé Dufour de Maisoncelles (né le 20 octobre 1749 à Caen) était le fils de Bernardin Pierre de Chanteloup de Maisoncelles, avocat au baillage. Il était également patron de l'hôpital de Mortain. Son épouse se nommait Jeanne Lepage. Michel, avocat au Parlement du Roi, se maria avec Bonne Mortier à Coutances le 2 juillet 1776 ; en 1790 il devint procureur auprès du district de Coutances ; en disgrâce, il fut officier municipal à Gratot. Il avait été un des rédacteurs des cahiers de doléances comme Le Bastard ; il fut chargé d'un rapport sur l'aliénation des domaines nationaux dans le nouveau département, l'administration, l'agriculture et les établissements nécessaires aux campagnes. C'est à Gratot qu'il reçut l'express messager lui annonçant qu'il était retenu pour partir à Paris. Il accompagna donc Bougainville ; et son nom se retrouve dans l'inventaire de maître Noël après le décès de Flore de Bougainville, décrit comme « ex-législateur, demeurant à Paris numéro premier du boulevard du Temple, connu pour avoir des relations habituelles d'amitié avec monsieur de Bougainville » ; il était présent à l'acte, à défaut de parents de la ligne paternelle de la défunte. Cela prouve que quand Bougainville avait été nommé sénateur, Dufour l'avait été du Corps législatif, et c'est donc un des tout premiers sinon le tout premier témoignage de l'amitié et de la solidarité entre anciens normaliens.
4. Un navigateur partant de Nantes n'avait pas l'occasion d'embarquer une cargaison de citrons, dont l'efficacité contre le scorbut était pourtant déjà reconnue.

OLIVAIN (Pierre, Antoine, Just), né le 22 février 1816 à Paris, décédé le 26 mai 1871 à Paris. – Promotion de 1836 I.



La destinée de Pierre Olivaint peut sembler paradoxale. Cela explique sans doute l'absence à ce jour de notice le concernant dans notre revue. Elle est aussi tragique en fin de course, avec sa mort parmi les otages massacrés rue Haxo à la fin de la Commune, dans des événements dont l'encore récent cent cinquantième anniversaire a pu remémorer l'extraordinaire violence mais aussi la singulière complexité humaine. La vie de Pierre Olivaint s'avère bien simplement pourtant, en ses débuts, la classique démonstration de tout ce que l'École a pu représenter de promotion sociale et intellectuelle dès le XIX^e siècle, depuis sa naissance en 1816 dans une famille modeste du quartier parisien des Halles, ses études secondaires solides, grâce à des maîtres qui ont su l'encourager, au collège (actuel lycée) Charlemagne, jusqu'à son entrée à l'École normale supérieure en 1836. Il s'y s'engagea dans une formation d'historien, après avoir hésité pour celle de grammairien (qu'il affuble du nom de « cuvette » comme relevant du jargon normalien de l'époque, dans une lettre où il annonce son choix à un ami en 1837), même si la vocation du jeune normalien allait bientôt s'orienter vers la vie religieuse. En ces débuts de la monarchie de Juillet, l'orientation officielle de l'École, alors sous la forte tutelle de Victor Cousin (1810 I), sans être antireligieuse était peu portée au mysticisme et Pierre Olivaint lui-même, fils d'un vétéran de la Grande Armée, n'avait reçu, au-delà du baptême à sa naissance, aucune initiation chrétienne. Dans son évolution, il fut d'abord touché par la question sociale, et le progressisme politique de Buchez (1796-1865) l'inspira. Comme le résume le cardinal Alfred Baudrillart (1878 I) dans ses *Normaliens dans l'Église*, livre dont des extraits figurent dans le *Rue d'Ulm* d'Alain Peyrefitte (1994⁴, édition du bicentenaire, p. 358) : « Olivaint n'était pas chrétien lorsqu'il entra à l'École en 1836, mais il était apôtre. Michelet fut sa première divinité ; Buchez fut la seconde. » C'est par le catholicisme social et la forte influence, à cette époque, de l'abbé Lacordaire, prédicateur à Notre-Dame, qu'eut lieu sa révélation de la foi catholique.

Elle fut aussi le fait d'amitiés. À l'École, il se lia avec des camarades dont certains, comme lui, se dirigèrent vers la vie religieuse, entre autres Félix Pitard et Charles Verdière, condisciples de la même promotion, et Louis HERNSHEIM (1835 I), fils de rabbin. Le dernier devint dominicain ; les deux autres se firent jésuites comme Olivaint. La question sociale, à l'époque, n'avait pas besoin de chercher loin sa mise en pratique car les parages de l'École eux-mêmes abritaient de nombreuses familles ouvrières à la limite (souvent franchise) de la misère, notamment vers la rue

Mouffetard et le quartier des Gobelins. Le groupe des jeunes normaliens en chemin de conversion répondit à l'inspiration de Frédéric Ozanam et se lança dans l'aventure sociale de la Conférence Saint-Vincent- de-Paul, en fondant la conférence Saint-Médard, avec aussi quelques polytechniciens, à l'époque leurs voisins. Parallèlement, Lacordaire avait lancé son projet de rétablissement en France de l'ordre des Dominicains, supprimé au début de la Révolution, avec la création d'un noviciat à Rome. Cet appel fut suivi par Harnsheim et ce fut aussi la première vocation d'Olivaint. Prêt à abandonner ses études et les perspectives académiques pour le noviciat dominicain de Rome, il y renonça au dernier moment, en février 1839, après avoir pris conscience que sa mère, perdant par son entrée en religion l'aide financière qu'il lui apportait, n'aurait plus de moyens de subsistance. Il assura toutefois Lacordaire du ferme maintien de son projet de vie religieuse, qui pourtant devait prendre une autre tournure. Cet épisode eut lieu durant sa dernière année à l'École, sans avoir diminué son application aux études.

Restant dans le monde pour subvenir aux besoins de sa famille, il fut nommé professeur d'histoire au lycée de Grenoble. Il obtint d'être muté peu de temps après à Paris, au collège de Bourbon, devenu le lycée Condorcet, pour être plus proche de sa mère, affligée du décès de sa jeune sœur. Il gardait son projet intime de vie religieuse, où la Compagnie de Jésus commençait à tenir une place prédominante, et aussi par ses liens avec le père de Ravignan qui avait succédé à Lacordaire comme prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris. Pour lever l'obstacle financier à sa vocation, il s'engagea comme précepteur du fils du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, à Montmirail (Marne) et à Paris, en contrepartie d'une rente viagère pour sa mère. Il fut parallèlement reçu premier à l'agrégation d'histoire-géographie en septembre 1842. Cette époque de controverses universitaires contre les Jésuites, manifestes dans les cours donnés par Edgar Quinet et Jules Michelet (son modèle naguère) au Collège de France, vit la décision et la confirmation, comme dans un défi, de la vocation de jésuite d'Olivaint, désormais libéré du souci matériel de sa mère par la rente viagère acquise. Son départ à Laval pour le noviciat, en mai 1845, fut concomitant de l'interpellation de Thiers à la Chambre, demandant la proscription des Jésuites, dans une attitude d'hostilité aux religieux de cet ordre qui ne serait peut-être pas sans échos ensuite, chez ce personnage, avec les circonstances de la mort d'Olivaint.

La carrière de jésuite d'Olivaint fut classique, pleinement et simplement conforme aux exigences de sa vocation, lui permettant aussi d'investir pleinement ses talents pédagogiques dans l'enseignement puis dans la direction de plusieurs établissements de la Compagnie, avec un souci particulier pour les pratiques sportives ou le renouvellement des méthodes d'apprentissage du latin. Il marqua aussi les esprits par ses talents de prédicateur, aspect majeur de sa renommée. Il fut ordonné prêtre en 1850. Son affectation la plus longue a été au collège de Vaugirard (actuel

15^e arrondissement), de 1852 à 1865, jusqu'à la direction de l'établissement. Il y poursuivit parallèlement son œuvre sociale multiforme, également dans un apostolat auprès des jeunes filles, dans un cadre où il se lia d'amitié avec le père Henri Planchat, prêtre d'une communauté issue des Conférences Saint-Vincent-de-Paul, également massacré rue Haxo et déclaré bienheureux par l'Église catholique en 2023. En 1865, il fut nommé supérieur de la maison principale parisienne des Jésuites, rue de Sèvres, dont la chapelle, devenue église Saint-Ignace, conserve actuellement son corps, avec ceux de ses quatre autres confrères morts avec lui.

C'est en cette rue de Sèvres que le trouvèrent la déclaration de guerre de 1870, puis le siège de Paris, dont les conditions extrêmes lui donnèrent l'occasion de se dévouer aux populations du quartier. Au mois de mars 1871 arriva la Commune, avec l'évidence de dangers menaçant les religieux, suspectés de collusion avec les autorités du gouvernement replié à Versailles, qui engageait un nouveau siège de la capitale. Le père Olivaint fut informé le 4 avril au matin des événements qui avaient eu lieu dans d'autres maisons religieuses, notamment de l'arrestation comme otages de plusieurs de ses confrères dans leur école de la rue des Postes (actuellement rue Lhomond), ainsi que, entre autres, de celle de l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, et d'autres membres du clergé de la capitale ; la plupart mourront comme lui. Devant le danger, confirmé par une de ses relations au sein de la Commune, il fit le choix de ne pas partir mais de mettre à l'abri le reste de sa communauté. Il fut arrêté le soir même, dans la perquisition de la maison de la rue de Sèvres, et réuni aux autres otages au dépôt de la Préfecture de Police. Tous ont été transférés le jeudi 6 avril à la prison de Mazas (12^e arrondissement, détruite en 1898). Les épisodes qui suivent concernent tout ce groupe d'otages qui allaient pour beaucoup mourir lors de la Semaine sanglante, à la fin de mai. Pour se limiter aux récits contemporains des faits, on dispose de plusieurs relations croisées. Outre celle, moins sûre et plus indirecte de Maxime du Camp dans *Les Convulsions de Paris* (1881) – mais un peu plus précise dans un article qu'il écrivit en 1877 pour *La Revue des deux mondes*, « Les prisons de Paris sous la Commune » –, il y a surtout, venant des deux horizons : la synthèse publiée dès 1871 par le père de Ponlevoy, provincial de Paris et donc supérieur d'Olivaint, dans les *Actes de la captivité et de la mort* des cinq jésuites exécutés ; et le récit direct du père Perny, des Missions étrangères de Paris, otage et codétenu d'Olivaint à Mazas et à la Roquette, ayant survécu, dans *Deux mois de prison sous la Commune* (publié en 1872) ; à quoi il convient d'ajouter plusieurs passages des abondants mémoires (publiés en 1903) de l'ancien communard Gaston da Costa, *La Commune vécue*. Ces trois livres, issus de témoignages directs ou de première main, convergent totalement et permettent de résumer les événements.

La détention à Mazas a été marquée par l'isolement important des détenus (qui était le principe même du fonctionnement de cette prison), presque sans liens avec

l'extérieur, à part l'envoi de livres et de courrier, ni contacts entre eux. Pour Olivaint, ce fut une période d'intense méditation, dans une paix intérieure qu'expriment les lettres qu'il a pu envoyer. Le lundi 22 mai, Raoul Rigault, procureur général de la Commune (dont da Costa fut un moment le secrétaire) vint à Mazas donner l'ordre du transfert des otages à la prison de la Grande Roquette. Démolie entre les deux guerres, cette prison du 11^e arrondissement était alors le « dépôt des condamnés » déjà jugés et voués aux plus lourdes peines, dont la mort, comme l'attestent les pierres de calage de la guillotine restées sur la chaussée, témoins d'un passé douloureux, face à ce qui fut son porche. Le signe fort d'une imminence de la mort était ainsi donné aux otages, toutefois dans un enfermement par couloirs (en différentes « sections ») qui leur permit d'échanger entre eux par petits groupes ; ce qui donna aussi l'occasion d'absolutions réciproques et de rencontres entre les codétenus, dont l'une, étonnante, entre archicubes, sera relevée plus loin. Les avancées des troupes versaillaises dans la ville investie et les combats acharnés sur les barricades, lors de ce qui mérita le nom de Semaine sanglante, mirent la violence à son paroxysme et, le mercredi 24 mai, l'archevêque de Paris et une partie des otages étaient fusillés, vers huit heures du soir, dans l'enceinte de la prison, rendant la perspective de la mort encore plus certaine pour tous les autres otages.

La rencontre improbable qu'il importe de relater eut lieu dans l'après-midi qui précéda cette première exécution, lors de la « récréation » commune des otages de la section de la Roquette où se trouvait Olivaint. Elle met en scène Henri-Joseph Cheviaux (1834 l), lui-même un profil atypique de normalien faisant le choix étonnant de la carrière militaire au constat d'« une nécessité impérieuse d'activité physique », comme l'indique sa notice publiée dans notre revue en 1884, un an après sa mort. Revenu à l'enseignement en 1850, il devint proviseur du lycée de Vanves (initialement annexe de Louis-le-Grand) en 1870, au déclenchement de la guerre qui le vit commander les gardes mobiles de l'Hôtel de Ville de Paris pendant le siège. C'est là qu'il s'attira des inimitiés politiques, suspecté d'avoir participé à la fusillade du 22 janvier 1871. Revenu après l'armistice à son poste de Vanves, dans un lycée sans élèves après l'explosion révolutionnaire, il fut arrêté, emprisonné à Mazas puis transféré à la Roquette le 23 mai 1871, vraisemblablement en vue de son exécution, à laquelle il échappa. C'est donc le lendemain même de son transfert, le 24, qu'il retrouva Olivaint, d'une promotion de deux ans plus jeune. La rencontre est relatée dans tous les récits de la fin d'Olivaint et notamment dans la notice sur Cheviaux, rédigée par Francisque Bouillier (1834 l). Reprenons-la :

Là, le lendemain, dans la promenade en commun des otages, il rencontrait le père Olivaint qui devait marcher en tête des victimes de la rue Haxo, donnant à tous l'exemple et le courage du martyr. Avant d'être prêtre, jésuite de surcroît, comme il l'avait lui-même courageusement déclaré à l'entrée de la prison, Olivaint avait été

notre camarade à l'École normale. Engagés l'un et l'autre dans des voies si opposées, après s'être perdus de vue pendant bien des années, les deux camarades se retrouvaient dans cette prison, à la veille de l'appel des condamnés ! La rencontre fut touchante ; c'est Olivaint qui le premier reconnut Chevriaux ; il lui serra la main, l'embrassa avec effusion, non sans un retour sur les circonstances douloureuses de cette étrange entrevue, en un pareil lieu, après une vie si diversement agitée. Il n'eut pas de peine à fortifier, à élever vers le Ciel une âme naturellement religieuse et intrépide.

En fait, Chevriaux relatait lui-même cet événement peu après dans la presse, en signant un article sur ses souvenirs de captivité à la Roquette dans le numéro du 31 mai 1871 du *Journal des Débats* mais en ne se présentant pas comme partie prenante de ces retrouvailles, écrivant seulement que le père Olivaint rencontra « un de ses vieux camarades de l'École, otage comme lui, qu'il n'avait pas revu depuis trente-quatre ans ». Cette mise à distance, par Chevriaux, de sa rencontre avec Olivaint est surprenante, d'autant plus qu'on la retrouve dans sa déposition devant le juge d'instruction, en août 1871, dans la reprographie qui en est conservée aux archives des Jésuites, où il déclare qu'Olivaint « ancien élève de l'École normale [...] venait de rencontrer *avec moi* un de ses vieux camarades de l'École, qu'il n'avait pas revu depuis trente-quatre ans ». Pourquoi se présente-t-il seulement comme témoin ? On peut évoquer une certaine forme d'humilité, peut-être de retenue, bien qu'il n'ait pas eu celle de renoncer à publier, dans le *Journal des Débats*, la proposition qui lui avait été faite par son voisin de cellule le père Guerrin, des Missions étrangères, de le sauver et de se faire fusiller à sa place, en répondant au nom de Chevriaux à l'appel des condamnés, ayant constaté qu'il n'y avait pas eu de vérification d'identité lors de la première exécution et qu'il avait été arrêté en tenue civile. En fait, Chevriaux déclina l'héroïque proposition et tous les deux échapperont *in fine* à l'exécution. Cette mise en retrait est peut-être liée à une touche plus personnelle concernant une absolution reçue, que le père Perny indique dans son livre, en ajoutant le témoignage qu'il dit tenir de Chevriaux lui-même, à la fin de son récit de l'entrevue, et qui est repris par le père de Ponlevoy : « Puis, me prenant à part, le P. Olivaint, la main dans la mienne, d'un ton à la fois affectueux et grave, me tint le langage d'un prêtre et d'un ami, et voulut s'assurer si je comprenais comme lui notre situation et ce qui nous restait à faire. Évidemment son sacrifice était fait : depuis l'avant-veille, il n'avait conservé aucune illusion, aucune lueur d'espérance ; et sa ferme amitié ne chercha pas à dissimuler un sentiment de satisfaction quand je lui avouai que je voyais les choses comme lui, que du reste rien ne nous séparait en ce moment suprême, et que j'avais eu le bonheur de trouver déjà auprès de mon compagnon de cellule, père des Missions étrangères [le P. Guerrin], ce que je lui aurais demandé à lui-même si notre rencontre avait eu lieu un jour plus tôt. — Fort bien, mon cher camarade, me

dit-il, avec son calme sourire, mais il me semble que vous m'apparteniez, et que j'ai un peu le droit d'être jaloux. » Cette confidence finale est une raison possible de la mise à distance de Chevriaux dans son récit, à une époque où, même parmi les catholiques revendiqués, la pratique des sacrements restait marquée d'une pudeur extrême. L'évolution spirituelle de Chevriaux peut également avoir été complexe, pour lui qui, après avoir été engagé dans les événements de 1848, assura pendant quelques années après sa retraite de fonctionnaire la direction d'une école parisienne de Jésuites après l'expulsion de ses religieux, comme le rappelle sa notice. Une part de mystère demeure donc sur cette étonnante et touchante rencontre normalienne qui précéda de deux jours la mort d'Olivaint. Selon le P. de Ponlevoy, Chevriaux (qu'il cite de façon anonyme dans son livre) revit Olivaint le 25 et le 26 mai, jour de sa mort, mais sans l'intensité ni les aveux de leurs retrouvailles du 24.

Le vendredi 26, en effet, un second groupe d'une cinquantaine d'otages – dont le père Olivaint mais aussi deux de ses confrères (deux autres ayant déjà été fusillés le 24), d'autres clercs, des gendarmes et des civils considérés comme espions – était extrait de la prison en fin d'après-midi et conduit à pied sur les hauteurs de Belleville, dans un lent cortège qui excitait la tension d'une foule désespérée à laquelle, selon certains témoignages, on annonçait qu'il s'agissait de Versaillais arrêtés le matin à la Bastille. Arrivé en haut de la rue de Paris (actuelle rue de Belleville), on se dirigea vers la rue Haxo (20^e arrondissement), où se trouvait un état-major de secteur de la Commune. Là, dans une sorte de lotissement en construction, fut donné le signal du massacre. Les coups de feu puis les baïonnettes jaillirent dans une cohue épouvantable, laissant un enchevêtrement de cadavres sur le lieu du drame. Le lendemain, c'était l'apothéose de la violence dans le cimetière voisin du Père-Lachaise et le 28 mai, la Commune était définitivement vaincue. Le bilan de la Semaine sanglante est effrayant et presque impossible à comptabiliser vraiment dans Paris, entre combats, exécutions arbitraires et règlements de comptes, et le statut d'otages des prisonniers tués à la Roquette et rue Haxo (sans parler des Dominicains d'Arcueil massacrés le 25 mai avenue d'Italie) prend pour da Costa, à la fin de sa vie, une teinte particulière sur ce qu'il présente comme une improbable balance.

Pourrait-on accuser le père Olivaint d'avoir été du côté des Versaillais ? Il n'a nullement été arrêté pour des implications – inexistantes – dans les cercles du pouvoir, y compris sous l'Empire, mais comme simple otage. L'arrestation des clercs se fit surtout sur la détestation d'une caste supposée ennemie, tant l'attitude anticléricale était forte chez la majorité des Communards. De l'autre bord, le gouvernement de Thiers se considérait-il comme lié par l'arrestation et le sort des otages, notamment des prêtres et des religieux ? Empêtrée, d'une certaine façon, dans cette affaire des otages, la Commune en chercha une issue. Elle autorisa même une ambassade auprès de Thiers à Versailles, notamment pour la libération de l'archevêque de Paris,

Mgr Darboy, qui devait être fusillé deux jours avant la mort d'Olivaint, en échange de celle de Blanqui, prisonnier des Versaillais. L'envoyé fut l'abbé Lagarde, curé de Montmartre, lui-même alors détenu au dépôt de la Conciergerie et laissé libre pour sa mission sous serment de revenir. La réponse de Thiers, rencontré le 11 avril 1871, fut strictement négative, condamnant alors de façon quasi certaine et consciente les otages mais ne permettant pas, non plus, de les considérer comme affiliés aux Versaillais.

Si on excepte un ouvrage commémoratif pour le cinquantenaire de sa mort, en 1921, et d'autres publications tardives, Pierre Olivaint fut le sujet de quelques biographies précoces, dont la première, sous la plume d'une madame M. de Châtillon, en 1872, *Le R. P. Pierre Olivaint de la compagnie de Jésus. Sa vie, ses œuvres et son martyre*, puis deux en 1878 : une plaquette (romancée) du romancier Paul Féval et un ouvrage bien plus développé et documenté, de style hagiographique, par son confrère jésuite, le père Charles Clair, dont nombre des étapes de la carrière religieuse d'Olivaint avant 1871 relatées ici sont issues. Le nom de Pierre Olivaint est depuis surtout resté, pour le grand public, lié à la création d'un cercle d'étudiants, dans le sillage des « congrégations » qui existaient dans les collèges des Jésuites, à partir d'une congrégation dont le père Olivaint avait lui-même le projet, rue de Sèvres. Après sa mort, ce projet fut repris par son confrère et biographe Charles Clair. Reconnue par les Jésuites en 1874, l'association prendra le nom de « Conférence Olivaint » en 1876, centrée sur les échanges, l'éloquence et l'apologétique. Cette appellation de « conférence », présente dans la tradition des collèges jésuites, n'était pas non plus sans réminiscences des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou Saint-Médard où était née la vocation religieuse du père Olivaint. La Conférence Olivaint existe toujours, avec la volonté demeurée de « former les jeunes à la vie publique et politique et à l'art oratoire », comme l'affirme la page d'accueil de son site Internet, en nouant des relations avec des personnalités éminentes. Elle est devenue religieusement neutre par sa laïcisation en 1968-1969.

La postérité personnelle de Pierre Olivaint est pourtant surtout éminemment spirituelle – au-delà de son action sociale et de sa direction pédagogique dans les établissements où il a enseigné, ou qu'il a menés –, ferme et attentionnée à la fois, comme la révèlent les échanges épistolaires conservés avec ses anciens élèves. Il s'agit d'une spiritualité intime et profondément christique, telle qu'elle fut dévoilée par la publication, deux ans après sa mort, du *Journal de ses retraites annuelles*, recueil des notes personnelles qu'il prenait durant sa pratique annuelle des *Exercices spirituels*, retraite d'un mois selon la méthode établie par le fondateur de son ordre, saint Ignace de Loyola. Il s'agit des retraites faites de 1860 à 1870. Rien ne reste de la dernière qu'il fit à la prison de Mazas durant sa captivité d'avril à mai 1871, après son arrestation et avant son transfert à la Roquette, dans une détention de

stricte solitude dont il fit la confidence du caractère providentiel pour cela dans ses lettres. Ce *Journal* eut un fort impact à sa publication, notamment au sein des communautés religieuses et a marqué profondément la spiritualité d'une femme canonisée au ^{xx}e siècle, la voyante des apparitions de Lourdes en 1858, Bernadette Soubirous, qui mourut en 1879 dans un couvent de Nevers dont les archives ont conservé ses notes spirituelles qui sont pour une bonne partie une reprise (paraphrasée) du *Journal* d'Olivaint. Par ailleurs, Louise-Félicie Gimet, combattante de la Commune, qui confia plus tard qu'elle avait participé de ses propres mains au massacre de la rue Haxo, en revendiquant d'en avoir donné le départ et visé de son arme le père Olivaint, et qui se convertit en prison et devint elle-même religieuse, fut aussi très impressionnée par cette lecture du *Journal*, dans des conditions personnelles qu'on imagine facilement.

Quels furent les liens de Pierre Olivaint avec notre association ? Ils furent curieusement posthumes et exposés à l'assemblée générale de 1897, dans un hommage repris par la *Semaine religieuse* du diocèse de Paris du 24 avril, montrant ainsi entre l'Église et l'Université une relation moins tendue qu'on ne l'imagine en les dernières années du ^{xix}e siècle. Cet hommage fut prononcé au cours de l'allocution de Gaston Boissier (1843 l), secrétaire perpétuel de l'Académie française, où, reprenant le récit de sa rencontre ultime avec Chevriaux, il ajoute :

Vous trouverez sur nos listes, cette année, un nom qu'on n'y lisait pas précédemment, celui du père Olivaint. Comme il s'était engagé dans une société où chaque membre fait la profession de ne rien posséder en propre, il n'avait pas pu appartenir à notre association. Quelques-uns de ses camarades ont eu l'idée de se réunir pour verser sa cotisation à sa place, et c'est ainsi qu'il est devenu souscripteur perpétuel, vingt-cinq ans après sa mort. Quoique éloigné de l'École, il la retrouva à ses derniers moments [...] Je suis sûr que les normaliens, à quelque opinion qu'ils appartiennent, seront heureux de voir replacer sur leur liste le nom du père Olivaint. Parmi les victimes qui sont tombées dans les fossés de la Roquette ou le long du mur sanglant de la rue Haxo, il est un de ceux qui ont su mourir pour leur foi avec le plus de simplicité et de courage, sans forfanterie et sans peur.

Au moment de sa canonisation en 2022, eut lieu à la Société de géographie une séance sur Charles de Foucauld géographe et son voyage de reconnaissance du Maroc (1883-1884). Le président de la Société montra sa fierté de la distinction romaine faite ainsi d'un de ses membres, le premier canonisé, deux siècles après sa fondation. Après la béatification, en 2023, du père Planchat mort avec lui, une distinction analogue est-elle attendue pour notre camarade et adhérent perpétuel Pierre Olivaint ?

Marc LEVATOIS (1980 l)

MÉNARD (Louis, Nicolas), né le 19 octobre 1822 à Paris, décédé le 9 février 1901 à Paris. – Promotion de 1842 I.

Officiellement normalien durant deux mois, du 24 octobre 1842 où est enregistrée sa nomination comme demi-boursier, au 24 décembre où est mentionnée sa démission, il a établi une sorte de record de la brièveté, qui sera pulvérisé au siècle suivant par André Tardieu, lequel renonça à intégrer l'École dès la proclamation des résultats. Son nom brille cependant dans le Livre du Centenaire, accompagné des mentions : docteur ès lettres (en 1860) et homme de lettres. Il faisait, dans l'esprit du directeur Georges Perrot (1852 I), honneur à l'École ; depuis, son nom est repris dans nos listes, où il ne figurait pas avant 1894. C'est à ce titre que ces lignes lui sont consacrées ; elles doivent beaucoup à la thèse d'Henri Peyre (1920 I), publiée dans les Yale Romanic Studies (n° 5, 1932). Elles ne revendiquent la nouveauté que par la recherche des actes d'état-civil parisiens.



Étrange figure que ce touche-à-tout, assurément génial chimiste, auteur de manuels d'histoire qui ont fait la fortune de l'éditeur Delagrave, peintre pilier de l'école de Barbizon, et surtout pétri d'hellénisme jusqu'à la moelle, au point d'en devenir la caricature d'un dernier païen égaré dans son XIX^e siècle, Louis Ménard aurait été le premier étonné de constater que le Tout-Paris littéraire suivait son cercueil. C'était une figure du quartier latin, puisqu'il passa sa vie place de la Sorbonne où ses parents étaient libraires, et

l'on peut ne retenir de lui que son extérieur pittoresque, anticipant Ferdinand Lop. Ce serait vraiment desservir sa mémoire.

Après deux ans passés dans un cours privé, il entra à Louis-le-Grand, où il dut redoubler la huitième. Il collectionna les accessits au Concours général (en tout quatorze nominations de 1837 à 1841) ; il eut en sixième et cinquième le jeune Henri Wallon (1831 I) comme professeur d'histoire, et il garda une constante amitié envers le futur auteur de l'amendement instaurant la III^e République, qui achevait alors son mémoire sur l'esclavage dans les colonies. Il était en quatrième lorsque le général Aupick y fit entrer (en seconde) son beau-fils, Charles Baudelaire, dont il garantissait l'excellence. Il eut également Jules Suisse, le futur Jules Simon (1833 I), comme professeur en philosophie¹. C'est sur ses conseils qu'une fois bachelier, il y resta, en première vétérans (l'ancien nom de la khâgne), et fut reçu au Concours de l'École normale, pas encore supérieure et logée au dernier étage de ce lycée. Si son prestige attirait déjà rue Saint-Jacques de nombreux provinciaux, il ne put, comme eux, supporter le programme de la première année, où les exercices scolaires étouffaient l'originalité par une admiration absolue du XVII^e siècle, et où le classement

trimestriel imposait un bachotage permanent. Vécut-il mal le fait d'être demi-boursier (la totalité du traitement était réservée aux six premiers reçus) ? L'aisance financière de ses parents ne pouvait entrer en ligne de compte. Toujours est-il qu'il démissionna dès la fin du trimestre (les registres se contentent du laconique *a quitté l'École*, mention qui se retrouve cinq ou six fois par décennie et qui cache, soit une incapacité physique, soit parfois des problèmes psychiques². Il pouvait côtoyer Louis Burnouf, Émile Personneaux, des deux promotions précédentes, de futurs grands hellénistes ; il ne suivit pas leur voie, celle de la tranquillité financière que donne l'enseignement, mais il garda pour la Grèce une vénération active. Si quelqu'un fut fasciné par la Grèce antique, ce fut lui. Il avait le sentiment d'une perfection inégalée atteinte par les contemporains de Périclès dans tous les domaines de l'esprit, et il témoigna à toutes les productions littéraires et artistiques de la Grèce une vénération absolue et intransigeante à chaque instant de sa vie, tellement protéiforme qu'elle peut sembler velléitaire à première vue.

Son passage au laboratoire de Théophile Pelouze, professeur de chimie au Collège de France, se termina par un bien malencontreux feu d'artifice : l'équipe avait découvert la nitromannite, un explosif particulièrement puissant, et le laboratoire fut entièrement anéanti par une déflagration ; l'enquête prouva que les mélanges des produits auraient dû être surveillés par le laborantin de permanence, Louis Ménard. Il abandonna donc la chimie, en laissant son nom à la découverte du collodion, substance à base de cellulose nitrée, utilisée à la fois en médecine et en photographie.

De là il passa à la politique. Dès ses 17 ans, il avait d'ailleurs fait le voyage du Mont-Saint-Michel en compagnie d'Auguste Blanqui et d'Armand Barbès ; il fut aussi très proche de Proudhon et de Paul Cabet. Il était attiré par les idées socialistes, fasciné par la trilogie d'Edgar Quinet (*Ahasvérus*, *Napoléon*, *Prométhée*) : une de ses premières publications fut un *Prométhée délivré* (où c'est l'archange Michel qui tue le vautour, et non pas les flèches d'Héraclès). Sous la II^e République, il s'impliqua dans la rédaction du *Peuple* et devança une condamnation à 15 mois de prison par un exil en Belgique (il fut amnistié par l'Empereur dès 1851, comme tous les journalistes). Il resta très proche de Leconte de Lisle, qu'il avait connu dans ces milieux (malgré une brouille retentissante, sur laquelle il revint, puisque ce poète fut le témoin de la naissance de sa fille). Comme lui, révolté par la reprise en main du pouvoir exécutif par le général Cavaignac en juin 1848, il abandonna toute envie de politique.

Il s'installa donc, non dans une tour d'ivoire, mais au cinquième étage du 2 place de la Sorbonne, au-dessus de la boutique paternelle, et les visiteurs décrivent son grenier, son armoire à batraciens, vipères et autres lézards géants conservés dans du formol ; Charles Baudelaire était un de ses assidus, il lui présenta Gérard de Nerval et Théodore de Banville. Mais il lui arrivait de quitter Paris pour la forêt de Fontainebleau, et il se mêla à l'école de Barbizon : Corot et Millet le considéraient

comme leur égal. Il donnait l'impression d'un vieil alchimiste, d'un moderne Raymond Lulle, aux cravates semblant des bouts de corde, aux chaussons rapiécés, aux manières étranges. Le vendredi il n'était pas rare de le voir rentrer chez lui avec une colombe blanche, qu'il allait sacrifier à Aphrodite puisque c'en était le jour sacré... Ses apparences cachaient le montant de ses rentes (Henri Peyre les évalue entre 15.000 et 17.000 francs-or) et marquaient un dédain absolu de l'argent, comme des conventions. Il s'asseyait sur un fauteuil crevé, n'offrait à son interlocuteur qu'une chaise mal paillée, l'incommodait avec sa pipe au tabac imbibé d'acide phénique... le monde le laissait à l'écart (pensait-il), et il le lui rendait bien.

Il présenta, le 22 mai 1860, deux thèses à la Sorbonne sa voisine : *De sacra Poesi Graecorum*, à la mémoire de feu son père, où il reconnaît pour ses maîtres Creuzer, Joseph Guigniaut (1811 l) et Maury, et traite particulièrement d'Hésiode. Sa thèse française, de 290 pages, dédiée à sa mère, est intitulée *De la morale avant les Philosophes*, elle veut aussi s'appuyer sur Hésiode et Homère, et elle s'achève sur un éloge des « nobles études classiques, dont le développement, chez les peuples modernes, donne la mesure de leur civilisation. Elles ne forment pas seulement des lettrés, mais des hommes, conduits par le chemin du Beau à la connaissance du Vrai et du Juste. » Aucun peuple n'approcha plus près de son rêve, grâce aux Dieux de la Beauté, enfants de la lyre d'Homère.

Il gardait toujours sur la cheminée de son salon les portraits des principaux chefs de la Commune de Paris, de manière à couper court à toute conversation sur ce sujet. Il ne comprenait pas pourquoi le latin et le grec devaient être enseignés ; il préférerait pour la jeunesse les langues vivantes, l'histoire naturelle et le sport qu'il qualifiait d'« école de morale sociale ».

Il se maria à 53 ans, avec sa cousine et filleule Marie Rioux de Maillou ; celle-ci, lasse des reproches paternels, s'était réfugiée chez son parrain ; le mariage, auquel sa mère était farouchement opposée, attendit son décès ; il fut célébré le 2 mai 1876, religieusement, sur l'insistance de la fiancée, et donc Louis Ménard se convertit au protestantisme. Une fille Jeanne Marie Mathilde (prénom de la mère de Louis) naquit le 23 février 1877. Les deux témoins furent le poète Leconte de Lisle et un fabricant de chaussons nommé Jacques Chambouls. Il la garda éloignée de toute éducation religieuse, ce qui donnait lieu à des contorsions savantes devant les crucifix qui garnissaient alors les voies publiques. C'est pour constituer une dot à sa fille que ce père attentif entreprit des publications comme *L'Histoire des Grecs* (programme de cinquième), *L'Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique* et *L'Histoire des anciens peuples de l'Orient* (programme de sixième), parus chez Delagrave entre 1881 et 1883 ; il avait auparavant été titulaire d'un cours d'histoire générale à l'École nationale des arts décoratifs et, en 1880, chargé d'un cours d'histoire universelle à l'Hôtel de Ville de Paris. Il a aussi rédigé, en collaboration avec son frère René, un *Musée*

de peinture et de sculpture : dix volumes, en tout 1172 planches et 872 pages, pour rassembler dans un musée idéal les collections publiques et particulières de l'Europe. Dès 1866, il avait collaboré avec René pour un *Tableau historique des Beaux-Arts* et, l'année suivante, *La Sculpture antique et moderne*.

À 17 ans, Jeanne épousa un employé du Comptoir d'escompte, Charles Roux, de huit ans son aîné. Louis Ménard n'assista pas à la cérémonie (le 6 juin 1894 : il avait donné son consentement par-devant notaire le 28 mai), dont un témoin fut le chef d'orchestre Charles Lamoureux, le fondateur des Concerts. Jeanne devenue Roux décéda, malgré l'eau de Lourdes dont sa mère l'aspergeait, le 7 janvier 1898. L'acte (mairie du 2^e arrondissement) permet de constater que les époux Ménard vivaient séparément, lui place de la Sorbonne et elle boulevard Saint-Michel ; ils entretenaient une très abondante correspondance. Ménard fut un père prévoyant (il avait institué Frédéric Passy tuteur de Jeanne en cas de décès) et il avait légué toute sa fortune à sa fille, dès le mariage. Le gendre refusa de la lui restituer : deux procès, au civil et en appel, lui donnèrent raison et ce n'est que le 24 juin 1901 que la Cour de Cassation ordonna que les rentes de Jeanne revinssent à son père, mais trop tard. Hanté par le trépas et la perspective de rencontrer Homère, Eschyle ou Platon, Louis Ménard était mort, se croyant oublié, le 9 février 1901, au domicile conjugal, 3 bis cour de Rohan (2^e arrondissement). Comme sur les deux actes précédents, il y est qualifié de professeur à l'École nationale des arts décoratifs, docteur ès lettres. Il fut enterré au petit cimetière de Montreuil, et le cercueil fut suivi de tout ce qui comptait dans le Paris littéraire et artistique (un peu comme cinq ans auparavant celui de Paul Verlaine). Hermès le psychopompe aura porté son âme près de Bouddha, de Socrate et du Christ, chuchotait-on dans le cortège.

Il fut honoré dès la fin de 1901 d'un *Tombeau* qu'érigea l'éditeur Édouard Champion : aussi bien Jules Lemaître (1872 l) qu'Alfred Croiset (1864 l), Maurice Barrès que Frédéric Passy, Paul Bourget que Jacques Bainville, Gaston Paris que Gaston Boissier (1843 l), Henri Wallon que Melchior de Vogüé et tous les poètes parnassiens : François Coppée, José-Maria de Heredia, Henri de Régnier, Albert Mérat, Fernand Gregh, Pierre Louÿs, Maurice Bouchor, ainsi que Joris-Karl Huysmans, Jules Claretie, Arsène Houssaye... saluèrent sa mémoire en termes émus. L'auteur des *Trophées* le caractérise ainsi : « Tout sauf l'étude lui semblait chimère. Il écrivait pour lui. » Marcellin Berthelot le salua en laissant de côté son œuvre chimique et Philippe Berthelot (le futur secrétaire du Quai d'Orsay) fit paraître dès l'année suivante chez Juven un gros livre empreint de son admiration, reprenant son article de la *Revue de Paris* de juin 1901 et ajoutant des pages choisies. Quant à Georges Perrot, alors directeur de l'École, il salua le grand helléniste et nota qu'il n'avait jamais songé à lui demander les motifs de sa démission, qui remontait à soixante années...

Si son épouse fut, de l'avis de plusieurs témoins, le modèle physique de la Thaïs d'Anatole France, il fut aussi l'inspirateur du roman, par son *Banquet des Alexandrins*, et d'aucuns prétendent que l'intrigue du *Crime de Sylvestre Bonnard* a été inspirée à France par ce mariage de Ménard avec sa filleule³. Il est très certainement l'un des modèles de Jean des Esseintes, le héros de Huysmans dans *À rebours* avant d'être le dédicataire de la *Prose* mallarméenne.

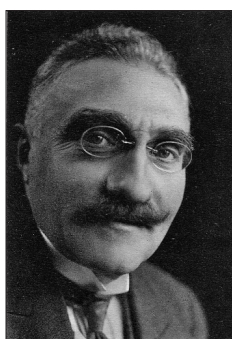
Henri Peyre a consacré sa thèse secondaire à une *Bibliographie critique de l'hellénisme en France* faisant la part belle à Ménard. Il a dressé sur quinze pages de sa thèse principale la liste de ses 140 publications, en commençant par le *Prométhée délivré* (1843, sous le pseudonyme de Senneville) et en n° 2 une *Introduction à l'étude de la chimie* (1844, 14 pages). Il faut retenir un recueil de 400 pages *Du polythéisme hellénique* (1863), reprise de divers articles, ou son *Hermès trismégiste* (1866, réimprimé dès 1868) où il a consigné ses notes de lecture sur le Corpus hermétique, précurseur de Joseph Bidez. Ses *Rêveries d'un païen mystique*⁴, dont plusieurs éditions se sont succédé, sont comme des bijoux contenus dans des bouteilles à la mer : elles reprennent proses et vers, comme « Un diable au café », pastichant Diderot, les « Prologues d'une Révolution », article du *Peuple*, des poèmes comme *Empédocle*, *Le songe d'Endymion* dans la *Revue de Paris* de 1855, *La dernière nuit de Julien* où il rejoint Vigny, ou encore le dialogue *Socrate et Minos*, où, devant le juge des Enfers, le Sage se voit accusé d'avoir provoqué la perte de la démocratie, l'arrivée des tyrans en Grèce (Ménard n'accolait jamais le qualificatif de *grand* à Alexandre) et jusqu'à l'invasion des Barbares et à la tyrannie des clercs. Citons encore *Le voile d'Isis*, qui se situe à Philæ sur le Nil, à l'extrémité du monde, quand Hermès veut remettre à son ultime disciple les trésors de la civilisation païenne qui se meurt ; mais les Chrétiens surviennent, tuent l'enfant et brûlent les papyrus. Fruit de son voyage en Égypte (1869), ce conte témoigne de son mépris pour les Égyptiens d'alors, « fouillant la terre où reposent leurs morts et violant les tombes pour vendre les cercueils de leurs ancêtres ». Il en pensait d'ailleurs autant des Grecs ses contemporains.

Ses auteurs grecs de prédilection étaient Lysias, pour la clarté, et Thucydide, pour la pénétration. Son style tend vers la tristesse désabusée et se voudrait (peut-être) celui de Timon le misanthrope, s'il avait écrit. Son œuvre témoigne de ses « soudains engouements, de ses détachements tout aussi soudains » et de ses multiples dons, qu'Henri Peyre pense gaspillés : « un seul eût enrichi un homme moins bien doué, mais plus acharné à suivre une voie unique », conclut sa biographie. Que dire de plus ?

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

DESROUSSEAUX (Alexandre Marie), alias BRACKE, né le 29 septembre 1861 à Lille (Nord), décédé le 25 décembre 1955 à Paris. – Promotion de 1881 I.

Comme d'autres normaliens de cette époque (18 dans sa promotion), il n'a jamais fait partie de l'Association amicale ; il paraît toutefois indispensable de rappeler l'homme, par une notice, et le maître incomparable par ses deux activités soigneusement séparées sous les noms de son père, philologue, et de sa mère, derrière lequel se cachait le député de Lille.



Il aimait à se définir plaisamment comme le frère cadet du Petit Quinquin. En effet son père Alexandre Joachim Desrousseaux (1820-1892) est pour la postérité l'auteur de cette *canchon dormoire* qui a bercé, berce et bercera tous les enfants du Nord et du Pas-de-Calais¹. Il survit par son recueil de *Chansons et pasquilles lilloises*, publié en 1862, et par le portrait qu'en fit le peintre valenciennois Auguste Moreau-Deschanvres. Il avait écrit *en patois de Lille* une chanson, *L'Espoir du prolétaire*, imprimée chez Bracke, à Lille, en 1851. Ce nom est celui de son épouse, Marie Bracke. Ils habitaient le quartier Saint-Sauveur. Ils étaient fiers de leur fils, qui reçut leurs deux prénoms² et s'illustra sous leurs deux noms, tout autant que du système scolaire qui l'éleva sans qu'il leur en coûtât un sou depuis l'âge de 8 ans.

Une fois bachelier, il resta effectivement boursier à Louis-le-Grand, où il prépara le concours d'Ulm qu'il réussit à 19 ans. Élève de la section des lettres (grammaire), il devint dès l'agrégation membre de l'École française de Rome, où il s'initia à la paléographie au contact des manuscrits de la Vaticane. Dès son retour en France, il fut chargé de cours à la faculté des lettres de Lille, où il resta trois années avant d'être nommé maître de conférences (directeur d'études) à l'École pratique des hautes études (1891). Il y prenait la succession d'Édouard Tournier (1850 I). Il fut vite nommé directeur adjoint, pour la partie grecque, puis directeur chargé de toute la section des sciences historiques et philologiques. Parallèlement à cet enseignement, hautement spécialisé, il donna, en collaboration avec Tournier, toute une série d'éditions scolaires, Lucien, Sophocle (*Électre*, *Ajax*, *Antigone*, *CEdipe-Roi*), des extraits des *Oiseaux* d'Aristophane, d'Hérodote (avec Paul Cuvreur, son collègue lillois), toutes œuvres inscrites au programme des lycées, de la troisième à la première ; il y ajouta de son cru le fabuliste Babrios (pour la troisième) en 1892, et un *Bacchylide* dès la publication des papyrus de Berlin (1898).

Pour célébrer la cinquantième année d'enseignement supérieur (à Lille et à Paris) de celui qui était alors le maître incontesté de la philologie, ses collègues, dont beaucoup étaient ses disciples, baptisèrent en 1938 *rufulianum* le second vers d'une

tripodie iambique, abrégé de sa dernière syllabe longue³ (les philologues allemands continuent de désigner un pareil vers *Kurzvers* car ils l'analysent tout différemment).

Alphonse Dain, l'éditeur de Sophocle, le renovateur de la grammaire grecque du chanoine Ragon, entre autres, fut un de ses meilleurs disciples. Dans *Les Manuscrits* (1948), il désigne Desrousseaux comme « dans le domaine grec le maître incontesté, héritier des Turnèbe, des Étienne, des Casaubon, des Cobet, des Tournier, [qui] dispensa pendant plus de cinquante ans [...] un enseignement critique qui fait autorité ». Dans son *Traité de métrique grecque* (Klincksieck, posthume), il poursuivait cet hommage et il montrait par une élégante litote l'importance des travaux, achevés et à venir, de son élève Jean Irigoin, achevant ainsi une sorte d'*aurea catena*.

Comment ne pas s'étendre sur sa contribution à la « Collection des Universités de France », la « collection Budé », dont il révisa dans les années 1930 les trois premiers volumes de l'*Anthologie palatine*, signés de Pierre Waltz, lequel remercia « le censeur sévère, le guide sûr et le conseiller diligent ». Il fut le maître d'œuvre du volume IV (épigrammes funéraires du livre VII), traduisant les cent premières et répartissant entre le doyen Alphonse Dain, les pères Camelot et des Places, ses élèves, les centaines suivantes. L'établissement du texte était là encore dû à Waltz. On ne peut qu'être admiratif devant la précision et l'élégance de la langue, l'érudition du commentaire de ces textes, si exigeants pour le lecteur comme pour l'éditeur. La mort l'empêcha de continuer cette publication, de même qu'elle arrêta au premier volume son édition critique des *Deipsnosophistes* ; le manuscrit était achevé en juillet 1953 et le volume, dédié à la Ville de Lille, ne put paraître qu'après la mort de son auteur, courant 1956. Cela fait ainsi soixante-dix années que l'édition Budé d'Athénée de Naucratis est en attente ; nul n'a repris le flambeau. Ses *Observations critiques sur les livres III et IV* avaient été publiées en 1942 dans la « Bibliothèque de l'École pratique des hautes études », fascicule 283, chez Champion (le fils d'Édouard Champion, qui avait réalisé le *Tombeau de Louis Ménard* cité plus haut).

On sait qu'Alphonse Dain fut longtemps le doyen de l'Institut catholique de Paris pour sa faculté des lettres. Il ne pouvait pas ignorer que, les jours où son maître n'enseignait pas aux Hautes études, ni n'étudiait les manuscrits de la Nationale, il restait sur la rive gauche, à la Chambre des députés, où il siégea sans relâche deux décennies comme député du Nord, élu de Lille. Car Desrousseaux avait partagé sa vie en deux parties égales et rigoureusement étanches : en politique, il s'appelait, du nom de sa mère, Alexandre Bracke, et là encore ses publications comme son influence dépassent le demi-siècle.

Il avait adhéré au parti socialiste, celui de Jean Jaurès (1878 I), en 1886 (certainement sous l'influence de Tournier ; Lucien Herr [1884 I] est son cadet de trois ans), et il avait choisi de suivre Jules Guesde. Il devint très vite le secrétaire de son Parti ouvrier français et il se fit remarquer dès 1896, lors d'une virulente interpellation de

Guesde au député chrétien-social, le comte Albert de Mun (15 juin), suivie d'une autre le 26 juin à M. Paul Deschanel, académicien et député (le futur président) : Guesde publia les questions et les réponses et fit comprendre, par une lettre autographe remise au « citoyen Bracke », que celui-ci l'avait beaucoup aidé dans cette entreprise de démystification, ou de démolition, du catholicisme libéral.

Sous ce nom de Bracke, il fit paraître plusieurs traductions (de Nietzsche, *Humain trop humain*, chez Hachette ; et il diffusa bien avant le conflit de 1914 les œuvres de Rosa Luxembourg). Dès 1901 il donnait un vade-mecum *Onze ans d'histoire socialiste* qu'il dédiait *Aux travailleurs de France* ; il préfaça de multiples ouvrages, comme celui de son mentor en politique, Jules Guesde : *En garde ! Contre les contrefaçons, les mirages et la fausse monnaie des réformes bourgeoises* (1911) ; et après la Libération parurent coup sur coup, avec des préfaces signées Bracke, *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue (un des gendres de Karl Marx, le livre fut imprimé au Perreux-sur-Marne), *Jean Jaurès, le culte de l'idéal* d'Agnès Masson, *À l'échelle humaine* de Léon Blum (1890 l) et un recueil de paroles et musiques des *Chants de la Liberté* compilés par Vincent Gambon.

Le trait d'union entre ces deux vies se trouvera dans son *Discours à la Chambre* (des députés) du 9 juin 1913 sobrement intitulé *Les Humanités*, où il prenait la suite de Jaurès. Un extrait de *Sur le capital et la nationalisation des usines* montrera sa position lors du Congrès de Tours qui marqua la scission entre socialistes et communistes : « Comment pourrais-je “adhérer” à des “thèses” qui dans ce qu'elles ont de *socialistes* et de *révolutionnaires* ont été miennes de tout temps et que Lénine et Trotsky – qui prétendent nous les imposer – ne m'ont empruntées que pour les dénaturer ou les trahir et en faire tant d'armes aux mains de l'ennemi ? »

Il fut de ce fait très proche de Léon Blum, et c'est tout naturellement qu'il prit la tête de la *Société des amis de Léon Blum* dès sa mort en 1950 : ses vice-présidents étaient Guy Mollet, le maire socialiste d'Arras, et Julien Cain, l'administrateur de la Bibliothèque nationale ; parmi les présidents d'honneur, Eleanor Roosevelt, Édouard Herriot (1891 l), André Gide, Roger Martin du Gard, Jacques Maritain, Léon Jouhaux. Lors de la réunion constitutive qu'il présida en Sorbonne le 8 février 1951, il expliqua les buts de la Société, en priorité rassembler les écrits de l'homme politique si souvent décrié, pour lui rendre justice et continuer son combat.

C'est Guy Mollet qui, présidant le 1^{er} juillet 1956 le 48^e congrès de la Section française de l'Internationale ouvrière, ouvrit les réunions par un long hommage à Bracke-Desrousseaux. Il commença par la lecture de l'émouvant testament rédigé le 25 août de l'année précédente par un Desrousseaux sain de corps et d'esprit⁴, désirant être incinéré loin de toute manifestation publique et réservant à ses amis socialistes l'exclusivité d'un hommage. L'orateur salua d'abord le serviteur de la Grèce antique, un des hellénistes les plus éminents, ajoutait-il ; mais la phrase suivante :

« universitaire, il l'était si peu ; ou au contraire il l'était si complètement » traduit le dédoublement de l'homme, qui selon Mollet aurait été un peu le professeur de Blum dès l'École normale avant de devenir son intime (seule la seconde proposition est correcte). Après les propos de circonstance, Guy Mollet en vient à des confidences et nous permet d'entrer dans l'intimité de Desrousseaux. Car si sa rudesse était légendaire (en fait celle de Bracke), si avec Luce son épouse ils étaient parfois surnommés « les deux ours », Guy Mollet se revendique comme l'un des deux « oursons » adoptés par le ménage Desrousseaux et devenus leurs intimes (le second étant Jean Texcier). De lui, il retenait que le socialisme était « la réalisation complète de l'homme qui, libéré de toutes les servitudes, peut enfin s'élever aux plus nobles activités de l'esprit », et il voulait que les hommes devinssent « maîtres de leur destinée, au lieu de la recevoir toute faite ».

Sans être helléniste lui-même, l'orateur savait que « les traductions qu'il a laissées font encore autorité » et qu'« il travaillait encore à l'une d'elles dans ses derniers jours » ; il veut assurément parler des épreuves de l'Athénée de Naucratis inachevée qui, d'après la recension de Jean Préaux (*Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 36, 1958, p. 950) est autant un « testament » qu'un « chef-d'œuvre ». Guy Mollet a bien transmis l'ultime message de son propre maître, et son souhait de discrétion : « il a voulu que sa mort soit entourée de silence ».

Que ces lignes rappellent l'éminence de ses ouvrages, le rayonnement de son enseignement et sa certitude de s'inscrire à la fois dans la révolution socialiste et dans la tradition humaniste⁵.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Il faut signaler que Jacques Chailley et César Geoffray ont tous deux harmonisé, pour quatre voix comme il se doit, *Le Petit Quinquin*. Le premier était le compositeur des musiques de scène pour le Groupe de théâtre antique de la Sorbonne.
2. Combien de citeurs modernes le prennent pour une femme, et développent les deux lettres A M (pourtant non liées) de sa signature en *Anne-Marie* !
3. Une tripodie est composée de trois pieds et si elle est iambique, de trois iambes (une syllabe brève suivie d'une syllabe longue ; c'est donc *grosso modo* la moitié d'un sénair iambique, le mètre des dialogues dans la tragédie grecque. Les premières syllabes des pieds impairs (1 et 3) peuvent être longues ou brèves, indifféremment mais pas la deuxième (*pied pair*, *pied pur*). Le *rufulianum* se compose donc de cinq syllabes, réparties sur deux pieds et demi.
4. Selon Alphonse Dain (*Les Manuscrits*, p. 182-183), c'est entre la rédaction de ce testament et son décès qu'il faut placer la plus remarquable intuition philologique de Desrousseaux, qui l'a conduit à rectifier dans les *Trachiniennes* de Sophocle l'incompréhensible ὄμμα au vers 1019 et à trouver la véritable leçon ἄμμα (esprit rude : de l'impossible œil le texte passe à la *poigne*, c'est au moment où Héraklès demande à son fils Hyllós de l'aider à entasser les pins qui serviront à son bûcher).

5. Comme pour la notice d'Édouard Delpeuch (1879 I) parue dans *L'Archicube* 33 bis, je crois devoir ajouter les souvenirs d'Hubert Bourgin (1895 I) dans sa polémique De Jaurès à Blum ; c'est du bord opposé, du Louis-le-Grand d'André Bellessort, que viennent ces lignes, renfermant parfois quelques traits personnels. Il le classe dans les « premiers et seconds rôles du Guignol parlementaire » (p. 289) : « pour la science, Painlevé ; pour les lettres, Herriot ; et pour l'érudition, Bracke-Desrousseaux ». Il rappelle « ses ripostes violentes, ses coups de gueule, tels que sa mâchoire semblait se désarticuler ; il devenait écarlate ». Il mentionne son voyage à Stockholm en 1917 pour le congrès de l'Internationale au moment de la prise du pouvoir par Lénine de l'autre côté de la Baltique, où il lui reproche d'avoir cédé aux sirènes incarnées par Marcel Cachin et de n'être plus alors qu'un mystificateur ; il voit dans le groupe socialiste le délire s'installer, dominé par sa voix puissante, il note « sa face cramoisie, ses vociférations, ses yeux exaltés »... Bracke à la Chambre est alors l'antithèse absolue de Desrousseaux : « humaniste épris des lettres anciennes, grand lecteur, agréable causeur et controversiste, ce polémiste qui s'est fait guesdiste pour réussir dans des conditions qu'il savait favorables ». Rien ne semble plus différent d'un helléniste, d'un ami des Muses grecques, qu'un guesdiste. Pourtant il y a dans le criticisme suraigu d'un disciple de Tournier et dans le talent dialectique que ce criticisme appelle, quelque affinité avec la sophistique qui constitue la partie supérieure de la guesde. Bourgin rappelle qu'en août 1914 les cent députés socialistes de toute tendance furent les premiers à proclamer l'Union sacrée et que « les guesdistes furent au premier rang des patriotes ». Bracke-Desrousseaux, pour Bourgin, le fut « disciplinairement, scolairement, fidèlement, adoptant gestes et paroles de son chef ». Il note pour finir sa « démarche lourde et maladroitement de myope distrait, de vieux normalien négligé, d'universitaire bohème » ; il se rappelle son visage « soigné, rasé de frais, sa moustache pimpante, sa chevelure argentée bien peignée, raie au milieu, ondulation et bouclettes ». Et s'il termine en reprenant le qualificatif d'ours, c'est pour y accoler les épithètes « bien savonné, bien parfumé » et achever le portrait par « un monsieur chic ».

HEURGON (Jacques), né le 25 janvier 1903 à Paris, décédé le 27 octobre 1995 à Paris. – Promotion de 1923 I.



Issu d'une grande famille de joailliers parisiens (dont on peut encore aujourd'hui lire le nom au 58 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré), Jacques Heurgon, après des études au lycée Condorcet (où il croise le futur poète Jean Tardieu, avec qui il entretiendra une correspondance), entre en 1923 à l'École normale : il sera reçu premier à l'agrégation de lettres classiques en 1927. Au cours de ces années, le jeune normalien a l'occasion de rencontrer des noms devenus prestigieux, Jean-Paul Sartre, Raymond Aron et Paul-Yves Nizan, tous trois entrés en 1924, Vladimir Jankélévitch (1922 I). Il retrouvera plus tard à la

Sorbonne, comme collègues latinistes, Jacques Perret (1924 l – qui suggérera à IBM le mot « ordinateur ») et Pierre Wullemier (1922 l), l'historien de Tarente. Après avoir rempli ses obligations militaires, Jacques Heurgon rejoint l'École française de Rome et le palais Farnèse, où il entreprend ses premières recherches sur Tipasa et Capoue, qui sera le sujet de sa future thèse¹.

En 1926, Jacques Heurgon a épousé Anne Desjardins, la fille de son ancien professeur de khâgne, Paul Desjardins (1878 l), qui lui ouvre le cercle des Décades de Pontigny où se retrouvaient chaque année une pléiade d'intellectuels et d'écrivains : Roger Martin du Gard, André Maurois, François Mauriac, Jacques Rivière, André Gide en particulier, qui, à la fin de sa vie, dédiera son *Thésée* à Anne et Jacques Heurgon. Anne Heurgon-Desjardins devait, à partir de 1952, continuer l'œuvre de son père en créant, dans le même esprit, le Centre intellectuel international de Cerisy-la-Salle. Cette œuvre sera poursuivie par les deux filles du couple, Catherine Peyrou et Édith Heurgon. Le fils, Marc Heurgon, agrégé d'histoire, militera au PSU, dont il se fera l'historien.

On retrouvera le souvenir de ces années, et de celles qui suivront, dans la riche correspondance qu'échangèrent Jacques Heurgon (qui se rêva un moment romancier) et Jean Tardieu, lettres qui constituent l'un des plus beaux témoignages sur la vie intellectuelle des années 1920 aux années 1940².

Après un passage au lycée Henri-Poincaré de Nancy, Jacques Heurgon rejoint en 1932 la faculté des lettres d'Alger, où il est chargé de cours de langue et littérature latines. Il va y nouer des amitiés et approfondir sa connaissance de l'Afrique romaine. Au cours de son séjour algérien, un lien étroit va se nouer entre le professeur et un étudiant dont il devine aussitôt le génie et les grandes qualités intellectuelles et morales : Albert Camus. L'étudiant rédige en 1936 un mémoire (le Diplôme d'études supérieures de philosophie, équivalent du master d'aujourd'hui) : *Métaphysique chrétienne et néoplatonisme. Plotin et saint Augustin*, qu'il soutient devant un jury constitué de son ancien professeur de philosophie Jean Grenier et le philosophe René Poirier. Au cours de ces années algériennes, Jacques Heurgon suit avec intérêt le mouvement du Front populaire et encourage l'activité culturelle des étudiants socialistes et communistes. Il collabore à la présentation d'une pièce, *La Révolte dans les Asturies*, sur les grèves des ouvriers en Espagne, conduite par la troupe du Théâtre du travail, animée par Albert Camus. Il fait partie du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et participe en 1937 au lancement de la Maison de la culture d'Alger, qui publie un bulletin intitulé *Jeune Méditerranée* (il donne à la revue un article sur Pouchkine, dont la troupe joue le *Don Juan*, avec Camus dans le rôle-titre). Comme Camus, Jacques Heurgon a conçu un attachement profond pour la terre d'Algérie (ce qui l'amènera à signer, avec de nombreux universitaires, l'Appel du 23 mai 1956, publié dans *Le Monde*, pour le salut et le renouveau de l'Algérie française). Le futur

prix Nobel a été marqué par le professeur, qui jugeait son niveau en latin « passable », ce qui est tout à fait relatif : il ne lui en garda pas rancune, puisqu'il dédiera au maître, avec lequel il entretenait une correspondance, les pages lumineuses de « L'été à Alger », qui évoque, dans le recueil d'essais intitulé *Noces*, la vie insouciance des algérois, avec la mer et le soleil.

Vint la seconde guerre mondiale. En tant que lieutenant, puis capitaine de la Troisième division algérienne, le jeune officier prend part, après le débarquement des troupes alliées à Alger en novembre 1942, aux campagnes d'Afrique du Nord et d'Italie. Sa connaissance de la région de Naples et de Capoue est précieuse à la progression des troupes alliées et, lorsque les Américains entrent dans Rome libérée, il lui revient l'honneur d'aller hisser le drapeau tricolore sur le palais Farnèse. Son engagement héroïque lui vaut alors le privilège de rester dans la Ville éternelle pour remettre sur pied le service culturel de l'Ambassade de France à Rome, comme attaché culturel près le Quirinal...

La paix revenue en Europe, Jacques Heurgon, après avoir soutenu sa thèse en 1942, rejoint l'université de Lille où il occupe la chaire de langue et littérature latines et assume en même temps la direction de la circonscription archéologique du Nord. Il rejoint en 1953 la Sorbonne où il enseignera jusqu'à sa retraite en 1971, tout en assurant un séminaire d'étruscologie à l'École normale. Son dernier cours portait sur les *Bucoliques* de Virgile, alors au programme de l'agrégation.

L'œuvre de Jacques Heurgon concerne le champ des antiquités romaines, étrusques et italiques, mais aussi le domaine des antiquités gallo-romaines et africaines. Il est le fondateur, avec Raymond Bloch (1934 I), de l'étruscologie en France. Il fut au début de sa carrière l'historien de Capoue, la Capoue préromaine, à laquelle il a consacré sa thèse³. Ses *Trois études sur le « ver sacrum »* (Latomus, 1957) restent un document irremplaçable. En tant que directeur des Antiquités, le savant s'est intéressé au site de Boulogne-sur-Mer⁴, aux fouilles de Bavay, d'Amiens⁵ et a rédigé de nombreux articles dans la revue *Gallia* et dans la *Real-Encyklopädie* de Pauly-Wissowa (IX, A1, 1961). C'est bien évidemment sur les antiquités étrusques et romaines que ses contributions sont fondamentales. Son livre paru en 1961 consacré aux Étrusques dans la série « La vie quotidienne » aux éditions Hachette, traduit en plusieurs langues, reste un classique du genre, écrit d'une plume élégante et soignée qui en rend la lecture agréable et passionnante. Dans la collection « Nouvelle Clio », l'ouvrage *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, paru en 1969, réédité et mis à jour depuis, constitue aujourd'hui encore le meilleur instrument pour tout chercheur abordant l'histoire des premiers siècles de Rome, un modèle d'intelligence et de clarté.

Philologue, Jacques Heurgon n'avait pas son pareil pour expliquer les auteurs latins à ses étudiants et leur faire découvrir la littérature latine. Ses cours sur Ennius

et Lucilius, publiés par la Sorbonne, constituent des références encore consultées par les chercheurs. Il en est de même de son édition commentée du livre I de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, dans la collection « Érasme » (Paris, PUF, 1963), un petit livre qui est bien plus qu'une *editio minor*. Quant à son édition « Budé » du livre I des *Res rusticae* de Varron aux Belles Lettres (*Économie rurale*, Paris, 1978), elle est l'œuvre d'un philologue attentif aux *realia* et aux progrès de l'archéologie et de la science.

Cette brillante carrière a conduit Jacques Heurgon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres où il fut accueilli en 1968 et où il a assuré la codirection des *Monuments Piot* jusqu'à la veille de sa mort, en octobre 1995. En 1962-1963, il a été invité à l'Institute for Advanced Studies de Princeton. Les honneurs ne lui ont pas manqué et reflètent la considération dont il a été l'objet. Officier de la Légion d'honneur, Jacques Heurgon était commandeur des Palmes académiques, officier des Arts et Lettres. Il était aussi membre de la Pontificia Accademia di Archeologia et de l'Accademia dei Lincei à Rome, de l'Académie royale de Belgique, de la British Academy. Il a participé activement aux travaux des grandes sociétés savantes : le Comité des travaux historiques, la Société nationale des antiquaires, la Société des études latines, la Société française de numismatique, l'association Guillaume Budé.

Les deux volumes de *Mélanges* qui lui ont été offerts en 1976, *L'Italie préromaine et la Rome républicaine*, riches de nombreuses contributions en hommage au maître qu'il fut, témoignent de son influence dans tous les domaines des sciences de l'Antiquité. Ils peuvent être complétés par un volume de *Scripta varia* où l'on apprécie l'ampleur et la variété de ses recherches⁶.

Jacques Heurgon est resté toute sa vie très attaché à l'École : il suivait avec une affectueuse attention les normaliens et les étudiants qui lui avaient été envoyés. L'humaniste était toujours présent derrière le savant affable et bienveillant. Quand il demandait des nouvelles de ses disciples, il se préoccupait avant tout de savoir s'ils étaient heureux, selon sa propre expression. Il leur avait enseigné les leçons des philosophes de l'Antiquité, à la recherche du *summum Bonum*, le souverain Bien, c'est-à-dire le Bonheur. De ce point de vue, le maître avait en quelque sorte retenu la leçon de son ancien étudiant, Albert Camus.

Charles GUITTARD (1969 I)

Notes

1. Son premier article porte sur les « Nouvelles recherches à Tipasa », *MEFR*, 42, 1930, p. 182-201.
2. Jean Tardieu-Jacques Heurgon, *Le ciel a eu le temps de changer*, Caen, Imec, coll. « Pièces d'archives », 2004.
3. *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine des origines à la deuxième guerre punique*, « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome »,

- 154, Paris, De Boccard, 1942 ; avec pour thèse complémentaire une *Étude sur les inscriptions osques de Capoue dites « iuvilas »*, Publications de la faculté des lettres d'Alger, 1942.
4. Il a dirigé et préfacé l'*Étude sur l'ancien réseau routier du Boulonnais* (thèse de l'université de Lille, 1957) d'Alphonse Leduque, et récidivé en 1962 avec sa *Topographie historique de l'Ambianie*.
 5. « La patère d'Amiens », *Monuments Piot*, 1950, p. 93-115.
 6. Respectivement parus dans la « Collection de l'École française de Rome », 27, 1976 et dans *Latomus*, 191, Bruxelles, 1986.

VERDET (Paule), née le 19 janvier 1921 à Paris, décédée le 26 mai 2022 à Detroit (Michigan, États-Unis d'Amérique). – Promotion de 1940 L.

Prévoyant la difficulté de réunir après son décès des témoignages de ses camarades survivantes, elle chargeait en octobre 2005 les responsables du Recueil d'y suppléer, en leur fournissant un article qu'elle avait rédigé en 1996 ; complété par l'Obituary paru dès sa mort, il constituera l'essentiel des lignes qui suivent, pour exaucer son vœu et témoigner de sa fidélité à l'École.



Elle était l'aînée de quatre garçons, dont le cadet devint trappiste, et ne parvenait plus, après l'an 2000, à compter ses petits-neveux et nièces. Bachelière en philosophie à 16 ans, elle fit une année de Mathématiques élémentaires pour obéir à son professeur qui la croyait plus douée dans cette discipline qu'en réalité, mais elle revint à une hypokhâgne littéraire et intégra l'École féminine, dans la première promotion qui ne logeât plus à Sèvres, réquisitionné par l'occupant. Elle suivit ses parents en zone provisoirement non occupée et choisit l'option philosophie, par admiration pour la pensée de Bergson (1868 l) autant que pour la preuve ontologique de saint Anselme de Cantorbéry. Elle put ainsi suivre à Lyon l'enseignement de Pierre Lachière-Rey (1906 l) et engranger des certificats en vue de deux licences (philosophie et lettres), tout en assumant le secrétariat de la Jeunesse étudiante chrétienne féminine¹ pour la zone dite libre. C'est dire l'exigence de sa foi, l'intensité de sa pratique religieuse (messe quotidienne) et la vigueur de ses convictions, qui la guideront quatre-vingts années encore. Après un mémoire d'études supérieures sur Kant et le problème de la personne, qui reflétait ses lectures de Gabriel Marcel et d'Emmanuel Mounier, elle revint à Paris et eut la douleur de perdre quasi simultanément son père et Pierre, son fiancé également philosophe, tué dans les derniers combats en avril 1945. Pour rester fidèle à son souvenir, elle opta pour la philosophie, mais elle échoua à l'agrégation de 1947 (dont les postes se comptaient sur les doigts des deux mains).

C'est très certainement par le biais des Instituts américains de la rue de Chevreuse (Reid Hall) qui logeaient les Sévriennes dans l'immédiat après-guerre, avant leur hébergement à Montrouge puis boulevard Jourdan, qu'elle prit connaissance des offres d'outre-Atlantique et qu'elle partit pour Chicago l'année suivante, pour effectuer toute sa carrière de chercheuse et d'enseignante de part et d'autre des Appalaches (sinon, elle aurait certainement rejoint la Mission de Paris²). Mais ce n'était pas une voie universitaire qu'elle méditait sur le transatlantique qui la menait au Nouveau Monde, et précisément à Chicago alors « le Vatican du néolibéralisme ». Elle s'imaginait serveuse dans un de ces bars où se réunissent les immigrés, pour comprendre « l'Autre » et mettre en pratique la formule « Voir, juger, agir », credo de l'Action catholique comme de la Mission de Paris.

Mais ses camarades la persuadèrent de s'inscrire à l'Université où un Committee on Social Thought l'accueillit, pluridisciplinaire puisqu'elle découvrit grâce à lui Shakespeare, et décloisonnant les départements. Elle découvrit ainsi une spécialité dont elle n'aurait pas eu l'idée en France, répondant pleinement à son désir de travail sur le terrain. C'était la sociologie, menée à Chicago par Everett Hughes (1898-1985), qui la fascina littéralement, en lui faisant découvrir une discipline avec les pieds sur la terre, très exigeante et se lançant humblement et hardiment à la rencontre de l'Autre, évitant les grands schémas abstraits et systématiques. Hughes privilégiait le concret et l'expérience qui nourrissaient *a posteriori* ses intuitions fulgurantes ; c'était l'opposé de la démarche des philosophes qu'elle avait admirés en France, construisant leur système *a priori*. Tout devenait, à son école, source de compréhension.

Elle rédigea ainsi son mémoire de maîtrise à partir d'un banal incident : son dentiste, un excellent praticien et encore étudiant de la Faculté, se faisait rabrouer en sa présence par l'enseignant qui venait l'inspecter inopinément, et Hughes lui dévoila le mécanisme de ce sentiment, pour elle incompréhensible, qui transformait l'étudiant en simple apprenti et réduisait sa patiente à l'état de cobaye. Paule Verdet élargit cette anecdote à une réflexion sur toute institution requérant un apprentissage, famille ou université, de manière à schématiser les malentendus, voire les crises, qui peuvent survenir lorsque le cursus est achevé, que l'enfant devient adulte et que l'élève peut entrer dans la vie active.

Paule et une plus jeune étudiante portaient en binôme dans le quartier voisin de l'université, un ghetto noir, où elles n'attiraient pas l'attention et se mêlaient aux nombreuses petites églises, logées dans des boutiques, et finalement à une vraie paroisse méthodiste. Elles prirent conscience de la diversité de ce véritable ghetto aux yeux des WASPS³ et se méfièrent de leurs statistiques généralisantes (presse, politiciens, opinion publique et même avis des gens « bien informés », véhiculant des idées toutes faites : elles virent de leurs yeux combien des jeunes avec l'apparence de loubards voire de malfrats pouvaient obéir à leur grand-mère...). C'était dans

la ligne du scepticisme qu'affichait Hughes, se défiant quasi systématiquement des personnages en place, pour accorder crédit aux recherches de ses équipes (d'ailleurs, celles-ci devaient rendre leurs conclusions en deux exemplaires, dont l'un servait pour l'administration et l'autre vivifiait les cours du professeur⁴). Paule Verdet comprit alors combien l'enseignant était redevable à ses élèves. Ce fut pour elle la révélation de l'importance de son rôle, et elle s'y lança avec une joie qu'elle n'avait pas connue depuis ses années d'initiation au latin puis au grec. Elle écrivit en 1951 un long article sur la recherche en sociologie et la religion ; puis, profitant de son expérience dans une église pentecôtiste du ghetto noir, une collègue faisait passer des tests aux membres de la congrégation, pendant qu'elle-même et un anthropologue assistaient aux interminables services divins et aux réunions de jeunes ; cette année 1951, elle travailla comme ouvrière soudeuse à l'usine Pullman⁵. Elle fut scandalisée par un livre d'un père jésuite, Joseph Fisher, *Southern Parish*, sorti précisément cette année-là, se bornant à décrire l'assistance aux cérémonies. Elle aurait voulu qu'il recherchât la « définition de la situation » qui valait la présence aux offices de chaque membre pris individuellement. Elle retourna l'avis favorable donné par Hughes... Elle fut vaccinée contre le culte du quantitatif par une enquête menée par le NORC (National Opinion Research Center, modèle de notre Institut français d'opinion publique) sollicitant différents quartiers de la métropole de l'Illinois, qu'ils soient huppés ou miséreux, des réponses au même questionnaire : celui-ci, conçu pour des donateurs aux œuvres pieuses, posait aux mécènes, comme aux assistés, les mêmes questions sur la fréquence des dons aux œuvres de bienfaisance, d'où l'embarras de Paule Verdet dans les taudis à demander quels dons les sondés auraient pu oublier. Elle savait qu'ensuite leurs réponses seraient codées par des gens qui n'avaient aucun contact avec la situation qu'elle constatait : elle percevait l'irréalité du processus, qui serait ensuite manipulé par les statisticiens ; son année de Math élem lui aura été, avec retard, bien utile⁶.

Elle obtint le grade le plus élevé (PhD, doctorat de philosophie) en 1957.

Deux ans plus tard, elle fut invitée par une de ses collègues de cette école prestigieuse et novatrice à enseigner les sciences sociales à la Wayne State University ; elle forma désormais une équipe avec Sallie Cassidy qui la guida, elle la chercheuse de terrain, dans l'art d'enseigner : cours magistraux une journée, et le reste de la semaine dans les établissements scolaires. Puis ce fut Boston, qui lui proposa en 1971 le décanat du département de Sociologie et sciences de l'éducation ; elle ne voulut pas y venir sans Sallie Cassidy ; d'après négociations firent aboutir ce projet et Paule Verdet dirigea alors ce département jusqu'à sa retraite en 1997. Elle transmet inlassablement l'enseignement reçu de Hughes, le choix des sujets à explorer, le concept de consensus et l'étude la plus détaillée possible des cas atypiques voire exceptionnels ; la quête d'occasions inespérées ou inattendues de recherches – ainsi avec les Haïtiens qui ne

se définissaient pas comme membres de la majorité noire d'un quartier donné –, la méthode d'enseignement aux débutants des théories sociologiques. Parallèlement, elle ne manquait pas d'apporter un soutien appuyé aux communautés chassées par les guerres, notamment celle des Hmong du Viêt-Nam, ces réfugiés laotiens échoués à Boston, dont elle se désolait de ne pouvoir comprendre la langue, mais dont elle analysait finement les mécanismes sociaux ; elle avait compris comment une femme, dont elle avait côtoyé le mari à l'aéroport alors que visiblement elle n'y était pas, pouvait affirmer par un clin d'œil qu'elle avait accueilli le réfugié à sa descente d'avion : ce n'était nullement un mensonge, mais l'illustration du fait que chez les Hmong, mari et femme ne font qu'un.

Dans un bilan présenté à l'occasion d'une journée d'études organisée à Paris par Jean-Michel Chapoulié, le 25 mars 1996, elle notait les auteurs ses compagnons de route : Sapir, Malinowski, Whyte, Erikson - des anthropologues autant que des sociologues ; la spécificité du cours pour étudiants pourvus d'un *job* : présenter leur milieu de travail et répondre aux questions posées à la fois par l'enseignant(e) et par eux-mêmes. Et elle stigmatisait ses « bêtes noires » : les sondages et le gouvernement par les sondages ; l'idéologie, car elle ne peut pas ne pas ignorer la réalité sociale et sa complexité ; enfin la bureaucratie, qui n'est rationnelle que vue d'en haut, mais qui vue d'ailleurs est un monstre sans queue ni tête.

À Boston, ce furent ensuite, de 1990 à 2013, les années du programme d'éducation destiné aux prisonniers, établi par l'Université : vingt-quatre ans à aider les délinquants pour leur réinsertion qui passait par le diplôme de Bachelor. Elle proposait, avec Sallie Cassidy, un semestre de latin ; car, disait-elle, « cette langue apprend à résoudre tous les problèmes. Quelle meilleure préparation pour revenir dans la société ? » Elle servait parallèlement d'avocat pour les détenus et reçut l'agrément officiel du Department of Correction.

Arrivée à 90 ans, elle quitta cette fonction, qui figurait toujours dans les pages de notre annuaire, et un peu plus tard elle laissa son logement de Chestnut Hill, Massachusetts, pour l'équivalent dans une résidence pour seniors ; mais elle la quitta très vite pour s'installer à Detroit. C'était en 2017, et l'ancienne capitale de l'automobile n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle y devint immédiatement *Grandma Pauty*, changeant les bébés, apprenant aux enfants à lire et à dessiner, préparant les repas du dimanche dans les églises (paroisses du Sacré-Cœur, de St-Ambroise et de Ste-Claire) et en somme se substituant, comme au temps des premiers chrétiens, à la puissance publique défaillante : chaque famille pouvait compter sur son dévouement. Elle portait toujours les robes et les manteaux achetés à Chicago un demi-siècle auparavant... Un jour, deux ans avant son centenaire, elle se brisa la hanche en voulant montrer aux gamins le secret d'une passe au *soccer* (notre football européen). Rétablie, elle continua à mener les jeunes aux musées, dans les parcs et

à l'église. Elle ne perdit jamais l'espoir d'une vie meilleure pour les habitants restés sans travail dans cette ville sinistrée.

Elle s'éteignit dans la paix du Seigneur, achevant ainsi une vie tournée vers les autres (et dans le souvenir de Pierre), méritant assurément de partager avec Héloïse Ranquet ces vers d'un autre Pierre (Corneille) :

*Les pauvres bien mieux qu'elle ont connu sa richesse,
L'humilité, la peine était son allégresse,
Et marchant sur la terre, elle était dans les cieux.*

Patrice CAUDERLIER (1965 l)
d'après les notes⁷ de Paule VERDET

Notes

1. Les acronymes JAC, JEC et JOC et leurs dérivés jaciste, jéciste, jociste, désignent les mouvements chrétiens de jeunesse des années 1930, regroupant les jeunes des milieux agricoles, étudiant et ouvrier. Un F y était adjoint pour le mouvement *féminin*.
2. La Mission de Paris regroupait prêtres et laïcs insérés dans la classe ouvrière, et coordonnait le mouvement des prêtres-ouvriers dans les années 1950.
3. White Anglo Saxon Protestants.
4. Patrice Cauderlier (P.C.) rapprocherait cette démarche de celle d'Aristote, demandant à chacun de ses élèves de rédiger un mémoire sur la constitution de leur cité d'origine (lui-même se chargeant d'Athènes, qu'il voyait de l'extérieur, n'en étant pas citoyen), et le résultat lui permit d'en tirer la *Politique*.
5. L'usine fondée vers 1850 par George Mortimer Pullman (un Belge, dont le nom initial était Poelman) détenait les brevets pour la construction des véhicules ferroviaires en acier inoxydable, dont le sous-traitant français était l'usine Carel & Fouché à Gaillon (Eure).
6. P. C. rapprocherait cette méfiance envers les sondages et leur interprétation, exprimée après-guerre, avec la méfiance que montrait Antoine Bonifacio (1930 l) lorsqu'en 1935 il découvrit le Gallup Institut lors du tour du monde que lui avait valu son caciquat à l'agrégation de géographie (P.C. se permet de renvoyer à la notice parue dans *L'Archicube* 29 bis et à la note 1 page 75).
7. La contribution de Paule Verdet à la journée d'études du 25 mars 1996 à l'initiative de Jean-Michel Chapoulié, est parue dans le n° 27 de la revue *Sociétés contemporaines* (1997), p. 59-66, sous le titre « Une Française à l'école de Hughes » ; elle est suivie d'un article de Viviane Isambert-Jamati, à qui la liait une amitié déjà cinquantenaire puisqu'elle remontait à la JECF de l'immédiat après-guerre, intitulé « À propos du témoignage de Paule Verdet » et mettant bien en évidence les spécificités de l'école sociologique française et notamment le rôle central d'Alain Touraine (1945 l). Sa conclusion, « La connaissance de l'école de Chicago chez les sociologues français », est d'une netteté remarquable (p. 71-72).

BERRARD (Jean), né le 17 juillet 1925 à Neuilly-sur-Seine (Seine), décédé le 10 décembre 2022 à Paris. – Promotion de 1943 s.

Jean Berrard est issu d'une famille lorraine de Metz qui s'est fixée à Paris probablement après la défaite de 1870. Son père André, qui avait perdu un bras à la guerre de 14-18, était représentant de commerce à Neuilly, et sa mère Andrée, née Husson, s'occupait des deux uniques enfants du ménage : Jean et Suzanne, nés respectivement en 1925 et 1926.

L'aîné montre des capacités exceptionnelles en mathématiques et, après l'ensemble de son cycle secondaire et ses classes préparatoires au lycée Buffon, il est admis en 1943 à Ulm, le plus jeune de sa promotion. En mathématiques, celle-ci comptait seulement dix-huit élèves, dont deux futurs grands mathématiciens : André Néron et René Thom. On sait combien cette période fut dramatique pour l'École : ainsi, Thom fut « requis » pour le Travail obligatoire, Maurice Causse, également de la promotion 1943 s, rejoignit les maquis du Vercors. Et parmi tant de déportations criminelles, il y eut celle, fatale, du directeur scientifique de l'École, Georges Bruhat (1906 s), décédé à Sachsenhausen le 1^{er} janvier 1945.

Jean Berrard est reçu en 1946 premier à l'agrégation de mathématiques. D'après les témoignages d'anciens élèves que nous avons pu retrouver, il fut un professeur de mathématiques exceptionnel, doté d'une diction claire parfaitement en harmonie avec les dessins très précis qu'il faisait à la craie au tableau, sans jamais se reprendre. Il commence une carrière de professeur de classes préparatoires, successivement à Poitiers, Saint-Étienne, Rouen, Clermont-Ferrand et Nancy. En 1957, sa mère décède et il obtient de rentrer à Paris pour s'occuper de son père et de sa sœur. On le nomme successivement, alors qu'il a à peine 35 ans, dans deux des lycées les plus prestigieux de France, Saint-Louis en 1958 et Louis-le-Grand en 1961. En 1966, il est invité à prendre la taupe de Buffon afin de relever le niveau de l'établissement qui est un peu à la traîne dans les résultats aux concours ; le fait qu'il y avait effectué toute sa scolarité l'a sans doute encouragé à relever ce challenge. La méthode Berrard ne tarde pas à faire ses preuves et le nombre des admis à l'X et dans les écoles normales va bientôt tripler à Buffon. Ses élèves se souviennent qu'il venait les attendre à la sortie des écrits et certains sont même allés en 1968 préparer les oraux dans son appartement tout proche du lycée. Mission accomplie, il retourne à Louis-le-Grand en 1970, mais 1968 est passé par là et il semble que les changements dans l'organisation, les programmes, voire l'attitude des élèves, l'aient un peu découragé. En 1972, il est nommé Inspecteur général de l'Éducation nationale, poste qu'il conservera jusqu'à sa retraite en 1990. Il fera partie pendant plusieurs années du jury de l'agrégation.

Jean Berrard était très attaché à l'École et en particulier à notre Association d'anciens élèves. Et cela ne lui est pas venu sur le tard. En parcourant le *Bulletin de la*

Société des amis de l'École normale supérieure (qui a fusionné avec l'Association des anciens élèves de l'École pour devenir l'association a-Ulm), dans le numéro 53 de novembre 1946, on trouve l'entrefilet suivant (p. 33) : « Notre jeune camarade Jean Berrard, délégué des élèves au Comité, a été reçu cacique à l'agrégation de mathématiques. [...] Jean Berrard a rendu de grands services à la Société en faisant inscrire parmi nous plus de cinquante de ses camarades d'École, et en prenant une part active à tous nos travaux. Souhaitons de le revoir un jour au Comité. »

En dehors de ses activités d'enseignement, Jean Berrard, célibataire sans enfant, a vécu un peu à l'écart, s'occupant de son père, décédé en 1969, et de sa sœur, elle aussi célibataire, décédée en 2012. Il a passé ses dernières années dans une grande solitude. Il y a quelques années, il a souhaité rencontrer notre Association dont il était sans doute un des plus anciens membres. Tout en manifestant un grand attachement à l'École et à l'a-Ulm, il a exprimé le vœu que sa notice soit brève avec quelques repères de sa carrière. Nous avons donc établi cette courte notice respectant sa volonté.

Nous rendons hommage à sa mémoire, à sa carrière toute dévouée à l'enseignement et à son attachement à l'École.

Je remercie Jean-Pierre et Catherine Vial, anciens élèves de Jean Berrard sortis respectivement de Saint-Cloud et de l'Enset, qui m'ont fait part de leurs souvenirs.

Jérôme BRUN (1969 s)

TOURAINÉ (Alain), né le 3 août 1925 à Hermanville-sur-Mer (Calvados), décédé le 9 juin 2023 à Paris. – Promotion de 1945 I.



Alain Touraine laisse derrière lui une œuvre considérable, qui fait de lui à l'échelle de l'histoire de la sociologie, et pas seulement française, une des plus belles et hautes figures de sa discipline. Son legs est vivant, actif, qu'il s'agisse de théorie, de méthodes, de définition des objets à étudier par les sciences sociales, ou bien encore d'engagements articulant, sans les confondre, l'analyse et l'action. Touraine, comme l'appelaient la plupart de ses proches, et même de ses très proches, n'a jamais voulu construire une « École », et encore moins s'engager dans des manœuvres guerrières pour conquérir des positions de pouvoir et « placer » ses élèves. Mais ils sont nombreux à faire vivre sa pensée, chacun à sa manière et avec sa personnalité.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Touraine est un normalien qui veut vivre dans son temps. Il part étudier la réforme agraire en Hongrie – qui n'est pas

encore soviétique –, puis il va travailler dans les mines, à Valenciennes. Il en revient pour passer l'agrégation d'histoire en même temps que son ami de promotion et coturne Jacques Le Goff. Nous l'avons souvent entendu évoquer tel ou tel souvenir de ses années passées rue d'Ulm, et il a fait longtemps usage de la bibliothèque de l'École.

Dans le Nord, alors qu'il est mineur, il découvre et lit avec passion l'ouvrage de Georges Friedmann (1923 I), *Les Problèmes humains du machinisme industriel* (1947) : l'historien qu'il est, et qu'il a toujours été, trouve là sa voie vers la sociologie. C'est en sociologue qu'il vivra son « désir d'histoire » (titre de son récit autobiographique publié dès 1977 chez Stock), c'est-à-dire son désir de comprendre l'histoire qui se fait, dans la vie sociale, dans les conflits de son temps et, au départ, dans les rapports de travail, à ses yeux lieux de la créativité humaine par excellence.

En 1950, Touraine entre au CNRS et Georges Friedmann, devenu son mentor, lui propose d'étudier le travail ouvrier dans les usines Renault. Il en résultera la première partie de son œuvre : une sociologie du travail qui est aussi une sociologie de l'action, et donc une sociologie générale. Dans un contexte historique où le Parti communiste, alors tout puissant, considère que la conscience ouvrière, stricte conscience d'exploitation, ne pourrait s'élever vers des enjeux généraux que par le politique et donc le Parti, Touraine montre comment cette conscience se forge dans le rapport social qui oppose et lie les maîtres du travail aux ouvriers de métier, qui sont dépossédés de leur autonomie, de leur savoir-faire et, pour utiliser un vocabulaire qui sera le sien plus tard, de leur capacité à être sujets. Tout au long de sa vie, nous l'avons entendu défendre l'idée d'une centralité du travail, contre ceux qui prophétisaient ou préconisaient sa fin. Il est mort alors même qu'une puissante mobilisation intersyndicale, qu'il soutenait, venait cet hiver 2023 de contester une réforme des retraites, en affirmant qu'elle aurait dû être préparée par une réflexion sur le travail.

La sociologie du travail développée par Touraine est donc une sociologie générale, car elle s'attache à montrer comment ce qui se joue dans l'atelier, à l'usine, est une mise en cause de toute la vie sociale. L'action qui naît dans les rapports de travail est susceptible de s'élever jusqu'au niveau de ce qu'il appellera l'historicité, c'est-à-dire des principales orientations de la vie collective – le modèle culturel de la société, en l'occurrence industrielle, son mode de connaissance, ses choix d'investissement. Marquée par des publications importantes, sur le travail à la régie Renault, mais aussi sur *La Sociologie de l'action* et *La Conscience ouvrière* (Le Seuil, 1965 et 1966), cette sociologie du travail ouvrier débouche sur deux prolongements complémentaires.

Le premier est la théorisation du mouvement social, qui va se préciser dans les années 1960 jusqu'à l'aboutissement de *Production de la société* (Le Seuil, 1973). Un mouvement social n'est pas une lutte concrète, mais une signification de l'action contestataire, celle qui vise précisément à contrôler l'historicité, face à un adver-

saire social qui domine et dirige ; les autres significations fonctionnent à des niveaux moins élevés. L'idée de mouvement social ne se réduit donc pas à celle de crise et, moins encore, à celle de révolution.

Deuxième prolongement – où l'on retrouve bien le Touraine historien de l'histoire qui se fait quand il plaide pour que l'on distingue des types de société et que l'on reconnaisse, en particulier, que la société industrielle n'est pas éternelle : le mouvement de Mai 68, dans sa dimension initiale, étudiante, est pour lui la première occasion importante d'envisager la naissance d'un autre type de société, qu'à peu près en même temps que le sociologue américain Daniel Bell, il va qualifier de post-industrielle

Mais alors que Bell pense plutôt à un développement nouveau de la société industrielle, Touraine voit la naissance d'un nouveau type de société.

Professeur à Nanterre et ami de Daniel Cohn-Bendit, Touraine a immédiatement été favorable au mouvement étudiant de mai 68, en jouant un rôle actif, à Nanterre (il avait choisi d'enseigner dans cette jeune université de banlieue plutôt que dans la vieille Sorbonne), mais aussi en s'adressant directement au ministre Alain Peyrefitte (1945 l), pour tenter d'obtenir une politique moins raide de la part du pouvoir au début des « événements ». Comme Edgar Morin, Claude Lefort et Cornelius Castoriadis (qui nomment le mouvement de Mai « la brèche », titre de leur livre), Touraine a bien perçu les dimensions culturelles de ce qui aura été le premier des « nouveaux mouvements sociaux » auxquels il consacrera par la suite d'importantes recherches : il s'en explique dans son livre sur *Le mouvement de Mai ou le communisme utopique* (Le Seuil) dès 1968.

De nouveaux acteurs montent en effet sur la scène de l'histoire en train de se faire : après les étudiants viennent les femmes, les minorités culturelles, les mouvements écologistes. Le mouvement ouvrier ne disparaît pas pour autant, et pas davantage les inégalités socioéconomiques et les aspirations au socialisme. Pour étudier ces acteurs, nouveaux comme anciens, Touraine invente au milieu des années 1970 une nouvelle méthode, l'intervention sociologique. Il s'agit de savoir dans quelle mesure des luttes sociales comportent un mouvement social mettant en jeu un modèle d'historicité et une domination sociale. Cette démarche, qu'il présente dans *La Voix et le Regard* (Le Seuil, 1978), part du postulat selon lequel les acteurs sont intelligents et capables de savoir ce qu'ils font, à condition d'être mis dans certaines conditions qu'un dispositif de recherche doit leur offrir. Elle va à l'encontre des habitudes professionnelles les mieux établies, dans lesquelles les sociologues enregistrent des opinions sans les mettre à l'épreuve des faits et d'opinions contraires, pour les interpréter en s'attribuant une sorte de monopole du sens, comme s'il allait de soi que les acteurs sociaux ne savent pas ce qu'ils font puisque c'est la « société » qui parlerait et agirait à travers eux.

Nous avons réalisé sous sa direction, ainsi qu'avec d'autres chercheurs, des interventions sociologiques avec (et non pas seulement « sur ») le mouvement étudiant, le mouvement occitan, le mouvement antinucléaire, le mouvement ouvrier et enfin Solidarność en Pologne en 1981. Des ouvrages rendent compte de ce programme de recherche : *Lutte étudiante*, *La Prophétie antinucléaire* et *Le Pays contre l'État* (Le Seuil, 1978, 1980 et 1981), *Solidarité* et *Le Mouvement ouvrier* (Fayard, 1982 et 1984).

Le mouvement étudiant restait dominé par la crise de l'université et par une rhétorique d'extrême-gauche. Le mouvement occitan, balançant entre la seule défense de la langue et la tentation nationaliste, et lesté de thèmes sociaux portés essentiellement par des petits viticulteurs, a préféré disparaître plutôt que de verser dans la violence. Le mouvement antinucléaire de la fin des années 1970 ne parvenait pas à transformer son opposition au nucléaire civil en force politique et en propositions d'autres modes de développement ; il était déchiré entre la prophétie exemplaire et la critique techniciste de la technique. Solidarność, qui suscitait tant d'enthousiasme, portait néanmoins les prémices d'une séparation entre mouvement ouvrier, lutte démocratique et tentations populistes – poussée nationaliste qui a eu lieu, hélas, trente ans plus tard. Toutes ces recherches n'essayaient pas de faire entrer les faits dans la théorie, mais elles examinaient avec les acteurs impliqués, sans concession, leur capacité à faire vivre un mouvement social.

Par la suite, la méthode de l'intervention sociologique s'est révélée productive, y compris pour étudier des luttes ou des expériences *a priori* éloignées des nouveaux mouvements sociaux : le racisme, l'antisémitisme, le terrorisme, la « galère » des jeunes de banlieue, l'expérience scolaire, le cancer, etc.

Au milieu des années 1980, inauguré par un livre qui envisage *Le Retour de l'acteur* (Fayard, 1984) s'ouvre un nouveau cycle dans lequel Touraine réfléchit aux grandes transformations des sociétés contemporaines et participe aux débats internationaux sur la postmodernité et plus tard la globalisation, tout en jouant un rôle pionnier dans la mise en avant du Sujet par les sciences sociales contemporaines.

Dans *Critique de la modernité* (Fayard, 1992), il montre que derrière la raison triomphante, la modernité a toujours été mise à mal par les nations, par le marché, par les identités et par les fractures internes, subjectives, instaurant une distance irréconciliable entre « nous » et « moi », et plus encore entre « moi » et « je », entre la morale et l'éthique. De même, dans *Qu'est-ce que la démocratie ?* (Fayard, 1994), Touraine montre que les systèmes démocratiques ne parviennent jamais à institutionnaliser totalement les mouvements sociaux, et que jamais l'acteur n'est adéquat au système.

La modernité a produit le sujet singulier. Mais Touraine est inquiet, parce qu'elle lui semble aujourd'hui menacée par le règne du marché, par le narcissisme, par la poussée des identités et par le déclin de l'universalisme démocratique qui

est la condition nécessaire de la formation du sujet individuel et collectif. Dans un dialogue exigeant avec Farhad Khosrokhavar, *La Recherche de soi : dialogue sur le sujet* (Fayard, 2000), il réfléchit sur la face sombre des mouvements sociaux et sur les logiques de désubjectivation qui les menacent.

Progressivement, Touraine invite à faire de la sociologie en se défaisant de l'idée même d'une société conçue comme l'emboîtement d'une culture nationale, d'un État souverain et d'une économie nationale. Ce qui, là aussi, est quelque peu décalé par rapport à la culture sociologique dominante en France, où règne, pour reprendre une expression chère à Ulrich Beck, le « nationalisme méthodologique » qui n'aborde les problèmes que dans le cadre de l'État-nation. Avec la mondialisation des cultures et des échanges, cet emboîtement ne tient plus ; il n'est que nostalgie, conservatrice dans le meilleur des cas, réactionnaire dans le pire. Touraine invite son lecteur à défendre la capacité d'être un sujet dans un monde où la possibilité de vivre ensemble est plus que jamais une épreuve et une nécessité.

Viendront ensuite des ouvrages qui prolongent ces réflexions, notamment *La Fin des sociétés*, *Nous, sujets humains* et *Défense de la modernité* (Le Seuil, 2013, 2014 et 2018). Jusqu'à sa mort, Touraine travaillera à penser cette tension entre un monde qui se transforme et les logiques de subjectivation et de désubjectivation qui définissent les acteurs d'aujourd'hui.

Dès les années 1950, il a entretenu une relation forte avec l'Amérique latine. Parti au Chili en 1956 pour y étudier le syndicalisme des mineurs de Lota et des sidérurgistes de Huachipato, et pour y fonder, avec Jean-Daniel Reynaud et Lucien Brams, un centre de recherche, Alain Touraine n'en est jamais vraiment revenu. Non seulement il y a épousé Adriana, décédée à Paris en 1990, mais au fil des années il a connu de près la plupart des sociologues latino-américains, notamment en Argentine, au Brésil et au Mexique, il a dirigé de nombreuses thèses d'étudiants français et latino-américains, il a conversé avec beaucoup de responsables politiques dont certains, comme Fernando Henrique Cardoso, sont devenus des amis.

Ceux qui ont connu Touraine à Paris peuvent garder le souvenir d'un professeur et d'un intellectuel prestigieux mais assez froid, réservé, peu porté sur la familiarité et confiant volontiers les relations plus personnelles à Adriana. Ceux qui ont connu Touraine au Chili ont l'image d'un homme plus ouvert, plus détendu, plus « latino » ; comme si le Touraine de Santiago, de Mexico ou de Sao Paulo n'était pas exactement celui de l'École des hautes études en sciences sociales à Paris. Pour le dire de manière un peu naïve, Touraine aimait l'Amérique latine comme il aimait ceux qui y travaillaient et qui pourtant, bien souvent, ne partageaient ni ses idées ni ses engagements. Sans cette passion, comment comprendre qu'il ait mobilisé tant de connaissances, tant de lectures, tant d'informations sur l'histoire politique et sociale de la plupart des pays latino-américains pour écrire *La Parole et le Sang* (Odile Jacob,

1987), alors que sa vie à Paris consacrée à la société post-industrielle, à la théorie sociologique, aux mouvements sociaux, aux interventions publiques... aurait déjà épuisé les plus actifs d'entre nous ?

De retour en France quelques jours avant le coup d'État de Pinochet, Touraine a joué un rôle essentiel dans la mobilisation de la diaspora intellectuelle et des institutions, la MSH et la FLACSO (Faculté latino-américaine des sciences sociales), pour défendre ses collègues chiliens, obtenir des sauf-conduits, trouver des postes dans les universités. Beaucoup ont été protégés, parfois sauvés, par l'action de Touraine qui n'a pas fait le tri en fonction de ses propres affinités. Et pourtant, son analyse de la chute de l'Unité populaire et de la terrible répression n'a pas fait l'unanimité tant il semblait alors facile d'opposer le peuple uni à la seule oligarchie et aux États-Unis. La blessure, la révolte et l'amour du Chili n'avaient pas empêché Touraine de voir que l'Unité populaire était emportée par ses propres contradictions et que ces contradictions étaient celles des sociétés dépendantes elles-mêmes (*Vie et mort du Chili populaire*, Le Seuil, 1973). La scène politique et celle des mouvements sociaux étaient déconnectées : les mouvements sociaux étaient plus radicaux que la vie politique et institutionnelle, pendant que les idéologies étaient elles-mêmes plus radicales que les luttes ouvrières. Ni crise révolutionnaire, ni pression réformiste et cependant étant tout à la fois, l'Unité populaire se défaisait dans les mois qui ont précédé le coup d'État de septembre 1973. La conjugaison de la lutte des classes, du populisme anti-impérialiste et de la mobilisation des *pobladores* n'a pas résisté à la crise économique, à la peur des classes moyennes et des *gremios*, à la haine de l'oligarchie et à l'intervention des États-Unis. En Amérique latine comme en Europe, Touraine aimait les luttes et les mouvements sociaux, mais il n'était pas dupe de leurs idéologies.

Bien au-delà de la sociologie, Touraine a été un protagoniste important de la vie intellectuelle et politique française, très écouté et souvent admiré à l'étranger, dans toute l'Europe, mais aussi et surtout en Amérique latine. N'ayant jamais été séduit par le communisme, contrairement à beaucoup d'intellectuels de sa génération, Touraine était, à la fois, de gauche et critique de la gauche réelle, celle du Parti socialiste, décrétant même en 1979 *La Mort d'une gauche* (Galilée), mais également s'adressant aux dirigeants de cette gauche, dans sa *Lettre à Lionel, Michel, Jacques, Martine, Bernard, Dominique... et vous* (Fayard, 1995). Il a constamment débattu avec les communistes et ferraillé avec le gauchisme, qui ne lui a jamais rendu la partie facile. Profondément engagé quand il s'agissait des mouvements sociaux et de leurs luttes, Touraine était de fait en phase avec la « deuxième gauche » qu'incarneraient notamment ses amis Michel Rocard et, pour la CFDT, Edmond Maire. Trop libéral pour les uns, trop à gauche pour les autres, Touraine n'a pas choisi le confort des camps et des réflexes installés.

Enfin, et alors même qu'il n'était pas un homme d'institution et encore moins d'appareils, Touraine a construit et dirigé successivement trois centres de recherche de l'École des hautes études en sciences sociales, en liaison avec le CNRS, où il a mené l'essentiel de sa vie intellectuelle : le laboratoire de sociologie industrielle, puis le Centre d'étude des mouvements sociaux et le Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS), un laboratoire intégré intellectuellement autour de ses orientations, qui fut son enfant chéri jusqu'à sa liquidation, laquelle n'est pas tout à fait à l'honneur de ses institutions de tutelle. Touraine n'était pas homme à passer son temps dans la gestion ou l'administration des institutions, mais il en savait l'importance et les respectait. Il nous manque.

François DUBET, EHESS

Université de Bordeaux-II

Michel WIEVIORKA, EHESS

président de la Maison des sciences de l'homme

* *
*

Mon père

Mon père est mort à près de 98 ans, sans avoir jamais cessé d'écrire, de penser, de s'engager. Il a eu la chance de pouvoir le faire jusqu'au bout. Sa vie aura été celle d'un intellectuel engagé, tout entier tourné vers le travail. Tout en établissant une claire distinction entre sa vie professionnelle et sa vie intime, dont il parlait peu en-dehors de sa famille – et encore ! –, il mêlait au quotidien ces deux mondes : nous étions, nous sa famille, les premiers témoins de son travail et à l'inverse il disait lui-même qu'il ne savait pas ce que sa pensée eût été sans nous. C'est de mon père que je veux cependant ici évoquer quelques souvenirs, et pas du sociologue. François Dubet et Michel Wieviorka ont écrit sa notice intellectuelle avec plus de talent et de légitimité que je ne pourrais en avoir. Fragments d'une vie, donc.

Le travail comme rédemption

Travail, le mot revient spontanément sous ma plume car il est sans doute celui qui caractérise le mieux la personnalité de mon père : l'autobiographie intellectuelle qu'il publia, encore jeune, *Un désir d'Histoire* (Stock, 1977), se conclut ainsi : « Je me dépêche de faire les comptes, de savoir où j'en suis, d'où je viens et le chemin que j'ai parcouru pour bientôt perdre tout à fait la mémoire et retrouver l'espoir dans un monde renouvelé. La veillée s'achève ; ce n'est plus l'heure de raconter des histoires. Il faut se remettre au travail. » Il avait été élevé dans le culte du travail et considérait qu'au fond c'est ce qui donnait son sens à la vie.

Mon père est né et a vécu au 7, boulevard Raspail, là où s'installait la bourgeoisie de l'entre-deux-guerres, à quelques pas de l'aristocratique Faubourg-Saint-Germain,

dans une famille catholique et conservatrice. C'était un monde de traditions où le sabre et le goupillon étaient plus respectés que l'argent. Son père qui était un grand médecin, président de l'Académie de médecine peu avant sa mort, fut l'un des premiers à introduire la génétique dans ses recherches médicales. Il était le fils d'un garde-barrière, pur produit donc de la III^e République, convaincu que seul le travail ouvrait et, plus encore, devait ouvrir, le chemin de la réussite. Mon père l'admirait pour ce qu'il avait construit, et si son père était un homme de son époque, distant avec ses enfants, il lui ouvrit l'accès à un monde de culture dans un appartement rempli de livres, dont certains dédiacés par ses patients, au nombre desquels figuraient tous les Surréalistes. Sa mère, belle et généreuse, était celle qui l'élevait au quotidien avec son frère et ses deux sœurs. Contre ce modèle, il voulut être un père attentionné et affectueux et sut être aimant en même temps qu'exigeant. Il nous accompagna, mon frère et moi, dans nos projets professionnels et nos vies de famille avant de devenir un grand-père adulé. Il était féministe, profondément, il l'a été aussi pour moi, sa fille. Il l'est resté jusqu'à la fin de sa vie, considérant que les progrès accomplis n'avaient pas véritablement changé la donne.

Sa culture encyclopédique, que favorisait une hypermnésie spectaculaire, était impressionnante. Jusqu'à son entrée dans l'âge adulte, mon père resta dominé par la culture classique de son milieu, littéraire et religieuse tout à la fois. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il expliquait son attachement indéfectible à l'Italie, qu'il qualifiait de pays *sacré*. Là sans doute réside l'une de ses contradictions intimes et, sans doute, structurante : il rejeta très vite le milieu d'où il venait, qu'il jugeait étriqué, hors de la vraie vie, mais il en connaissait et en maîtrisait tous les codes. Il rejeta l'Église et la religion mais admirait les œuvres qu'elles avaient inspirées. C'est son amour profond et sans faille pour sa famille, forte et exigeante, qui lui permit tout au long de sa vie de surmonter cette tension et, progressivement, de l'appivoiser et de l'accepter. Dans les quelques mots personnels qu'il a laissés avant de mourir, il écrit : « Je sens mieux que jamais la présence de mes parents en moi, et je crois sincèrement qu'ils auraient pu juger favorablement ce que j'ai fait de ma vie. »

Le rejet de la bourgeoisie conservatrice dont il était issu était de sa part une véritable détestation. À la vérité, mon père était ainsi, entier et parfois intransigeant dans ses jugements. Il portait sur toutes choses un regard bleu, perçant et vibrant, avec panache et une élégance un peu altière qui ne passait pas inaperçue. Il y avait ce qu'il aimait ou plutôt adorait, et ce qu'il détestait. Ses enthousiasmes évoluaient, ses détestations aussi. Mais toujours il a adoré Paris et l'Italie, Michel-Ange et la Renaissance, la lumière des bords de mer et les promenades dans la nature, seul legs heureux de ses années de scoutisme. Sa détestation, donc, de son milieu d'origine, venait d'abord de ce qu'il considérait comme une faute irrémissible : cette bourgeoisie qui affirmait si fortement ses convictions et se jugeait supérieure ou meilleure s'était révélée

incapable de faire face à l'écroulement de l'entre-deux-guerres. Traumatisée par le Front populaire, elle n'avait pas compris ce qui se jouait dans les années 1930 et avait laissé faire. Mon père quitta donc ce milieu hors du temps, de l'histoire et de la vraie vie, coupable à ses yeux de n'avoir su affronter l'effondrement de ses propres valeurs.

L'excellence revendiquée

Mais il lui fallut d'abord conquérir sa liberté. Il se décrivait lui-même comme un mauvais élève, en tout cas il n'aimait pas l'école, où il s'ennuyait. Ses années d'hypokhâgne et khâgne au lycée Louis-le-Grand ne l'intéressèrent pas beaucoup plus, en dehors de l'histoire et de la géographie. Il n'aimait ni le latin ni le grec ce qui ne l'empêcha pas, quelque trente ans plus tard, de m'aider efficacement lorsqu'à mon tour j'affrontai thèmes et versions : c'était sa culture, celle qui l'avait fabriqué, irrigué au plus profond de lui-même. Sa famille ne voyait aucun inconvénient à la voie qu'il avait choisie : l'essentiel était de réussir un concours. Au fond, il nous a transmis cette exigence, espérant intensément que j'intégrerais Normale Sup' et heureux que mon frère Philippe devint professeur de médecine.

Mon père entretenait des relations ambivalentes avec la rue d'Ulm. Il adorait les lieux, la bibliothèque, la musique du bassin des Ernest. Il eut le bonheur de partager sa turne d'agrégation avec Jacques Le Goff qui fut à vie l'un de ses grands amis. Pendant la première année, il resta marqué par la culture qu'il portait en héritage et fut proche des « Tala », qui publiaient une petite revue baptisée « organe khâgneux de recherches spirituelles ». Ensemble, ils faisaient tourner les tables et, sans humilité aucune, prétendaient penser les fondements nouveaux de la spiritualité. Ce temps pour lui fut une transition, il devint historien avant de s'affirmer sociologue mais il pensa toujours la société avec son regard d'historien alors que beaucoup d'autres sociologues furent d'abord des philosophes. Il se reconnut suffisamment dans l'École pour m'encourager à y entrer à mon tour. Il en appréciait et respectait l'esprit et l'ambition d'excellence. Mais en 1945, alors que la guerre s'achevait à peine et que tout était à reconstruire, il lui semblait que la vraie vie était ailleurs et que la rue d'Ulm, elle aussi, était comme entourée de murs invisibles qui la protégeaient à l'excès de la réalité. Il voulut donc, à nouveau, partir et quitter l'École pour aller travailler dans les mines de charbon de Valenciennes, j'y reviendrai.

Il s'intéressa jusqu'à la fin de sa vie à la formation des étudiants. Lui qui avait fréquenté les universités de Harvard, de Chicago et Columbia se désespérait de la faiblesse des universités françaises et récusait l'obsession élitiste des grandes écoles, qu'il appelait à s'ouvrir, ce qu'elles firent en partie, mais en partie seulement selon lui, plus tard. Il présida en 1990 la commission sur l'avenir de l'École normale supérieure, dont *Le Monde* qualifia le rapport « d'un brin provocateur¹ ». Il y saluait le dynamisme retrouvé des départements scientifiques et appelait de ses vœux une

refonte profonde de la filière littéraire, trop classique à ses yeux alors que les attrait de Sciences Po et de l'ENA se faisaient croissants. Pour lui, l'École devait à la fois « fuir l'élitisme » et « revendiquer l'excellence », ce qui devait passer par le développement des sciences sociales, bien sûr, mais surtout d'approches transdisciplinaires et internationales, plus audacieuses et ouvertes « à la diversité des pensées, des cultures et des sociétés »². À la fin de sa vie encore il défendait la création de départements scientifiques mêlant médecine et sciences sociales. Il rêvait d'une École moins élitiste dans son recrutement mais poussant plus loin toujours l'exigence et l'excellence. Pour lui l'ENS devait former des chercheurs et cesser d'être l'antichambre de l'ENA. Il savait que ses appels à l'ouverture et, en particulier, à l'élargissement de son recrutement suscitaient des crispations, mais il souffrait de la domination des universités américaines, lui qui souvent jugeait la recherche française au moins aussi bonne que la leur.

La liberté de l'ailleurs

Ce qui a marqué la vie de mon père, après l'écroulement français de l'entre-deux-guerres, la débâcle et la honte de la collaboration, ce fut l'impératif de reconstruction. Et c'est pour y prendre sa part qu'il quitta, assez cavalièrement reconnaissait-il lui-même, la rue d'Ulm en deuxième année pour aller travailler et vivre parmi les mineurs de Valenciennes. Il découvrit alors le travail de Georges Friedmann, pionnier de la sociologie du travail en France, qui avant de le faire entrer au CNRS lui conseilla judicieusement de reprendre ses études à l'École. Mon père suivit son conseil, mais se lança parallèlement dans des recherches sur le travail ouvrier dans les usines Renault de Boulogne-Billancourt. Toute sa vie ensuite, il a roulé en Renault, comme un hommage à ces ouvriers. Il éprouvait une véritable fascination pour le travail ouvrier, qu'il admirait pour ce qu'il avait permis de reconquérir après-guerre, pour la force de ses valeurs, de sa culture.

Ses années d'École furent des années de voyages, partout en Europe, en Hongrie, en Yougoslavie, en Italie bien sûr, aux États-Unis, en attendant le Chili, qu'il allait découvrir en 1956 comme chercheur, là encore s'installant avec les ouvriers des mines de charbon et ceux de la sidérurgie, à Huachipato et Lota près de la ville de Concepción. Ce voyage fut pour lui doublement fondateur : sa découverte de l'Amérique Latine fut le début d'un long compagnonnage, qui ne cessa jamais, et il devint ainsi l'un des connaisseurs les plus reconnus de ce continent, où il est partout célébré. Et ce premier voyage déboucha sur son mariage avec ma mère, Adriana, qu'il rencontra à Santiago. Elle était solaire, elle lui permit de vivre ses émotions et l'accompagna dans ses engagements. Ils se sont aimés intensément. Sa mort prématurée en 1990 a été une tragédie pour mon père. Ils sont désormais inhumés ensemble au cimetière Montparnasse.

La famille et le travail

Autour de mes parents, vie de famille et travail se sont étroitement imbriqués. L'appartement où nous habitions, à Châtenay-Malabry puis à Paris, était un lieu de vie incroyable, et avec mon frère nous assistions au défilé des plus grands intellectuels. Après 1973, le coup d'État au Chili leur fit accueillir à bras ouverts les réfugiés chiliens, qui trouvèrent chez eux un lieu de vie intense, de débats mais aussi de soutien. Cela lui a valu de recevoir la Médaille de la reconnaissance du Chili à titre posthume, à l'occasion de la commémoration des cinquante ans du *Golpe*. Puis vinrent les chercheurs du CADIS, les Polonais de Solidarność et les Zapatistes, les militantes féministes et tant d'autres. Nous allions en vacances là où les démocraties triomphaient, aux États-Unis pour la démission de Nixon, au Portugal pour la Révolution des œillets, en Espagne à la mort de Franco.

Car son travail d'intellectuel l'a aussi mené à être un intellectuel engagé. Il l'a été pour les combats que je viens d'évoquer, ne dissociant pas réflexion et action. Il l'a été politiquement. Résolument de gauche, il a inspiré et accompagné ce que l'on a appelé la deuxième gauche, celle de Michel Rocard à qui l'a uni une longue et belle amitié, et de la CFDT. Il n'aimait pas les partis, espérait que les acteurs sociaux porteraient les transformations dont notre pays selon lui avait besoin. Lui qui était tout sauf décliniste s'inquiétait ces dernières années des pertes de repères, de ce qu'il percevait comme un nouveau risque d'affaissement, appelant un nouvel élan de reconstruction.

Mon père est resté lui-même jusqu'au bout, travaillant, écrivant toujours, s'informant de tout, la tête encore pleine de projets pour les prochaines années. Certains trouveront ces quelques pages peu intimes, je crois être en cela fidèle à sa pudeur extrême, fût-ce à l'égard de l'École de sa jeunesse. Je mesure la chance extraordinaire que j'ai eue d'avoir pour père cet homme fier et élégant, affectueux et généreux, d'une énergie folle jusqu'au dernier instant, regardant toujours vers l'avenir et ne regrettant rien du passé. Il transformait la vie autour de lui en un tourbillon intense d'idées, de découvertes, d'enthousiasmes aussi, prenant un plaisir gourmand aux petites choses de la vie. Éternel visiteur des musées du monde, il était curieux de toutes les formes d'expression nouvelles, portant jusqu'à l'incandescence son appétit de vivre. Nous nous parlions chaque jour et ce dialogue d'une vie est un legs précieux pour poursuivre mon chemin sans lui.

Marisol TOURAINE (1979 L)

Notes

1. « Le redressement inachevé de Normale Sup' », *Le Monde*, 20 septembre 1990.
2. Alain Touraine, contribution pour le Bicentenaire de l'École normale supérieure, in Alain Peyrefitte, *Rue d'Ulm*, 1994⁴, p. 595.

CHABBAL (Robert), né le 6 février 1927 à Nîmes (Gard), décédé le 14 septembre 2020 à Paris. – Promotion de 1946 s.



Robert Chabbal est issu d'une famille gardoise et gardera toute sa vie un reste d'accent nîmois et de sobriété huguenote. Après des études au lycée de Nîmes, il fait ses classes préparatoires au lycée Saint-Louis et intègre l'École par le concours de mathématiques en 1946. Il choisit la physique et fait un brillant début de carrière au laboratoire Aimé-Cotton au CNRS de Meudon-Bellevue dans l'équipe de Pierre Jacquinot. Ses travaux portent sur la physique atomique abordée notamment par la spectroscopie par transformée de Fourier. En 1962, à seulement 35 ans, il est nommé directeur de ce laboratoire prestigieux, qu'il réussit à transférer en 1967 sur le campus d'Orsay. Aimé-Cotton est aujourd'hui encore un grand laboratoire mixte entre le CNRS et l'université de Paris-Saclay.

Robert Chabbal le dirige jusqu'en 1969, date à laquelle sa carrière va bifurquer pour toujours vers la voie royale des postes prestigieux de l'administration de la recherche française : directeur des Sciences physiques au CNRS en 1969 puis directeur général du CNRS entre 1972 et 1976. Sans pouvoir citer tous ses postes, on le retrouvera aussi dans les instances scientifiques du Cnes, de l'Otan, de l'OCDE... Bien sûr une telle carrière s'accompagne de passages « dans le politique », d'abord avec sa nomination en 1964 au Comité consultatif de la recherche scientifique et technique, assemblée de douze sages, présidée à cette époque par Pierre Piganiol (1934 s) puis Marcel Boiteux (1942 s), qui avait été voulue par le général de Gaulle pour susciter et coordonner les initiatives de recherche des différents ministères. Les successeurs de ce Comité furent la DGRST puis la Mission scientifique et technique que Chabbal présidera entre 1983 et 1987. Il fit de nombreux passages au ministère de la Recherche et finit sa carrière comme conseiller des ministres d'Aubert et Goulard entre 2004 et 2007. Sa dernière initiative fut encore couronnée de succès : il lança en 2005 l'idée d'un réseau Figure (Formation en InGénierie par Universités de REcherche) qui a fini par être opérationnel en 2013 et a permis de créer des filières de formation d'ingénieurs dans certaines universités.

Robert Chabbal a ainsi fait partie des acteurs clés de la mutation extraordinaire de la recherche publique française de la fin des années 1960 jusqu'au début du *xxi*^e siècle, avec la fin des structures mandarinales universitaires, le développement et la structuration des grands organismes (CNRS, CEA, Cnes, Inra, Inria...) et leur coexistence pacifique – ou presque – avec les universités (notamment par le développement des laboratoires mixtes, structures suggérées par Chabbal), le

début des financements par projet via les ATP (Actions thématiques programmées) que Chabbal a mises en place, préfigurant notre actuelle ANR, la création des Instituts Carnot, que Chabbal a aussi inventés et mis en place, structures de valorisation de la recherche publique quand elle est effectuée sur projet avec des entreprises (structures qui existent encore de nos jours et sont unanimement appréciées).

Wladimir Mercouroff (1954 s) a bien connu Chabbal en 1965 : il était alors professeur de physique à Orsay et Chabbal l'a fait entrer au ministère de l'Éducation nationale pour y être conseiller pour la Recherche (un poste créé !) auprès du directeur des enseignements supérieurs, et devenir de ce fait un facilitateur et un allié de poids pour les projets ultérieurs, entre autres ceux de labos associés. Chabbal savait ce qu'il voulait et comment y arriver ! Écoutons les souvenirs de Wladimir :

Chabbal était un homme plein d'idées. J'ai gardé le souvenir de séances de « remue-ménages » (*brainstorming*) avec des membres de la direction du CNRS dans un bureau enfumé, alors que je venais d'arrêter de fumer. Dans un rapport à la Délégation générale à la recherche scientifique et technique, il avait lancé l'idée d'un « Corps filet » pour les chercheurs, analogue à d'autres corps techniques de l'État tels que les Ponts, les Mines... Au CNRS, il a lancé les RCP (recherches coopératives sur programme), les GIS (groupements d'intérêt scientifique), mais surtout les ATP (actions thématiques programmées) pour des financements sur projet. Il lance la création de programmes interdisciplinaires « horizontaux » dont le Pirdés (programme interdisciplinaire de recherche et de développement pour l'énergie solaire). Il fait la promotion des « Sciences pour l'ingénieur » par la création d'un département SPI au CNRS, à côté de la physique. Lors d'une crise dans les années 1970 au sein de la communauté scientifique mettant en cause les sciences humaines et les sciences sociales, il se prononce pour leur maintien au sein du CNRS, alors qu'un fort mouvement les excluait en les autonomisant ; cette prise de position a entraîné la direction du Centre à maintenir « l'unité des sciences » en gardant les Départements de sciences humaines et sociales à côté des Départements de sciences exactes.

À cette époque, j'ai eu des rapports assez étroits avec lui et sa famille, lors de week-ends de repos au château de Gif, occupé en semaine par des colloques ou des scientifiques du domaine scientifique de Gif-sur-Yvette. Lors de vacances dans son sud-est huguenot d'origine au cours des années 1970, il est venu avec sa femme et ses enfants passer quelques heures sur la plage du cap d'Agde où j'avais un appartement (dans la zone « textile ») : après la baignade, la salade de tomates a semblé être un festin somptueux à ce parpaillot. Les dernières années, il est resté à l'écart, sans contacts avec des anciens de la rue d'Ulm ni avec le monde scientifique

Robert Chabbal eut deux enfants de son premier mariage, Jean et Sylvie, et un enfant de son second mariage, David, la famille comprenant également les trois enfants du premier mariage de sa seconde femme, Maribeth, John et Caroline.

Il laisse une trace profonde et structurante dans l'organisation de la recherche publique en France.

Wladimir MERCOUROFF (1954 s)

Jérôme BRUN (1969 s)

SERRU (Nicole), épouse CAZAURAN, née le 27 septembre 1930 à Neuilly-sur-Seine (Seine), décédée le 4 août 2022 à Paris. – Promotion de 1950 L.



La mère de Nicole avait fondé une maison de haute couture, « Madeleine Serru », avenue de la Grande-Armée. Liée à Jacques Fath, elle participa notamment à la plaquette *Hommage à nos alliés par la haute couture parisienne*, publiée en 1945 par Curial Achereau, avec des aquarelles de Pierre Pages. Fille unique, élevée dans un cours privé dont la mission n'était pas de former des érudites, Nicole avait donc une carrière toute tracée. Elle manifesta pourtant très tôt qu'elle n'entendait pas se diriger de ce côté-là. Au lieu d'accompagner sa mère sur

la Côte-d'Azur pendant les vacances, elle obtint de se faire déposer en Dordogne, chez sa grand-mère où elle passait l'été à lire dans le grenier ; et elle se dirigea vers des études littéraires, à la grande inquiétude de sa mère. Celle-ci mourut prématurément, l'année qui précéda l'entrée de sa fille à Sèvres, et Nicole regretta toujours qu'elle n'ait pas connu ce succès qui l'aurait un peu rassurée. Tout en suivant un chemin différent, elle avait reçu en héritage le sens et le goût de l'élégance et une énergie bien organisée qu'elle investissait aussi bien dans la vie concrète que dans la recherche intellectuelle. Elle conserva toujours deux ou trois robes de soirée que sa mère avait conçues pour elle. L'une d'elles lui avait valu d'être choisie pour présenter le plateau des petits fours au Président de la République lors d'un bal de l'École.

Elle obtint l'agrégation de lettres en 1953, l'année de la naissance de la première de ses deux filles, Élisabeth, et commença à enseigner avec bonheur dans le secondaire, dans les lycées de Neuilly et de Fontainebleau. Préparant une thèse sur Balzac, elle fut nommée assistante à la Sorbonne en 1963, puis, après le démembrement de l'ancienne Université de Paris en 1969, elle fut affectée comme maître de conférences

à l'ENSJF en 1970. Son projet de thèse, plusieurs fois réorienté, finit par prendre pour objet *Sur Catherine de Médicis* de Balzac et par faire d'elle, *via* l'étude des sources, une seiziémiste. Dirigée par Pierre-Georges Castex (1935 l), cette thèse, *Catherine de Médicis et son temps dans La Comédie humaine*, fut soutenue en 1974 et publiée en 1976 (Genève, Droz). Nicole fut alors promue professeur, selon une politique suivie à Sèvres sous l'impulsion de sa directrice, Marie-Jeanne Dury, qui différait de celle suivie à Ulm, où les caïmans n'étaient jamais promus sur place. Elle traversa la période de la « fusion » non sans souligner avec humour et franchise les aspects cocasses ou grinçants de la réunion entre les cultures des deux écoles, et fut élue professeur à la Sorbonne en 1988, sur une chaire de littérature française du xvi^e siècle. Elle prit sa retraite en 1999.

Nicole Cazauran a beaucoup travaillé sur la littérature narrative (dans toutes ses provinces et jusque dans les pamphlets des guerres de Religion). Grande lectrice des romans médiévaux, auxquels elle avait été introduite par Jeanne Lods (1927 L), son professeur devenue une amie, et des romans du xix^e siècle, anglais et français, elle s'intéressa à ceux de la Renaissance qui, Cervantès et Rabelais mis à part, étaient encore jugés peu dignes d'attention. Cette étude, qui nourrit de mémorables séminaires, donna lieu à de nombreuses publications, dont l'édition de quelques raretés : le remaniement d'*Artus de Bretagne* imprimé par Jean Bonfons en 1584 (avec Christine Ferlampin-Acher, 1983 L) ou la belle et mystérieuse *Mariane du Filomène* (avec l'auteure de cette notice). Voyant l'importance des aménagements voulus par les libraires, Nicole Cazauran comprit ainsi très tôt la nécessité d'intégrer l'histoire du livre et la bibliographie matérielle aux travaux des seiziémistes : grâce à elle *La Lettre et le texte*, collection des articles majeurs de Jeanne Veyrin-Forrer, pionnière sur la question, a été publiée en 1987 par les Presses de l'ENSJF. Elle devint aussi une spécialiste majeure de Marguerite de Navarre, lui consacrant de nombreuses études, d'une précision, d'une justesse et d'une clarté difficilement égalables. On lui confia la direction de l'édition des *Œuvres complètes* de la reine chez Champion, mission qu'elle accomplit avec la rigueur, l'exigence, l'énergie et l'engagement qu'elle mettait à toutes ses entreprises et qui était presque achevée au moment de son décès. Le massif principal de cette collection est constitué par *L'Heptaméron* qu'elle édita avec Sylvie Lefèvre (1981 L), avec un appareil critique renouvelé et des notes qui débusquent les moindres obscurités du texte et apportent un éclairage contextuel souvent neuf. Ignorant superbement les ressources et facilités offertes aux chercheurs par l'informatique (elle ne fit jamais usage d'un clavier et tous ses documents de travail sont de sa belle écriture, ferme et lisible), elle fréquentait régulièrement la bibliothèque de l'Arsenal et la Mazarine, ce qui lui permit de découvrir certaines sources méconnues et lui donnait une connaissance étendue et concrète des livres lus par ses auteurs.

Cet aperçu très insuffisant de son œuvre scientifique est incapable de restituer la force et la vivacité du souvenir qu'elle a laissé à ceux qui l'ont connue, en particulier aux très nombreux élèves et étudiants qui ont eu la chance d'être formés par elle. Jean Mesnard (1941 l) en parle très bien dans ses « Images de Nicole Cazauran », beau texte qui introduit ses mélanges (*Devis d'amitié*, 2002). Il évoque sa « présence rayonnante », lui applique la devise de Thélème « Fay ce que voudras » pour exprimer ce qu'il y avait « d'aisance et de liberté dans toute sa personne », et rappelle quelques points essentiels de son éthique de professeur, comme la règle de la vérité « qu'il convient d'accueillir même quand elle est désagréable », et celle de l'ordre qui « enseigne à raisonner juste, en même temps qu'à penser par soi-même », en accord avec les principes posés par Montaigne dans « De l'art de conférer ».

Traditionnelle mais jamais conventionnelle car elle était sans préjugés, Nicole Cazauran s'est intéressée à de très nombreux élèves (surtout des filles, mais pas seulement) dont certains différaient complètement de ce qu'elle était elle-même, tant par leur conception du savoir-vivre que par leur orientation intellectuelle. De telles différences ne l'influençaient pas ; elle les envisageait avec humour ; et ses élèves, en retour, percevaient la rareté de ce qu'elle leur donnait. Étant à Sèvres dans les années 1970, j'ai admiré, comme mes camarades, la qualité et la densité de ses cours (en plus d'autres tâches, elle préparait chaque année deux auteurs d'agrégation) et l'attention qu'elle portait à nos exercices : la concentration se lisait sur son visage mobile, ainsi que le déplaisir causé par nos bévues et nos écarts intempestifs. À cette époque où le structuralisme dominait les études littéraires, elle enseignait une approche philologique et historique et a fait comprendre à la débutante que j'étais, tentée par une carrière d'archéologue, comme à beaucoup d'autres sans doute, que l'on pouvait faire de la « recherche » en étudiant des textes du xvi^e siècle.

Généreuse et hospitalière, elle faisait volontiers de ses élèves des amis, mais dès que l'on faisait appel à ses compétences critiques, le professeur au jugement inflexible ressurgissait ; ceux et celles qui l'avaient à leur jury devaient savoir que des années de fréquentation familière ne leur vaudraient pas la moindre indulgence, qu'ils seraient lus ligne à ligne et que toute la poussière qu'ils auraient pu, ici ou là, glisser sous le tapis serait impitoyablement exposée.

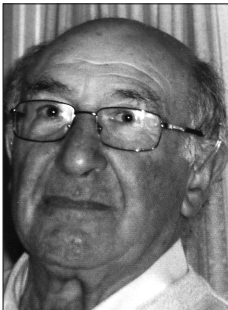
Mais le souvenir qui domine est celui des belles journées passées dans son château du Puy à Villedieu-sur-Indre, des promenades près des étangs de la Brenne, des soirées de discussion philosophique où son mari Bernard, grand lecteur des néoplatoniciens, la faisait parfois sortir de ses gonds en pointant malicieusement telle ou telle faiblesse conceptuelle dans la poésie religieuse de Marguerite de Navarre, sans oublier les heures passées dans la cuisine, entre le fourneau, la longue table de ferme et la grande cheminée. Tout en poursuivant une conversation animée, Nicole s'y mouvait d'un pas vif, préparant en un tournemain des plats à la cuisson délicate qui

auraient exigé de toute autre une attention sans partage et la consultation d'un livre de recettes.

Malgré la perte de son mari et l'affaiblissement dû à l'âge, Nicole a achevé sa vie paisiblement chez elle, grâce à sa fille Élisabeth et au dévouement affectueux de deux aides, sachant jusqu'à la fin trouver de la joie dans une rencontre avec ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, la vue du décor qu'elle aimait ou une promenade au soleil.

Isabelle PANTIN (1972 L)

MOTTAL (Jacques), né le 18 août 1931 à Paris, décédé le 10 juin 2022 à Villejuif (Val-de-Marne). – Promotion de 1953 s.



Jacques Mottal est né de parents immigrés de Turquie, quatrième d'une famille de six enfants. En 1944, alors qu'il avait 13 ans et était en colonie de vacances en Normandie, sa famille quitta Paris précipitamment pour aller se réfugier en Lozère, au Malzieu-Ville, afin d'échapper aux persécutions nazies. L'été du jeune adolescent fut écourté et il rejoignit ses parents au Malzieu, traversant les dangers d'un pays occupé. Sa famille ne dut alors sa survie qu'à la bienveillance des habitants du village, et Jacques restera marqué par cet épisode de son enfance. C'est dans cette adversité qu'il obtint le certificat d'études primaires en 1945.

Revenu à Paris à l'automne de la même année, il ne retrouva pas ses anciens amis. Il fut admis directement en cinquième dans un collège d'enseignement général. Son excellent niveau lui permit d'être exempté également de l'année de seconde. Mais cela produisit chaque fois une coupure avec ses camarades, qu'il était compliqué de gérer. Admis en taupe au lycée Saint-Louis, il intégra l'ENS en 1953.

Jacques se distinguait de ses camarades de taupe et de l'ENS par ses origines modestes, étant le seul de ses frères et sœurs à poursuivre des études au-delà de 16 ans. Il noua de solides amitiés avec des normaliens aujourd'hui hélas disparus. Dès la première année il se sentit attiré par les maths et le besoin de transmettre ses connaissances. Il fut reçu à l'agrégation en 1956.

Les normaliens devaient alors suivre obligatoirement une formation militaire qui avait lieu un jour par semaine à Vincennes ainsi que dans des stages d'une semaine, puis deux, puis trois, pendant les vacances d'été. À l'automne 1957 commença pour lui le service militaire, qui dura vingt-huit mois en raison de la guerre d'Algérie, où il fut envoyé.

De retour, il fut nommé professeur d'ENSI (maths sup) à Clermont-Ferrand. Ensuite, pendant vingt-cinq ans, il fut professeur de classes préparatoires à Paris, au lycée Louis-le-Grand puis au lycée Henri-IV.

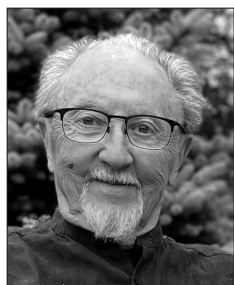
À la retraite, il n'eut de cesse de s'investir par le biais d'associations dans la remise à niveau d'enfants défavorisés, tout spécialement dans l'enseignement primaire.

Passionné de bridge, il aimait réfléchir et résoudre des problèmes de logique, avec un esprit aussi vif et piquant que son sens de l'humour.

Cette vie toujours tournée vers autrui laisse, après soixante-deux ans de mariage, un énorme vide pour sa femme, ses enfants et petits-enfants, mais aussi beaucoup de souvenirs heureux. Sa réussite ne lui avait pas tourné la tête. Resté discret et réservé, il a été présent tout au long de sa vie pour sa grande famille, qu'il a protégée et aimée plus que tout.

Solange MOTTAL, son épouse

BEUGNOT (Bernard), né le 3 juillet 1932 à Montreuil-sous-Bois (Seine), décédé le 6 mars 2023 à Nice (Alpes-Maritimes). – Promotion de 1954 I.



Québécois d'adoption, resté normalien de cœur, Bernard Beugnot aura brillamment servi la littérature française des deux côtés de l'Atlantique, au cours d'une longue carrière d'enseignant, et survivra par les publications exemplaires qui la prolongent.

Après des études secondaires au lycée Carnot, il se tourna tout naturellement vers la khâgne, ce fut celle d'Henri-IV qui le conduisit à l'École ; agrégé en 1958, il enseigna deux ans au lycée Marceau de Chartres, mais sa carrière bifurqua à la rentrée 1962 vers Montréal, où il gravit tous les échelons universitaires : il dirigeait le département de littérature française depuis quatre ans quand il revint à Paris soutenir en Sorbonne ses thèses sur Jean-Louis Guez de Balzac, l'épistolier angoumois dont il a procuré des éditions définitives (1969), la bibliographie exhaustive sur cet auteur étant imprimée à Montréal même, et les deux volumes des *Entretiens 1657* ayant été publiés chez Didier : dualité géographique qui se poursuivra sans relâche durant cinquante ans.

Après avoir quitté sa chaire montréalaise, Bernard Beugnot se chargea de l'édition dans la « Bibliothèque de la Pléiade » de deux écrivains contemporains on ne peut plus dissemblables : le poète au *Palais diaphane*, Francis Ponge (en 1999-2002), puis le dramaturge Jean Anouilh (en 2007), chacun en deux volumes spécialement denses et d'une richesse d'information exceptionnelle. Les biographies en particulier

équivalent à des monographies et replacent l'écrivain dans le contexte du microcosme théâtral et de l'univers littéraire qui fut le sien : Bernard Beugnot tient ainsi à marquer autant le premier sonnet de Ponge hypokhâgneux que son ascension dans les grades du Collège de pataphysique, promotion due à ses talents comme à l'amitié de Jean Dubuffet. Nous apprenons que Ponge fut à Louis-le-Grand l'auditeur d'André Bellessort, et qu'il qualifiait son échec au concours de 1919 de *volontaire*. L'adhésion claironnante de l'auteur du *Parti pris des choses* au Parti communiste, « qui se propose de réaliser une société parfaite et s'y emploie avec intelligence et ténacité », avant la guerre de 1939, est suivie d'une désillusion dès 1947 : c'est « le parti de la dénonciation, pas de la fraternité » : le lecteur a ainsi en mains de quoi juger l'évolution de celui qui fut dans la décennie 1980 une sorte de poète officiel de la République. Elle semble à Bernard Beugnot proche de celle de René Char de l'autre côté du Rhône, que Ponge appréciait (et réciproquement).

L'édition de Bernard Beugnot (au second volume) du *Pour un Malherbe*, est un modèle du genre, résultant d'un immense travail d'exégèse à partir de textes épars que le poète médita pendant vingt ans pour en faire son propre *Art poétique*, en s'abritant derrière le poète normand que les hasards de la carrière paternelle avaient fait découvrir à ce Cévenol, passé des bancs du lycée de Montpellier à ceux de Caen. Et Bernard Beugnot a l'élégance de souligner (p. 32) le jugement particulièrement acerbe de Malherbe envers Guez de Balzac qu'il traite de *dindon de la pire espèce*. S'il en avait partagé l'édition avec Bernard Veck, il s'était réservé des bijoux comme la *Petite suite vivaraise* qui éclaire la formation de l'adolescent. Et il ne manque pas de faire pénétrer le lecteur *Dans l'atelier de Ponge*, par une étude approfondie des *manuscripts* (le terme est encore approprié, Ponge détestant toute autre forme d'écriture).

Bernard Beugnot s'est ensuite attelé à l'édition du plus secret des dramaturges de son temps, le bordelais Jean Anouilh *le mystérieux* (selon Marcel Aymé), lui qui disait « n'avoir pas de biographie » ; or Bernard Beugnot a fait précéder chaque Pléiade de soixante pages biographiques... où il insiste sur l'exemple de Jean Cocteau (la poésie apportée au théâtre par *Les Mariés de la tour Eiffel*), sur l'amitié d'André Barsacq son metteur en scène fétiche et attitré, sur l'échec de *La Grotte* en 1961, sur ses *Fables* et *Contes bêtes* aux formules si heureuses. Il a retenu pour son édition de Jean Anouilh 34 pièces sur les 47 représentées, et il l'achève sur cet ultime *à la manière* de Sophocle : *Œdipe ou le roi boiteux*, qui après l'*Antigone* montre sa maîtrise du poète grec. Bernard Beugnot avait aussi procuré une édition séparée de *Beckett ou l'honneur de Dieu* précédée d'une biographie d'Anouilh, certainement plus complète encore que celle de la Pléiade.

Une place spéciale doit être réservée à sa monumentale édition des *Œuvres complètes* d'Hubert Aquin, enseignant et journaliste militant à Radio-Canada, cheville ouvrière du Front de libération du Québec (d'où l'adjectif *felquiste*), qui

mit fin à ses jours en 1977 : il était tourmenté depuis l'adolescence par des pulsions suicidaires, remontant aux exemples de Lucain et Sénèque. Bernard Beugnot s'était réservé le *Journal* (certainement la partie la plus exigeante) qui parut en 1992 dans la « Bibliothèque québécoise », et il supervisait les douze gros volumes de cette intégrale. Il ne sera pas indifférent de souligner qu'Hubert Aquin avait été envoyé en Europe en 1949, l'année de son baccalauréat, par le gouvernement canadien pour participer à une Décade de Pontigny (une université américaine ayant repris le domaine icaunais de feu Paul Desjardins [1878 l], à l'époque où ses deux filles, dont Anne, l'épouse de Jacques Heurgon [1923 l], mettaient au point les colloques de Cerisy-la-Salle).

Par ailleurs, Bernard Beugnot apporta une contribution remarquée à un colloque de Cerisy, consacré en 1990 à *L'Épistolarité à travers les siècles* (sous la direction de Mireille Bessis et Charles Porter), où il traita de « L'invention épistolaire : à la manière de soi » : tel était le titre de sa communication qui s'appuyait sur une expérience de déjà vingt années où, après Guez de Balzac, il avait serré de près La Mothe Le Vayer (1972), le père Bouhours (1980), présenté une communication sur les *Lettres portugaises* (La Nouvelle-Orléans, 1982), une autre sur Fontenelle (Rouen, 1987), étudié l'académicien Valentin Conrart qu'il avait sorti de son silence prudent (1981) et bien sûr Madame de Sévigné (« telle qu'en elle-même enfin ? » se demandait-il dans un article de *French Forum* l'année précédente). Ces études donnèrent lieu à un définitif « Forme et histoire : le statut des ana », paru dans les *Mélanges* offerts à Georges Couton (Lyon, 1981), heureusement réédité. Si ces chiffres ont un sens, le total des colloques internationaux (voire intercontinentaux) qu'il a organisés est de six, et il a participé à soixante-quinze.

Vint le temps des synthèses, tout aussi magistrales. En 1994, son ouvrage *Muses classiques* recensait la bibliographie sur toute la rhétorique et la poétique du Grand Siècle (chez Klincksieck). Dans l'esprit de l'ultime fable de La Fontaine, son *Discours de la retraite au XVII^e siècle*, sous-titré *Loin du monde et du bruit*, est une lumineuse étude sur les solitaires (pas seulement les Messieurs de Port-Royal), inverse de l'*Entretien au XVII^e siècle* (la leçon inaugurale de sa chaire montréalaise, en 1971 ; deux ans après il donnait avec Roger Zuber (1951 l) un indispensable *Boileau*, éclairé de *visages anciens, visages nouveaux* renouvelant complètement l'image du législateur du Parnasse qui n'en sera plus désormais le régent à la fêrule brutale et arbitraire. Mais c'est à Genève (chez Slatkine, le repreneur de Champion) qu'il fit paraître en 1994 ses *Essais de poétique classique*, cette *Mémoire du texte* où son art de la génétique, de l'atelier conscient, comme de l'imprégnation de l'écrivain, lui permet des analyses aussi neuves que convaincantes.

Vint le temps des honneurs, jalonnés par deux gros volumes de *Mélanges* – l'un offert par ses collègues montréalais pour son départ (1999) : *Inventaire, lecture, invention* (sous la direction de Jacinthe Martel et Robert Melançon), et, à l'occasion de ses 80 ans, *De la permanence* (sous la direction de Matthieu Fortin et Éric van der

Schueren, publié à Paris chez Hermann en 2013). Puis une heureuse initiative – qui aurait dû marquer sa nonantaine –, le recueil de ses propres comptes rendus, paru sous le titre *Recensions* (toujours chez Hermann, dans la collection « République des Lettres »), mais qui sortit des presses une semaine après son décès, grâce à Bernard Teyssandier (1949 l) : inaugurées par une reprise de *La Mémoire du texte* (partant d'un entretien avec Michel Butor), elles montrent tout l'éventail de sa culture et de son apport à la redécouverte d'écrivains tombés dans l'oubli ; on y relit « Le statut des ana » avec autant de plaisir que son « Invention parodique » qui part des pastiches que Boileau écrivit pour complimenter le duc de Vivonne de la prise du phare de Messine (avec une si savoureuse lettre censée provenir des Enfers de la part de Voiture, et aussi un pastiche de Jean-Louis Guez de Balzac...).

Les distinctions ne lui ont pas manqué de part et d'autre de l'Atlantique durant toute sa carrière : depuis le prix Halphen décerné par l'Académie française à son premier *Balzac* (1974) jusqu'à la croix de chevalier de l'Ordre national du Québec qui lui fut remise en 2003, et dix ans après la Médaille du jubilé de diamant, en passant par les Palmes académiques et l'Ordre national du mérite français.

Mais ce serait étouffer l'homme que le réduire à ses publications, aussi exemplaires et définitives soient-elles. Bibliophile, voyageur impénitent, toujours en quête de minéraux rares, Bernard Beugnot fut perpétuellement curieux de tout, ce fut l'archétype moderne de l'honnête homme tel que le voulait Montaigne, comme lui d'une érudition impressionnante, qu'il ne mit en avant que dans ses publications, et d'une liberté d'esprit qui ne l'a jamais conduit à aucun embrigadement, même durant ses années d'École. La génétique, l'heuristique littéraires perdent en lui un maître, autant qu'un artisan, ou plutôt : un demiurge, un illustrateur et un défenseur.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

SABATIER (Pierre Célestin), né le 11 juillet 1935 à Casablanca (Maroc), décédé le 13 juillet 2023 à Paris. – Promotion de 1954 s.



Pierre Célestin Sabatier s'est éteint la nuit du 13 juillet au son des feux d'artifice et des flonflons des bals des pompiers. Il venait d'entrer dans sa 89^e année.

Son parcours familial fut à l'image de la progression sociale de son siècle : petit-fils de paysan cévenol, fils d'instituteur et lui enseignant-chercheur. Il vécut dans un contexte exceptionnel de tolérance et de respect des autres dans leurs différences de nationalité et de religion qui a forgé cette personnalité si originale.

Il fut élevé dans l'admiration de François Nau, l'oncle de son père, prêtre catholique, mathématicien spécialisé dans l'hydraulique, spécialiste de syriaque et d'autres langues orientales, enseignant les mathématiques à l'Institut catholique et les langues orientales à l'École pratique des hautes études. Cet oncle abbé avait financé les études de Célestin, le père de Pierre, dans ce temple de l'athéisme et de l'anticléricalisme qu'était pourtant l'École normale d'instituteurs au début du ^{xx}^e siècle : ainsi à Alès, Célestin en suivait les cours tout en étant hébergé par l'aumônier de la Miséricorde.

Pierre Célestin Sabatier a grandi avec cette ouverture d'esprit et dans l'exigence de résultats scolaires irréprochables, partageant son temps entre les études, la lecture et la mer. Fêru de pêche sous-marine en apnée, armé d'un seul harpon, il a sillonné les côtes de Casablanca puis de Tanger. Tanger, ville de son adolescence, l'a profondément marqué, cette ville étant sous mandat international jusqu'en 1956 et le creuset d'une culture unique. Il y a côtoyé des familles de toute nationalité et de toute religion et trouvait tout à fait normal que sa mère fût directrice d'une école juive et son père secrétaire général de l'enseignement chérifien, car pour lui, seul le mérite comptait.

1954 fut une année magique : il a été admis dès sa première présentation¹ à Ulm, a été classé sixième au championnat du monde de pêche sous-marine et a rencontré Marthe Bassier, entrée major à Sèvres (1954 S)². Ils se sont mariés en 1958 et, un mois après leur mariage, il est parti un an à Princeton étudier la physique théorique auprès d'Eugène Wigner (prix Nobel 1963). Il a fait son service en tant que scientifique du contingent au CEA, à la Direction des applications militaires, dont il est resté conseiller jusqu'en 1995 afin de calculer et prévenir les risques de vagues induites par les tirs nucléaires souterrains.

En 1967, thèse en poche, plus deux filles (Laure, née en 1960 et Coralie, en 1966), il a quitté le CNRS et la grisaille parisienne à laquelle ni lui ni Marthe (qui venait de Marseille) ne s'étaient habitués, pour rejoindre l'Éducation nationale et créer dans la toute nouvelle université scientifique de Montpellier le laboratoire de Physique mathématique. Pierre Célestin Sabatier s'est totalement investi dans ce laboratoire : formation d'étudiants, publications, rencontres annuelles³, chercheurs étrangers venant faire à Montpellier leurs séjours sabbatiques, invitations à des congrès prestigieux, reconnaissance internationale⁴, création avec l'Institut de physique de Londres du journal *Inverse Problems* dont il fut le premier éditeur en chef, membre de l'*advisory board* du journal *Inverse and Ill-Posed Problems*, auteur de livres qui font encore aujourd'hui référence⁵. Professeur de classe exceptionnelle à 46 ans, sa trajectoire était fulgurante et il fut élu en 1987 à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier où il a donné plusieurs conférences⁶.

La catastrophe survint en 1986, quand un ministre a décidé qu'on ne pouvait pas rester plus de douze ans directeur du même laboratoire, même si on l'avait

créé : un parachutage parisien a initié pour lui une longue série de déceptions et de sujets d'amertume, tant dans la vision de la recherche qu'il prônait interdisciplinaire en développant des approches de problèmes inverses applicables en imagerie et en sismique, que dans l'engagement d'un enseignant envers ses élèves qu'il voulait préparatoire au monde du travail et adapté à leur niveau. Il était fier de pouvoir dire que sur les 13 dont il avait dirigé personnellement le doctorat d'État, 4 ont été rapidement professeurs d'Université, 2 maîtres de conférences, 7 ingénieurs-chefs de bureaux d'études ou d'entreprises. L'université de Montpellier ne s'est pas grandie en ne renouvelant pas son éméritat en 2009, ce qui l'avait profondément affecté. En revanche, la reconnaissance de ses pairs internationaux fut toujours infaillible et le jubilé organisé pour son 80^e anniversaire a réuni un parterre prestigieux et passionnant de chercheurs de tous pays.

Pierre Célestin Sabatier a publié plus de 200 articles et livres dont il était le seul auteur pour les trois-quarts et majoritairement produits à Montpellier. Pour résumer ses contributions, citons Alfred K. Louis⁷ :

En 1968, le Professeur Sabatier a été le principal architecte de l'unification de la recherche sur les problèmes inverses, qu'il a développée en tant que domaine de recherche interdisciplinaire clé. Le Professeur Sabatier est rapidement passé du statut de pionnier à celui d'un des experts les plus respectés. Cette approche interdisciplinaire a été essentielle pour identifier des problèmes similaires et appliquer des méthodes de résolution dans un large éventail de domaines de recherche. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages spécialisés sur les problèmes inverses appliqués aux problèmes géophysiques et de diverses généralisations de la méthode inverse pour résoudre certaines équations différentielles partielles linéaires et non linéaires.

Mais si la recherche scientifique avait une place primordiale dans son existence, dans la vie quotidienne sa soif de connaissances était beaucoup plus éclectique. Tout était prétexte à aller chercher tel ou tel livre pour préciser les vers d'un poème ou un fait historique. Peu à peu, il a réuni plusieurs milliers de livres sur tout sujet, romans (avec une prédilection pour Mark Twain et Lewis Carroll), théâtre, opéra, cinéma, histoire (principalement le xx^e siècle et en particulier la seconde guerre mondiale). Il eut maintes passions : la mer⁸, la hi-fi et la musique (initiées à l'ENS), la photographie en noir et blanc et les énergies renouvelables avec sa maison de Frontignan, troisième maison solaire passive de France en 1977, conçue comme un exercice de thermique optimisé en conduction et convection. Il a porté un regard singulier sur sa vie dans ses mémoires : *Rêves et combats d'un enseignant-chercheur. Retour inverse*, publiés par L'Harmattan en 2012.

Laure SABATIER
directeur de recherche, CEA

Notes

1. Depuis la classe préparatoire NSC du lycée Saint-Louis.
2. Notice par Suzanne Boyer, *L'Archicube* 9 bis, 2011.
3. Il a créé la RCP 264 (sponsorisé par le CNRS, contrat n° 264) en 1972, « Problèmes inverses et non-linéarité. Théorie et applications », rencontre internationale qui s'est toujours tenue à Montpellier. La dernière a eu lieu en 2000, à l'occasion de son 65^e anniversaire. Le colloque *Challenges in Inverse Problems* a été organisé en 2015 à l'occasion de son 80^e anniversaire, toujours à Montpellier. Six des sept rédacteurs en chef d'*Inverse Problems* y ont participé.
4. Docteur *honoris causa* de l'université de Lecce (Italie) ; Fellow of the Institute of Physics (IOP), Royaume-Uni ; Distinguished lecturer of the University of Alberta, Canada.
5. Chadani & Sabatier, *Inverse Problems of Quantum Scattering Theory*, Springer, 1989 ; Pike & Sabatier, *Scattering*, Academic Press, 2001.
6. Parmi d'autres, une conférence de « vulgarisation » sur les problèmes inverses : https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/SABATIER-2015.pdf
7. Prof. A. K. Louis, département de Mathématiques, université de la Sarre, Sarrebruck : « In memoriam Pierre Sabatier », *Inverse Problems*, n° 39, 2023 : <https://doi.org/10.1088/1361-6420/acfc28>
8. Cf. son article « Sept regards sur la mer », *L'Archicube* n° 15, 2013.

GUYON (Étienne), né le 31 mars 1935 à Paris, décédé le 13 juillet 2023 à Molières-Cavaillac (Gard). – Promotion de 1955 s.

Étienne Guyon, notre directeur de 1990 à 2000, a profondément marqué notre École et restera notamment dans nos mémoires comme l'organisateur de son bicentenaire célébré avec éclat en 1994. Le 14 septembre 2023, une soirée de commémoration a été organisée en son honneur à la Bibliothèque, qui inaugurerait aussi ce jour-là une exposition de livres et d'objets lui ayant appartenu. Cette notice reprend les témoignages ainsi recueillis, et nous adressons nos remerciements à tous les contributeurs de sa famille, de l'ENS, de l'ESPCI, du Palais de la découverte et d'autres institutions.



Étienne Guyon est né dans une famille parisienne, aîné de cinq enfants. Son père, Pierre, centralien, ingénieur en bâtiments et infrastructures, lui a inculqué le goût de l'effort et de la responsabilité de ses frères et de sa sœur. Pierre Guyon a été longtemps en poste dans le Sud-Est où la famille avait acquis une maison à La Bollène-Vésubie, ce qui a permis à Étienne de parcourir dans sa jeunesse tous les sommets du Mercantour. Étienne est atteint de tuberculose, au début des années 1950, comme tant d'autres à

cette époque. Il passe son baccalauréat dans un préventorium à Saint-Gervais où il se trouve en compagnie de Pierre Petitmengin (1955 l) qu'il retrouvera à leur entrée à l'École, puis comme bibliothécaire et acteur important de la vie de l'établissement.

Étienne Guyon effectue ses classes préparatoires au lycée Condorcet où il fait la connaissance du futur grand mathématicien Michel Demazure qui sera, toute sa vie, son ami le plus proche. Ils sont reçus à l'École la même année, Étienne Guyon choisit la physique, suit les cours d'Alfred Kastler (1921 s) sur la mécanique quantique et d'Hubert Curien (1945 s) sur la cristallographie, passe son agrégation de physique, le tout en service minimum comme il l'a reconnu lui-même plus tard. En effet, il a déjà une activité bouillonnante sur bien d'autres sujets : il anime le groupe Tala, il est de toutes les manifestations contre la guerre d'Algérie, il est élu président du Bureau des élèves, signe d'une certaine popularité, ce qui lui vaut d'ailleurs de siéger au Conseil d'administration de l'École – qu'il retrouvera trente-cinq ans plus tard. C'est aussi l'époque où il rencontre Marie-Yvonne Mainguy, qu'il héberge plus ou moins clandestinement dans sa thurne, puis épouse, et ils ont leur premier enfant, Anne, pendant la scolarité d'Étienne. Certaines personnes de l'administration s'en offusquent à cette époque où l'accès aux chambres était interdit aux filles, mais pas madame Hyppolite, l'épouse du directeur d'alors, qui aurait tricoté de la layette pour la nouveau-née¹.

À sa sortie de l'École en 1959, Étienne réussit à partir un an comme boursier aux États-Unis (à l'université de l'Illinois, à Chicago) pour quelques recherches en cristallographie et surtout avoir l'occasion de découvrir, selon ses termes, l'enseignement de la « physique nouvelle ». À son retour en 1960, contre toute attente, et malgré le fait que Marie-Yvonne attend alors leur troisième enfant, il est envoyé pour deux ans de service militaire en Algérie, sans doute une mesure de rétorsion à la suite de son activisme contre cette guerre. Hasard d'affectation ou bienveillante étoile au ministère, Étienne est affecté à Colomb-Béchar (aujourd'hui Béchar), aux portes du désert, loin des combats, où il pourra être rejoint un temps par sa femme et ses enfants et où il passera son service à s'occuper d'essais en vol plutôt anodins. Il apprendra plus tard qu'un peu au sud de Colomb-Béchar, à Reggane, se trouvaient alors Alfred Kastler et Pierre-Gilles de Gennes (1951 s), impliqués dans le programme nucléaire français.

C'est donc en 1962 que va véritablement débiter la carrière scientifique d'Étienne Guyon avec l'obtention d'un poste de chercheur CNRS à la faculté d'Orsay dans le laboratoire de Pierre-Gilles de Gennes tout juste créé. Il sera en 1965 le premier chercheur à soutenir une thèse d'État sous sa direction. Le sujet est l'étude de propriétés particulières de supraconductivité, c'est-à-dire la capacité de certains métaux à n'avoir pratiquement plus de résistance électrique à très basse température.

Après sa thèse, Étienne part à UCLA (l'Université de Californie à Los Angeles) pour étudier un autre phénomène survenant à très basse température : l'écoulement

d'hélium liquide sans viscosité. À son retour en 1968, il est nommé professeur à Orsay et se lance dans un nouveau sujet, toujours dans l'équipe de de Gennes, sur les effets des champs magnétiques et électriques sur les cristaux liquides (dont aujourd'hui nous observons les effets sur nos cadrans de montres). Étienne Guyon va surmonter tous les obstacles et faire progresser la compréhension de ces phénomènes pendant une dizaine d'années. Notons que Pierre-Gilles de Gennes obtiendra le prix Nobel en 1991 notamment pour ses découvertes sur les cristaux liquides, dans lesquelles Étienne Guyon aura joué un rôle clé.

C'est pendant cette période que la famille, avec maintenant quatre enfants et Marie-Yvonne professeur d'anglais à Orsay, va acquérir une maison à Limours où elle s'installera définitivement en 1971 ; et un peu plus tard, une ferme dans le Jura où Étienne adorait passer des vacances et recevoir des amis, au contact intime de la nature. La musique occupait une grande part dans la vie de la famille avec notamment la participation à des chorales. Hélas, Étienne et Marie-Yvonne auront plus tard la douleur de perdre deux de leurs enfants : Antoine en 1979 à l'âge de 17 ans, et Anne en 1999 à l'âge de 42 ans.

C'est aussi à cette époque que la passion de la transmission va amener Étienne Guyon à prendre part à diverses initiatives post-68 pour s'engager dans la popularisation de la science, comme avec la Société française de physique pour « Aix-Pop » et « Physique dans la rue » à Dijon puis Grenoble, ou, un peu plus tard, dans l'association Les Petits Débrouillards. À chaque occasion est favorisé un contact physique, manuel, avec la science.

En 1978, nouveau changement de cap, Étienne quitte Orsay pour rejoindre l'ESPCI (École supérieure de physique et de chimie industrielles) dont Pierre-Gilles de Gennes est entretemps devenu directeur. Il prend la direction d'un nouveau laboratoire où il va mener pendant une dizaine d'années des enseignements et des recherches sur l'hydrodynamique, qui donneront lieu plus tard au livre de référence *Hydrodynamique physique* (éditions du CNRS, 1991) dont il est coauteur, puis sur les milieux hétérogènes, le chaos et la matière molle, confirmant encore, et les développant, les idées fulgurantes ébauchées par Pierre-Gilles de Gennes. Sur ces derniers sujets, il publiera, avec Jean-Paul Troadec un livre extraordinaire, mi-vulgarisateur mi-scientifique, *Du sac de billes au tas de sable* (Odile Jacob, 1994). Il est invité régulièrement à UCLA pour des collaborations scientifiques². Outre ses travaux scientifiques pendant cette période, il fut un directeur de labo exceptionnel comme en ont témoigné ses anciens collègues, favorisant le travail en groupe, la réflexion collective, « appliquant les méthodes des uns aux problèmes des autres », avec une très grande attention aux différentes personnalités des chercheurs.

En 1988, Étienne Guyon bascule dans une autre sphère en acceptant la proposition qui lui est faite abruptement par Claude Allègre, conseiller de Lionel Jospin alors

ministre de l'Éducation nationale, de devenir directeur du Palais de la découverte en succédant à son ami Michel Hulin (1955 s) alors gravement malade – qui décédera peu après. C'est une sorte d'aboutissement des activités de vulgarisation d'Étienne qui n'avaient jamais cessé, et qui l'avaient amené à être nommé président du Comité d'orientation de la Cité des sciences et de l'industrie inaugurée en 1986. Durant son bref mandat au Palais, il lance une série d'initiatives pour créer de nouveaux concepts d'expériences interactives, attirer les jeunes, multiplier les contacts avec les associations. Début 1990, Allègre le contacte de nouveau pour lui demander de prendre la direction de l'ENS à la suite du décès en décembre 1989, en cours de mandat, de Georges Poitou (1945 s). Désireux de poursuivre les transformations entreprises au Palais, Étienne commence par refuser, mais finit par accepter quand Allègre lui promet de nommer Michel Demazure pour lui succéder à la direction du Palais, et lui-même à sa présidence, ce qui sera fait.

C'est ainsi qu'en 1990 Étienne Guyon prend la direction de l'ENS. Les mandats des directeurs sont rarement de tout repos mais celui d'Étienne sera particulièrement critique, et sa forte personnalité lui permettra de faire face à tous les enjeux. Nous rappelons ci-dessous quelques actions marquantes, sans pouvoir les citer toutes.

Il y a eu tout d'abord la gestion des conséquences de la fusion Ulm-Sèvres, qui était faite sur le papier en 1985, pour les concours en 1986, mais pour laquelle il restait beaucoup à faire en matière d'organisation des équipes d'enseignants et chercheurs, particulièrement dans la division des Lettres. Georges Poitou et Josiane Serre (1944 S), directrice de Sèvres et devenue présidente de l'école fusionnée, avaient lancé la départementalisation et il a appartenu à Étienne Guyon de la finaliser en créant une solide organisation des Lettres en département telle que nous la connaissons aujourd'hui, chacun avec son directeur, ses moyens propres, son informatique. Cette transformation *à moyens constants*, pour reprendre la vulgate des ministères, a dû se faire au détriment du budget des Sciences, et il fallait un scientifique de la trempe d'Étienne Guyon pour la faire passer sans heurts auprès de ses collègues. Il ne se désintéressa pas pour autant de l'École scientifique : il encouragea, en 1992, la création d'un cursus commun aux départements de mathématiques et de physique. Le dernier projet fut lancé en début 2000 tout à la fin de son mandat : l'informatisation conjointe des bibliothèques d'Ulm et de Jourdan, afin d'achever leur fusion.

Il y eut aussi des décisions importantes concernant les locaux, qui ont façonné nos campus tels que nous les connaissons aujourd'hui. Étienne Guyon a toujours eu une boussole pour ses décisions immobilières : créer les conditions favorables pour le développement futur de la recherche tel qu'il le présentait pour notre École. Dès son arrivée, il s'était ainsi saisi du dossier du centre de recherches en biologie de Foljuif, près de Nemours (Seine-et-Marne), qui était menacé de fermeture. Impressionné par les collections naturalistes qui s'y trouvaient et pressentant son intérêt scientifique,

il a réussi à sauver le site qui abrite aujourd'hui, dans le cadre de l'ENS-PSL et du CNRS, une importante activité d'écologie expérimentale, très complémentaire des activités de biologie moléculaire de l'École. Il y eut aussi la saga du site Jourdan, menacé par les plans du ministère et finalement sauvé par les riverains (pour de mauvaises raisons !), qui est racontée par Étienne lui-même dans le numéro 21 de *L'Archicube* (2016). Étienne a aussitôt poursuivi la création d'un pôle des sciences économiques à Jourdan, et sa vision fut encore couronnée de succès avec, plus tard, le magnifique immeuble du campus Jourdan où siègent aujourd'hui PSE (Paris School of Economics) ainsi que des laboratoires de l'ENS. C'est aussi Étienne qui réussit à lancer le projet de construction du Nouvel immeuble Rataud, crucial pour la pérennité de notre Bibliothèque, grâce à des rencontres personnelles avec Michel Giraud, président de la région Île-de-France, pour le financement, et avec... madame Pompidou pour la réaffectation de locaux servant aux paveurs de la Ville de Paris et dont l'emplacement cour Pasteur bloquait tout le projet³. Un autre projet plus restreint mais très symbolique pour Étienne, *Guyon* qui était passionné par Pasteur (1843 s), a consisté à entreprendre la reconstitution du bureau de Pasteur dans le pavillon du même nom, avec ses meubles et instruments d'époque. C'est aussi lui qui avait soutenu l'accord entre la Ville de Paris et la Fondation de l'ENS concernant la Villa Pasteur (rue Gay-Lussac) dont il avait fortement suggéré qu'elle prenne ce nom.

Enfin, c'est Étienne Guyon qui avait imaginé à cette époque d'intégrer la rue Érasme au campus de l'École afin de réunir ses laboratoires se trouvant de part et d'autre de la rue. Projet un peu fou mais qui vient d'aboutir, quelques semaines après sa mort, avec une cérémonie émouvante, en présence de la maire du 5^e arrondissement, pour l'inauguration de la piétonisation-végétalisation de cette rue qui unit aussi à notre école l'École nationale supérieure des arts décoratifs, autre membre de PSL. Il appartient à présent à ces deux écoles, et plus largement à PSL, de faire vivre ce lieu avec des événements culturels et scientifiques. Comme l'a dit plaisamment lors de la cérémonie du 14 septembre 2023 notre directeur Frédéric Worms (1982 l) : s'il ne s'était agi d'Érasme nous aurions proposé de donner à la rue le nom d'Étienne Guyon.

Étienne Guyon a agi pour l'ouverture internationale de l'École, en transformant dès 1992 ce qui s'appelait à l'époque le troisième concours pour y permettre l'admission d'élèves étrangers scientifiques⁴. Le concours s'est appelé brièvement ENS-Europe en 1999 mais il n'a pu être pérennisé, remplacé en 2002 par la Sélection internationale qui n'offre que des bourses. Dans la même veine, Étienne Guyon a appuyé le programme des bourses SAFE (cofinancées par la Fondation Soros et l'ambassade de France à Bucarest), initiative lancée par les mathématiciens Martin Andler (1970 s), alors chercheur CNRS à l'École, et Christian Duhamel, attaché scientifique à Bucarest, et aussi compagnon de longue date d'Étienne pour le ski de fond. Ce

programme a permis à plus d'une centaine de jeunes Roumains (ainsi que Moldaves et Bulgares) de toutes disciplines (sciences, lettres, sciences humaines et sociales) de venir étudier dans l'une des ENS.

De ses expériences précédentes, notamment au Palais de la découverte, Étienne Guyon avait retenu l'importance de la communication entre scientifiques d'un même établissement, et il tenait à ce que cette communication ne se réduise pas, comme bien souvent, à des échanges entre collègues d'une même discipline. Il a donc courageusement lancé, dès son arrivée, un mensuel sur quatre pages, *Le Courrier de l'ENS*, avec de brefs articles d'actualité écrits par les acteurs des différents domaines de l'École. Il fixe le cap dans l'éditorial du numéro zéro : « Communiquer et partager nos savoirs et nos interrogations en recherchant les signes et les images que nécessite ce partage, est bien souvent l'occasion d'approfondir nos propres savoirs. » Il tiendra le rythme jusqu'au terme de son mandat, et cette mosaïque de numéros du *Courrier* fait terriblement penser au site web de l'École d'aujourd'hui, la facilité de publication et de diffusion en moins ! Le cap qu'il s'était fixé était, là aussi, le bon.

Enfin, il faut bien sûr parler de l'organisation du bicentenaire, pour laquelle Étienne Guyon s'est beaucoup impliqué avec un Comité présidé par René Rémond (1941 I) et formé de Pierre Petitmengin (1955 I), Jean-François Noiville (1947 I), président de l'association des Anciens, et Cédric Villani (1992 s), le déjà très prometteur président du Bureau des élèves (dans lequel on peut penser qu'Étienne se reconnaissait un peu). La commémoration avait commencé de façon solennelle le 21 septembre 1994 par une allocution du Président de la République, François Mitterrand, dans la cour aux Ernest. C'était la première fois qu'un président entrait dans l'École depuis le fameux bal de 1959 avec le général de Gaulle, et c'est certainement à Étienne Guyon que nous devons cette sorte de réconciliation républicaine⁵. La manifestation s'est étendue sur plusieurs mois, ouverte à tous les publics et dans plusieurs lieux universitaires en France et à l'étranger, par exemple à Pise dans notre école « sœur » ; il y eut aussi une célébration à l'Unesco. Le bicentenaire a donné lieu à de nombreuses publications, notamment celle des cours de l'An III, aux éditions Rue d'Ulm, qui eut un grand retentissement et s'acheva en 2016⁶.

À la fin de son mandat à l'ENS en 2000, Étienne Guyon a simplement traversé la rue Rataud pour retourner, comme professeur émérite, dans son laboratoire de l'ESPCI. Les chercheurs de l'ESPCI, les anciens collègues comme les nouveaux venus, ont témoigné de son infatigable énergie, de sa curiosité, du jaillissement d'idées scientifiques qui émanait de lui jusqu'à une date récente. Il a profité de cette période pour écrire, en collaboration avec de jeunes chercheurs, deux livres magnifiques qui lui correspondent parfaitement : *Du merveilleux caché dans le quotidien. La physique de l'élégance* (Flammarion, prix Roberval 2018) et *L'Impermanence du monde. La physique de l'éphémère* (Flammarion, 2022).

Il était resté proche de notre École, où nous le rencontrions souvent, entendant de loin dans les couloirs sa voix sonore annonçant sa silhouette un peu courbée sous un petit sac à dos contenant ses dossiers du moment. Il participait régulièrement au comité de rédaction de *L'Archicube*, attentif, motivé, souvent caustique, et toujours prêt à mobiliser son vaste réseau pour trouver de bons articles.

Au long de ce parcours exceptionnel, il a exercé de nombreuses autres responsabilités comme président du Conseil scientifique de Schlumberger, docteur *honoris causa* de l'université du Chili, président de la Société physique de France (2001-2004), expert auprès de la Commission générale de terminologie et de néologie, défenseur du multilinguisme dans les réunions internationales, impliqué pour le développement de la culture scientifique en Afrique...

Étienne a aussi entretenu toute sa vie un rapport intime avec la nature, avec sa ferme dans le Jura, les champignons, la coupe du bois pour la cheminée, les ascensions dans le Mercantour, l'escalade – « quand vous avez fait une escalade comme celle de la montagne Sainte-Victoire, vous sentez vos doigts, ça sent les herbes de Provence, alors là, on est complètement imprégné⁷ » – et plus prosaïquement les activités sportives comme « le Ruffin » du temps où il était à l'École, le ski de piste (il était chamois d'or), le ski de fond ou la course à pied avec vingt kilomètres dans les bois tous les dimanches et même un marathon de temps en temps. Cette passion pour la nature se retrouve sans doute, pour partie, dans certains de ses sujets de recherche (la structure de la neige, les mouvements des dunes avec le vent...) ou son approche de la transmission (son implication dans Les Petits Débrouillards, les expériences du Palais de la découverte...).

Selon les mots de Frédéric Worms : « Étienne Guyon a marqué profondément notre École à la fois par sa vision d'ensemble, son engagement et sa personnalité. » Toute la communauté normalienne a été affectée par son décès survenu pendant des vacances chez sa fille Aude. Nous fûmes nombreux à assister à ses obsèques en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, celle-là même où il avait épousé Marie-Yvonne alors qu'il était encore élève à l'école.

Nous exprimons toute notre sympathie à Marie-Yvonne, son épouse, à Aude et Emmanuel, ses enfants, à ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants et toute sa famille.

Jérôme BRUN (1969 s)
avec l'aide d'Emmanuel GUYON

Notes

1. Rapporté par Étienne lui-même dans l'ouvrage collectif *Rue d'Ulm*, Fayard, 1994, p. 596.
2. Ses enfants ont estimé qu'ils ont passé au total l'équivalent de quatre années avec leur père à Los Angeles.

3. Étienne Guyon avait rencontré madame Pompidou à la Fondation Pompidou et lui avait demandé d'intervenir auprès de la Ville de Paris, ce qui fut fait rapidement avec succès. Cependant madame Pompidou avait alors suggéré que la bibliothèque reçût le nom de son mari : Étienne n'y était pas opposé mais cela n'a pu se faire en raison de certaines objections internes à l'école.
4. Parmi eux, figure dans la promotion 1992 Ngô Bảo Châu, mathématicien qui a obtenu la médaille Fields en 2010.
5. Il est piquant de rappeler qu'Étienne Guyon faisait partie de la haie d'élèves normaliens « les mains dans le dos » qui avait accueilli le général en 1959. La main présidentielle s'était tendue vers un autre élève (un physicien aussi !), mais nul doute qu'avec Étienne la réponse eût été la même : « Je ne serre pas la main à votre politique. »
6. Rappelons à ce propos que c'est encore sous l'impulsion d'Étienne Guyon que les PENS (Presses de l'ENS Ulm), fusionnées avec les Publications de l'ENSJF, ont pu devenir à partir de la fin des années 1990, sous le nom d'éditions Rue d'Ulm, une maison d'édition à part entière, modernisée, avec des personnels dédiés et une politique éditoriale plus lisible.
7. In *Le bon plaisir d'Étienne Guyon*, 1990, conversations avec Michèle Chouchan sur France Culture.

FRIEDLANDER veuve DELCOUR (Edwige), née le 3 février 1936 à Zagreb (Yougoslavie), décédée le 16 février 2023 à Poissy (Yvelines). – Promotion de 1956 L.

Après avoir rédigé la notice de son époux Jean-Marie (1956 I), parue dans L'Archicube 27 bis (p. 155-156), notre camarade a remis au secrétariat de l'a-Ulm une page manuscrite que nous recopions, pour respecter ses volontés.



Née en Yougoslavie de parents juifs autrichiens, elle arriva en France en 1939 avec Ernest et Gisèle, ses parents, et son frère aîné Sacha. Elle fut cachée durant les hostilités chez de petits agriculteurs dans la moyenne montagne du Dauphiné.

Elle fit toute sa scolarité au lycée de jeunes filles de Grenoble (qui ne s'appelait pas encore lycée Stendhal) et continua en hypokhâgne au lycée Champollion.

Ses parents, qui étaient parvenus à éviter l'extermination, avaient été naturalisés en 1946 ; mais cette année vit le décès de son frère Sacha, élève de l'École polytechnique.

Elle continua sa préparation à Paris au lycée Fénelon et intégra à « Sèvres » en 1956 (elle a la coquetterie d'ajouter le terme de cula fort peu usité, sans l'écrire au féminin ; la promotion était de trente).

Agrégée d'allemand en 1959, elle fut affectée pour son premier poste à Rouen, au lycée Jeanne-d'Arc. Deux ans après (1961), elle enseigna au lycée parisien Honoré-de-Balzac, jusqu'en 1964. Elle fut alors nommée au lycée Claude-Debussy de Saint-Germain-en-Laye, où elle resta onze ans.

De 1962 à 1967 elle traduisit quelques livres de l'allemand.

C'est en 1963 qu'elle épousa Jean-Marie Delcour (1956 l) ; ils s'installèrent alors au Vésinet.

De 1968 à 1974 elle siégea au jury d'agrégation (féminine) des Lettres modernes, puis de 1975 à 1977, au jury d'allemand.

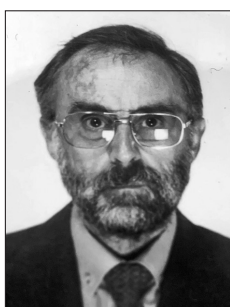
De 1975 à 1992, elle enseigna au lycée Jules-Ferry à Paris, pour l'option d'allemand des concours de Saint-Cloud et Fontenay. Elle dut y renoncer pour raisons de santé et revint achever sa carrière au lycée Claude-Debussy, en classes préparatoires. Elle fit valoir ses droits à la retraite en 1996, un an après Jean-Marie : le couple s'installa alors à Feucherolles et s'impliqua dans la vie municipale.

Edwige FRIEDLANDER-DELCOUR (1956 L)

Notre camarade a noté, comme signes particuliers, son amour pour la France et le français, « avec chauvinisme » ; sa passion pour l'enseignement de l'allemand en option dans les classes préparatoires ; son attachement profond aux montagnes de sa jeunesse ; et sa grande fierté d'avoir fêté sur des skis son soixante-dixième anniversaire.

Elle avait elle-même fait imprimer son avis de décès et l'avait préparé dans une enveloppe manuscrite, en ajoutant à l'annonce de sa disparition : « Que le Requiem de Gabriel Fauré berce ceux qui gardent un bon souvenir d'elle et, pour-quoi pas, ceux aussi qui en ont un moins bon. »

AMIOT (Michel), né le 18 avril 1933 à Besançon (Doubs), décédé le 24 janvier 2023 à Paris. – Promotion de 1956 l.



Cacique Lettres 1956, il était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Leur père était chauffeur de camion. Leur mère était issue d'une famille d'Italie du Nord venue en France pour échapper à la pauvreté des bûcherons et dont plusieurs membres étaient devenus ouvriers d'horlogerie. Michel racontait qu'à l'école communale, il pouvait bien être le meilleur de la classe mais que dans la cour de récréation il n'était pas parmi les costauds et qu'il a vite vu son avenir du côté du bureau plus que des ateliers. En fin

de cycle primaire, il est poussé par son instituteur à se présenter à la dernière année avant suppression du concours des « bourses au mérite d'entretien complet », pour entrer en sixième des lycées et collèges publics. Les travaux sur les origines sociales des normaliens et des polytechniciens à dix ans d'intervalle (1956 et 1966) montrent que cette filière avait un effet d'ascenseur social bien supérieur à celui des bourses sur critères sociaux qui lui ont succédé, découpées en portions de un à six sixièmes selon une combinaison entre revenu familial et taille de la fratrie. Les enfants de prolétaires qui, sans être bien nombreux, étaient présents dans les Grandes Écoles ont quasiment disparu après 1976, soit dix ans après la suppression du concours d'entrée en sixième.

En fin de classe de troisième, Michel échappe au sort communément proposé aux boursiers complets, à savoir passer le concours d'entrée à l'École normale primaire du département et devenir instituteur ou, ce qui lui serait sûrement arrivé, être orienté vers la préparation du concours de l'ENS Saint-Cloud. Michel devient pensionnaire au lycée du Parc à Lyon qui était alors le seul lycée de province à faire entrer régulièrement rue d'Ulm, chaque année, plus d'un quart de la promotion de 35 élèves. En 1955, il était le premier de sa khâgne qui comprenait notamment son grand ami Michel Fabre, pionnier en France des études de littérature afro-américaine, Paul Valentin, philologue reconnu du moyen haut allemand, Georges Nivat, grand slavisant, professeur à Genève qui, avec humour, s'avoue un peu jaloux du succès médiatique de sa fille Anne, grand reporter de guerre, Daniel Gimaret, islamologue, membre de l'Institut. À la surprise de tous, Amiot est recalé ; il prend sa revanche l'année suivante, et quelle revanche !

Après son arrivée rue d'Ulm, nous nous sommes assez vite liés d'amitié. Quoique ayant tous deux choisi d'aller vers l'agrégation de philosophie, aucun de nous n'avait une forte passion philosophique. Nous n'étions ni sartriens, ni heideggériens. Nous étions bien convaincus que Marx avait été à la fois l'historien le plus pénétrant du XIX^e siècle et le philosophe qui avait donné vie à la dialectique hégélienne, mais la scolastique de Guy Besse, Roger Garaudy et autres collaborateurs de la revue *Europe* nous rebutait. Nous étions tous les deux fascinés par le talent conceptuel et verbal d'Alain Badiou (1956 I), sa passion philosophique de sartrien dissident qui trouvait à prendre dans les métaphores pseudo-mathématiques de Lacan et dont le premier grand livre de philosophie allait être *L'Être et l'Évènement*. Michel a entretenu, plus que moi, une relation de confiance avec Althusser (1939 I) qui, à cette date, ne parlait pas de Marx dans ses cours, au demeurant rares. Nous savions qu'il était communiste et un jour, partageant à plusieurs une tournée de bière en haut de la rue Claude-Bernard, l'un de nous lui fit observer que nous ne le voyions jamais vendre *L'Humanité Dimanche* au bas de la rue Mouffetard ou sur la place de la Contrescarpe. Il nous répondit qu'il était pour l'union de la théorie et de la pratique

sur le plan théorique. Michel sut vite percer la carapace de protection de ce *chanoine* pour trouver en lui l'interlocuteur très aîné qu'adolescent il n'avait pas eu.

Alain Touraine (1945 l), reconnu très tôt comme une figure forte de la sociologie française montante, cherchait déjà comment, et par qui, le mouvement social pourrait se relancer en France, la classe ouvrière trop désunie n'en étant plus capable. Jean Hyppolite (1925 l), le directeur, l'invita à donner une petite série de leçons à l'École. Michel fut séduit et enrôlé pour entrer dans son tout jeune Centre d'études des mouvements sociaux, une fois le service militaire derrière lui.

Michel, aspirant de Marine, est affecté à Toulon et sa jeune épouse, Anne-Marie, agrégée des Lettres, y obtient un poste dans un lycée. J'y achevais mes vingt-sept mois de service et, ainsi, nous ne nous sommes pas perdus de vue comme il arrive souvent à la sortie de l'École. Quelques années plus tard, Anne-Marie est assistante à la faculté des lettres de Nice. Michel, chercheur CNRS, rattaché au Centre d'études des mouvements sociaux, ne va à Paris que de temps en temps. Ils ont deux enfants, Emmanuel et Valérie, qui ne manqueront pas de vitalité. Je passais régulièrement une partie des vacances à Cannes. Ainsi Michel put m'emmener, chaque été, en randonnée dans le massif du Mercantour, jadis réserve de chasse du roi d'Italie, où les marmottes abondent cependant que les chamois curieux mais prudents maintiennent une distance raisonnable entre eux et nous. Dans ces longues journées de marche à deux, nous eûmes de bonnes conversations. Michel avait une forte capacité à prendre de la hauteur de vue et à développer en peu de phrases une synthèse ouverte. Cependant, avec le recul, les années à Nice me semblent avoir été un piège ensoleillé pour Amiot qui manqua la possibilité de prendre une place centrale chez Touraine et se trouva ensuite marginalisé. Il conduisit à Nice deux recherches empiriques d'importance. La première sur les politiques publiques de la jeunesse, leurs objectifs multiples, sportifs, culturels et socialisateurs poursuivis sans cohérence dans la durée et laissant place à la montée des centres de formation gérés par les fédérations sportives. La seconde, sociographique, portait sur les étudiants de l'université de Nice et a permis à Michel de réellement former un bon sociologue professionnel : Alan Frickey.

En 1976, Michel, las du cours de sa vie privée et professionnelle, eut le courage de décider d'en changer radicalement. Il quitta Nice seul, sans esprit de retour et arriva à Paris, débarquant chez l'ami Lautman. Rapidement, notre ami Yves Grafmeyer (1964 l) lui offrit un généreux accueil. De son côté, Alain Touraine lui obtint de partager un bureau à la Maison des sciences de l'Homme. S'ouvrit alors pour lui une période de travail d'un style différent, plus conceptuel, épistémologique et historique. Le ministère de l'équipement avait créé en accord avec la DGRST un service d'orientation et de financement des recherches urbaines cautionné par trois ingénieurs du corps des Ponts non conformistes et géré par un sociologue, Lucien Brams, grand sceptique, et son adjoint Michel Conan, qui ont fait vivre vingt ans, avec des contrats

de recherche, plusieurs équipes et leurs vacataires, appelés pour nombre d'entre eux à être stabilisés. La personnalité la plus brillante en est Manuel Castells, membre du « labo Touraine », qui partira assez vite pour la Californie. Michel Amiot se fait habilement reconnaître un quasi-statut d'observateur participant, à la fois par le duo Brams/Conan et par la petite nébuleuse des équipes de soixante-huitards qui entretenaient un espoir de changement de la société selon l'inspiration Gramsci et proféraient l'anathème contre les technocrates des radiales et la politique d'accession à la propriété qui favorise les petits bourgeois sans conscience de classe. Le livre que Michel en tirera est intitulé *Les Sociologues contre l'État*. Remontant au début du xx^e siècle et principalement à Halbwachs (1898 I), Michel montre comment, sous des étiquettes diverses, deux conceptions de l'urbanisme en France se sont opposées – pour faire bref, l'une d'un capitalisme individualiste modérément encadré, l'autre sociale et très soutenue par certaines municipalités. Les pages sur Sellier et les cités jardins sont fortes. En arrière fond, la question du pouvoir et de la relation au pouvoir n'est jamais absente et Amiot ne manque pas d'affirmer que le regard sociologique est, tout autant que celui de l'historien, irrémédiablement biaisé par le *hic et nunc*, la subordination au conditionnement du présent.

En 1988, il accepte de faire équipe avec notre camarade Yves Duroux (1960 I), althussérien du groupe *Lire Marx*, pour gérer le bureau SHS (Sciences de l'Homme et de la société) à la Direction générale de la recherche au ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Il y trouve le plaisir d'une vue large et informée sur un éventail de disciplines mais aussi les petits milieux de chacune accrochée à ses particularités, ses éventuels privilèges et souvent son corporatisme étroit. En parallèle, Michel poursuit les 70 longs entretiens avec des patrons de petites et moyennes entreprises, choisis pour représenter fabrication et commerce, villes grandes, moyennes et bourgs. Le livre sera en 1992 *Les Misères du patronat*, titre qui reprend celui d'un article de Jean Jaurès (1878 I) datant de 1909 et antérieurement reproduit par la Confédération des petites et moyennes entreprises en 1972. L'apport est double, concernant d'une part les entreprises, de l'autre les patrons. La vie des entreprises est sous menace quasi permanente et la marge bénéficiaire est très souvent faible et fragile. Ces constats illustrent fort bien la vulnérabilité intellectuelle ou financière, ou les deux à la fois, de la grande majorité des petits patrons devant la destruction créatrice de l'innovation selon Schumpeter. Bien entendu, l'innovation n'est pas uniquement scientifico-technique ; elle peut être de marketing, de concentration de la branche, d'organisation de la distribution, etc. Quant aux patrons, le constat le plus neuf est la très forte proportion de ceux qui, après une scolarité médiocre ou tôt interrompue, ont voulu sciemment se prouver et montrer aux autres qu'ils étaient capables de refuser la condition de salarié et de réussir. Dans l'échantillon, la moitié au moins savent que leur entreprise est condamnée à terme

et ne survivra pas, pour une raison ou une autre. Un quart seulement voient un successeur ou une reprise possible.

À Paris, Michel et Claire Laurent, peintre et romancière singulière, qui ne se rattacheront jamais à une école ou à un courant porteur, se sont mutuellement séduits. Claire est aussi, pour moi, la petite-fille du proviseur du lycée Henri-IV, Émile Jolibois, révoqué pour avoir fermement interdit l'entrée dans l'établissement à la police venue arrêter deux élèves de classe préparatoire, des « terroristes » dans le langage officiel de 1942. Entre autres et nombreuses qualités, elle parvenait à apaiser l'angoisse de Michel devant les errances de sa fille Valérie. Pour leur bonheur et la joie des nombreux amis accueillis à Paris, puis, à partir de 1994, six mois de l'année à Granier, dans leur demeure à tour médiévale enchâssée dans la boucle de l'Aveyron, non loin de Saint-Antonin-Nobleval, berceau de la famille maternelle de Claire. Le parc comporte des arbres majestueux, un labyrinthe de buis que Michel entretenait avec soin. Du côté du portail, des rosiers de variétés anciennes et remontants, toujours fleuris, accueillent le visiteur.

Claire m'écrit que dans les textes de Michel, il en est un, « Le relativisme culturaliste de Michel Foucault » (*Les Temps modernes*, 248, 1967), qui lui semble mettre spécialement en valeur « l'intelligence fine, profonde, si drôle, par laquelle il voyait le monde et, secrètement, en tenait à distance l'incohérence et la violence. Une conscience lucide, inséparable de la vitalité de ce corps à la fois athlétique et léger, qui longtemps permit à cet infatigable randonneur d'arpenter, non seulement les méandres de la vie intellectuelle de son temps, mais tous les chemins des Causses ou des Alpes-Maritimes dans lesquels il éprouvait sa liberté et connut sans doute ses plus grands bonheurs. »

Jacques LAUTMAN (1955 l)

CANAVAGGIO (Jean), né le 22 juillet 1936¹ à Paris, décédé le 20 août 2023 à Paris. – Promotion de 1956 l.



Fils de Dominique Canavaggio (1918 l), Jean Canavaggio ne serait pas devenu hispaniste sans l'enseignement d'un professeur au lycée Carnot en classes de quatrième et de troisième et un mémorable voyage en Espagne au début des années 1950 avec Emmanuel Berl et sa femme la chanteuse² Mireille. Il prépare le concours au lycée Louis-le-Grand en même temps que son camarade Jean Métayer (1955 l) qui se rappelle « son calme, son attention à autrui, sa simplicité, et une grande modestie

qui allait parfois jusqu'à l'autodérision ». Ces qualités morales resteront la marque de notre camarade.

À l'École, Jean Canavaggio fréquente le groupe Tala où il rencontre Jean-Yves Tadié (1956 l) auquel l'unira une amitié durable. Il donne plusieurs articles à *Vin nouveau*, la revue du groupe, une revue de « catholiques plutôt orientés à gauche, une gauche sociale et opposée et au colonialisme et à la guerre d'Algérie, comme à l'intervention russe dans les démocraties dites populaires » selon les mots de Tadié qui fut un de ses rédacteurs en chef. On notera ici l'un des traits de caractère de Jean Canavaggio : derrière un goût jamais démenti pour la modération, la fermeté de ses convictions et le souci de l'équilibre. Peut-être compensait-il ainsi les engagements de son père, brillant journaliste des années 1930 qui, pendant la guerre, avait vu en Pierre Laval l'espoir du pays, ce qui lui vaudra d'être condamné à la Libération. Jean Métayer a gardé « le souvenir d'une longue discussion où nous avons pesé ensemble les responsabilités de l'État français des années 1940-1944, période encore toute proche. Il avait su nuancer avec des arguments mesurés la condamnation que je formulais, dont il acceptait dans l'ensemble la sévérité. Plus tard, j'ai admiré son objectivité, quand il m'a confié que son père s'était laissé entraîner par une amitié ancienne à continuer à exercer sa profession après l'invasion de la zone Sud en 1942 et n'avait pu reprendre immédiatement son activité. C'était, semble-t-il, resté pour Jean une blessure. » Notre ami avait pris l'initiative, en 2016, de publier le journal paternel sous le titre de *Vichy tel quel : 1940-1944* ; ouvrage qui, selon R. Meltz, le dernier biographe de Laval, a apporté de nouvelles lumières sur le sujet.

Reçu premier à l'agrégation d'espagnol, Jean Canavaggio est professeur aux lycées Malherbe (Caen) et Jacques Decour (Paris) avant d'être membre de la section scientifique de la Casa de Velázquez (1963-1966). Il y poursuit ses recherches sur Cervantès auquel il avait consacré un premier article dès 1958 dans les *Anales Cervantinos*. En 1966, le *Bulletin hispanique* accueille son article « À propos de deux *comedias* de Cervantès : quelques remarques sur un manuscrit récemment retrouvé », qui indique l'orientation que prennent ses recherches, lesquelles aboutiront, en 1975, avec la soutenance de sa thèse d'État publiée en 1977 sous le titre *Cervantès dramaturge : un théâtre à naître* (PUF). On perçoit sans doute mal aujourd'hui l'importance de ce travail tant il a été fécond. Jean Canavaggio a défriché un sujet que l'hispanisme français, et dans une moindre mesure la philologie espagnole, tenait pour secondaire, au point que le grand maître du théâtre espagnol à la Sorbonne, Charles-Victor Aubrun, avait tout fait pour dissuader le jeune agrégé de s'y risquer. Après avoir établi les conditions mêmes de ce théâtre et la chronologie des pièces de Cervantès, Jean Canavaggio montre qu'elles participent du même processus de création littéraire que le *Quichotte*, les *Nouvelles exemplaires*, le *Persilès*. Cervantès dramaturge sera éclipsé par Lope de Vega... mais son théâtre révèle la capacité de l'auteur à

produire un corpus original à partir d'influences et de sources plurielles. Dans son compte rendu, Fernando Marquez Villanueva écrira que « ce livre de Canavaggio signifie la conjuration définitive du maléfice qui pesait sur le théâtre de Cervantès depuis sa création ».

La carrière de Jean Canavaggio se déroule de manière fort classique : assistant et maître-assistant à la Sorbonne (1966-1969), chargé d'enseignement à l'université de Caen, il est élu professeur dans cette même université en 1976. En 1991, il rejoint celle de Paris X-Nanterre. Parallèlement, il est secrétaire adjoint (1970-1976), puis secrétaire général (1976-1978) et enfin vice-président (1986-1990) de la Société des hispanistes français. De 1988 à 1992, il préside le jury de l'agrégation d'espagnol.

Il poursuit ses recherches sur Cervantès et donne, en 1986 aux éditions Mazarine, une biographie, récompensée par la bourse Goncourt de la biographie et qui sera reprise et complétée en 1997 aux éditions Fayard. Cet ouvrage est essentiel : l'auteur du *Quichotte* avait inspiré de nombreux biographes qui avaient pris une évidente liberté à l'égard des sources et de leur fiabilité. Jean Canavaggio reprend tout le dossier et en historien scrupuleux s'attache à replacer la vie de Cervantès dans l'ambiance de l'Espagne du Siècle d'or, sans jamais oublier qu'il s'agit de dessiner d'abord le profil d'un écrivain.

La publication, en 1993 et 1994 aux éditions Fayard, d'une *Histoire de la littérature espagnole* dont il coordonna la réalisation, témoignait de ses capacités de chef d'orchestre pour des entreprises collectives. Ces qualités allaient être mises au service de la Casa de Velázquez, l'un des grands établissements français à l'étranger, dont il est nommé directeur en 1996.

Il s'agit bien entendu de la reconnaissance de l'importance de son action dans l'hispanisme et de son travail. Il apporte à la Casa son prestige personnel. Lors d'une visite d'État du président Chirac en Espagne, il réussira à faire inscrire au programme de celle-ci la visite de ce prestigieux établissement. Il faut dire que, de son premier séjour à Madrid, Jean Canavaggio avait gardé de très nombreux liens tant avec les Espagnols qu'avec les autres membres artistes et scientifiques de la Casa. Ainsi, par exemple, le peintre Arnaud d'Hauterives qu'il avait connu en 1963, était devenu le Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts qui contribue à la tutelle de l'établissement.

Après Madrid, il reprit pour quelques années son poste à l'université de Nanterre avant la retraite qu'il sut rendre extrêmement féconde. Comme le remarquait son dernier fils Bertrand : « Papa est heureux, il fait ce qui lui plaît. » Et ce qui lui plaisait était de continuer à explorer l'œuvre de Cervantès. En 2001 sortent en deux volumes les *Ceuvres romanesques complètes* en Pléiade. Il a assuré la traduction de la première partie du *Quichotte*, d'une partie de la seconde et de quelques nouvelles des

Nouvelles exemplaires et a rédigé la préface et les notices des volumes. Aux côtés de Claude Allaigre, de Jean-Marc Pelorson (1955 l) et de Michel Moner, Jean Canavaggio renouvelait assez profondément la précédente édition due à Jean Cassou et surtout l'enrichissait des *Travaux et épreuves de Persilès et Sigismunda*, contribuant à montrer l'ampleur de l'œuvre de Cervantès.

Puis ce fut son *Don Quichotte du livre au mythe* (Fayard, 2005) et son *Dictionnaire Cervantès* (2020 pour la version espagnole et 2021 pour la version française qu'il traduisit lui-même chez Bartillat). Il faudrait citer ses participations aux nombreux colloques qui sollicitaient sa présence. Signalons la publication en 2014 d'un important ouvrage, *Retornos a Cervantes*, dans lequel sont réunies dix-neuf études réalisées entre 2000 et 2014 et qui faisaient pendant avec *Cervantes entre vida y creación* (2000), recueil reprenant, lui aussi, dix-neuf études courant de 1966 à 1997.

Mais sa curiosité ne se limitait pas à ce seul auteur, aussi géant soit-il. Pour la « Bibliothèque de la Pléiade », dont le directeur Hugues Pradier a récemment reconnu ce qu'elle lui doit, Jean Canavaggio avait rédigé les introductions des volumes du *Théâtre espagnol du XVII^e siècle* (1994) et contribué par des traductions à l'*Anthologie bilingue de la poésie espagnole* (1995). En 2012, il publia un volume d'*Œuvres* de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix pour lequel il s'était adjoint l'aide de Joseph Pérez, Claude Allaigre et Jacques Ancet. Monseigneur Brizard, dans l'homélie qu'il prononça aux obsèques de Jean Canavaggio, affirma « qu'il est permis de voir dans son travail sur les grands mystiques du Carmel tout droit inspirés par le prophète Élie, comme une sorte de synthèse où il articule, grâce à une grande connaissance de la culture espagnole, la foi et la raison ». Georges Nivat écrit : « Dès que je lus et relus sa préface, elle me sembla, et elle reste pour moi, une lumineuse définition de la religiosité et du religieux. Je découvrais une autre dimension de son talent. »

Un peu plus tard, il s'intéressa aux *Espagnes de Mérimée* dans un livre illustré publié par les soins du Centro de Estudios Europa Hispánica que dirige son ami José Luis Colomer (2016). Il avait achevé, quand la mort l'a emporté, une traduction annotée d'un texte d'Ortega y Gasset, *Une méditation sur l'Europe* (Bartillat, 2023), travail qui démontrait une fois encore son talent de traducteur et l'intérêt qu'il portait à l'époque contemporaine.

Toute cette action et ces travaux vaudront à Jean Canavaggio d'être fait chevalier de la Légion d'honneur, commandeur dans l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique et grand-croix de l'ordre d'Alphonse X le Sage. En 2023, dans son palmarès annuel, l'Académie française lui attribuait le prix de la critique « pour l'ensemble de ses travaux ».

Jean Canavaggio était marié à Perrine Ramin, chartiste, archiviste reconnue qui, de 1974 à 1994, s'est attachée, à l'initiative du président Giscard d'Estaing, à organiser les archives de la Présidence de la République. « Celle qui donna sens à son

errance », comme il l'écrit dans *Don Quichotte du livre au mythe*, lui donna aussi quatre enfants. Sept petits-enfants étaient nés quand Jean nous a quittés... depuis un huitième est arrivé. La messe de ses obsèques fut tout à la fois la célébration de sa vie et la manifestation de sa foi. Pendant la brève épreuve de la maladie qui devait l'emporter, il a manifesté un courage généreux, se souciant d'abord de sa famille puis de ses amis tout en cherchant à maîtriser son angoisse dans un commerce resté exceptionnellement attentif à ceux qui l'entouraient. Ainsi, ceux qui avaient travaillé ou étudié avec lui et l'avaient aimé, se voyaient remerciés de cette affection dans un ultime geste d'amitié qui exprimait sa foi. Georges Nivat en témoigne : « La dimension de sa spiritualité m'apparut encore bien plus clairement lorsqu'il me laissa, peu de jours avant sa mort, un message oral d'adieu, qui me saisit d'émotion et d'admiration renouvelée. »

Il repose à Murato, en Haute-Corse, un village perché dans la montagne et dont il connaissait et aimait l'histoire. Georges Nivat rapporte le souvenir qu'il a conservé d'un passage dans cette « maison ancestrale des Canavaggio qui était un musée vivant, et malgré la canicule, elle avait des salons magnifiques et frais, des caves presque froides. L'autel pour dire la messe annuelle, le 15 août, caché dans une armoire du salon de musique, était comme un piège à miracle. Les ouvrages de Paoli et de Mérimée qui avaient séjourné dans la demeure étaient là derrière leurs grillages. La chapelle pisane, que Mérimée était venu admirer et étudier, devint notre but de promenade. »

Son ami Jean Métayer affirme qu'il a vu en Jean Canavaggio un « prince corse ». Son élégance et sa courtoisie qui n'étaient pas feintes exprimaient une âme hypersensible qui avait trouvé en Cervantès plus qu'un compagnon, un frère en humanité et en esprit. Aussi peut-on, avec Jean-Yves Tadié, conclure que « c'est grâce à Jean Canavaggio que Don Quichotte chemine en français sur les routes, et que les habitants de Numance, ville assiégée, meurent dans notre langue ».

Benoît PELLISTRANDI³ (1986 l)

Notes

1. L'état civil de Jean Canavaggio portait mention d'une naissance le 23 juillet : c'était une erreur formelle de son père au moment de sa déclaration.
2. Animatrice du Petit conservatoire de la chanson, après sa carrière d'interprète et de compositrice.
3. Le 16 août 2023, Jean Canavaggio m'a confié le soin de rédiger cette notice. Il m'a demandé de contacter ses amis Georges Nivat, Jean-Yves Tadié et Jean Métayer qui ont bien voulu me donner des éléments que j'ai repris dans le texte. Qu'ils soient remerciés pour leur confiance. Il est inutile de préciser l'émotion avec laquelle j'ai reçu la marque d'estime de Jean Canavaggio au moment même où il s'appretait à nous quitter.

KUPKA (Ivan), né le 3 novembre 1937 à Třebíč (Tchécoslovaquie), décédé le 10 avril 2023 à Sèvres (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1956 s.



Ivan Kupka, dont le patronyme signifiait selon lui « petit Jacob », ne croyait pas être apparenté au grand peintre František Kupka. Sa famille, arrivée en France en 1939, a dû retourner en Tchécoslovaquie pour survivre et y a passé la seconde guerre mondiale. Ils sont revenus en France après la guerre et Ivan est entré à l'École sans avoir fait Math sup, après seulement une année de préparation.

Il a commencé sous la direction de René Thom (1943 s, médaille Fields 1958) une thèse d'État sur les propriétés génériques des systèmes dynamiques, dont témoigne son exposé au séminaire Janet de mécanique analytique et mécanique céleste 1960-1961. Cela devait l'amener à prouver, indépendamment de Stephen Smale (médaille Fields 1966), le théorème qui porte leurs deux noms, un des rares résultats généraux sur les systèmes dynamiques¹. Entre-temps Ivan a été invité en Amérique, où son avis d'incorporation dans l'armée ne lui est pas parvenu. C'était pendant la guerre d'Algérie et, ne s'étant pas manifesté, il a été considéré comme déserteur. Il a donc par force vécu hors de France jusqu'en 1977, où une amnistie lui a permis de revenir sur un poste d'invité à Dijon.

Comme « insoumis » il a d'abord connu deux ans d'errance, devenant même cuisinier sur un bateau assurant la liaison Lima-San Francisco. La nouvelle est parvenue à Berkeley qu'un cuisinier savait résoudre à peu près tous les problèmes mathématiques qu'on lui soumettait. Après vérification et identification d'Ivan, celui-ci a été « sauvé » par Mauricio Peixoto, qui lui a obtenu une bourse de doctorat à l'Institut de mathématiques pures et appliquées de Rio. Il en a été en 1964 le premier docteur.

Pendant la période américaine qui a suivi, Ivan a été professeur dans des universités de premier plan comme Berkeley, Stony Brook et Toronto.

Dans sa thèse d'État, soutenue à Dijon en 1978 pour se qualifier comme professeur en France, Ivan disait devoir à Thom « le peu de mathématiques qu'il connaissait ». Modestie presque burlesque² car il connaissait et comprenait l'essentiel des mathématiques de son temps, sans discrimination. Ses collègues de Dijon ont gardé un souvenir émerveillé de cet esprit encyclopédique qui leur évitait de recourir à la bibliothèque. Peu après, devenu professeur permanent à Grenoble, il y assistait à *tous* les séminaires de mathématiques, insoucieux de la barrière séparant « purs » et « appliqués » en ce temps-là. C'est d'ailleurs à Grenoble qu'il a travaillé et commencé à faire école en théorie du contrôle optimal³ ; tout en étant, dans un ordre d'idées bien différent, le premier à comprendre l'œuvre de Jean Écalle sur la résurgence, qu'il a fortement contribué à faire connaître.

Au cours des discussions, Ivan allait droit au but, résumant en une phrase lumineuse les notions les plus abstraites et communiquant sa passion des mathématiques avec une énergie qui ne faiblissait jamais, même au milieu de calculs partant en tous sens s'ils s'avéraient nécessaires. Il n'était avare ni de conseils, ni d'encouragements, jetant ses idées par les fenêtres avec une générosité de grand seigneur. À notre connaissance, il n'a jamais revendiqué la paternité des innombrables solutions de problèmes qui ont contribué à sa légende. Tout au plus a-t-il fait un peu grise mine quand un des auditeurs de son cours sur les équations aux dérivées partielles⁴ aux États-Unis en a tiré un best-seller mathématique sans citer son nom.

En 1985, Michel Demazure (1955 s) a présenté en ces termes la candidature d'Ivan à un poste de professeur à Polytechnique, qu'il avait suscitée : « Tel les grands crus, Kupka se bonifie en vieillissant. » De fait, la liste de ses publications, de ses élèves et collaborateurs (dont le second auteur de cette notice) et des sujets abordés n'a fait que croître dans le quart de siècle qui a suivi, où il est vite devenu professeur à Paris 6. Il a alors apporté des contributions significatives à la géométrie riemannienne et sous-riemannienne, aux équations aux dérivées partielles, à l'analyse numérique, à la physique mathématique et à la théorie géométrique des polymères, pour ne citer que les principales. Très discret, jetant un regard assez distant sur l'évolution de la profession, il reste pour nous un modèle par sa totale indépendance d'esprit, son dynamisme, sa curiosité et sa façon de faire de la science, toujours ouvert, à l'écoute de toutes les autres disciplines bien avant qu'on ne parle de multidisciplinarité.

Ce vrai savant, dont le lieu de prédilection était la bibliothèque de mathématiques de l'École, travaillait sans cesse, le jour, le soir, le week-end, pendant les vacances. Mais il ne se résumait pas à cela : d'une vaste culture générale que sa profonde modestie lui évitait d'étaler, c'était un homme plein de charme et d'humour. Avec sa blonde épouse américaine Prudence, en tous points digne de lui, il a eu deux enfants, Ingrid et Éric. Nous sommes de tout cœur avec eux.

Marc CHAPERON (1969 s)

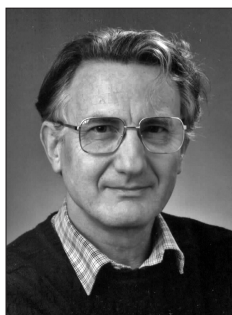
David HOLCMAN (directeur de recherche, institut de biologie de l'ENS)

Notes

1. Pour presque tout champ de vecteurs assez différentiable sur une variété, les éléments singuliers (équilibres et orbites périodiques) sont hyperboliques et leurs variétés stables et instables se coupent transversalement. Ivan l'a publié en 1963 sous le titre « Contribution à l'étude des champs génériques ».
2. L'anecdote du cuisinier le montre déjà. Vers 1975 Jean-Pierre Bourguignon, occupant l'ancien bureau d'Ivan à Stony Brook, y a vu défiler toutes sortes d'ingénieurs, physiciens, chimistes, économistes, venus poser des problèmes qu'ils ne savaient pas résoudre : ils croyaient que tous les mathématiciens français étaient comme Kupka !

3. Travail assez remarquable pour être exposé au Congrès international des mathématiciens en 1986 à Berkeley.
4. Pas du tout son sujet à l'époque, mais il s'y était comme toujours totalement immergé, reprenant les choses à zéro.

HELLEGOUARCH (Yves), né le 18 septembre 1936 à Angers (Maine-et-Loire), décédé le 5 février 2022 à Biéville-Beuville (Calvados). – Promotion de 1957 s.



J'ai fait la connaissance d'Yves à notre entrée à l'ENS, en 1957, ce fut le début d'une amitié de plus de 60 ans. Nous partagions alors un bureau, une « thurne », avec deux autres élèves de la même promotion, Claude Latrémoière et Michel Minier. Un cinquième occupant était le violoncelle d'Yves dont la caisse évoquait un personnage ventru avec une petite tête : nous lui avons donné le nom d'un respecté professeur de mathématiques de la Sorbonne. Le père d'Yves dirigeait l'école de la rue Ampère dans le 17^e arrondissement où sa mère était aussi enseignante. Ils y avaient un logement de fonction. Yves était initialement externe et participait peu aux activités de l'École. Las peut-être des allers et retours entre le 5^e et le 17^e arrondissement, il demanda à se faire « interner ». Le dortoir des élèves de première année étant complet, il fut logé confortablement dans l'infirmerie, là où Pasteur avait eu son laboratoire.

Avant son admission à l'École, Yves avait eu un parcours scolaire peu courant. Ses parents le destinaient à une carrière musicale. Il commença le violoncelle à l'école de musique d'Angers, puis la famille s'étant installée à Paris à la rentrée 1946, il fut admis au Conservatoire de Paris où son professeur de violoncelle était Maurice Maréchal et il se consacra dès lors à temps plein à la musique. Il obtint le premier prix de violoncelle du Conservatoire national de musique de Paris en juin 1954. Il décida alors de se présenter au baccalauréat qu'il prépara en autodidacte. Ayant obtenu la première partie du baccalauréat il voulut entrer au lycée pour démarrer tardivement une scolarité normale ; seul le lycée Jacques Decour l'accepta en classe de mathématiques élémentaires grâce aux bonnes relations de son père avec l'intendant. Réussissant aussi bien en sciences qu'en musique et en dessin, art où ses dons furent remarqués par le peintre Jean Commère, un ami de la famille, il fut admis à l'École en 1957. Il n'abandonna pas pour autant la musique, continuant à jouer pour lui-même et parfois pour un cercle d'élèves privilégiés. Grâce à lui, je découvris la musique classique, je l'accompagnais parfois à des concerts, ceux du duo Haskil-Grumiaux en particulier et ceux de sa sœur aînée Marie-Jeanne, pianiste, élève d'Yves Nat.

À l'École, Yves était très apprécié pour son amabilité et sa gentillesse. Dans sa promotion, il avait noué des relations amicales avec des élèves mathématiciens, Yves Meyer et François Colmez en particulier, des musiciens, Jean-Claude Risset, premier prix de piano du conservatoire de Besançon, et le littéraire Jean-Louis Backès, violoniste. Un autre de ses amis fut Yoshio Abe (P.E. 1958 I), le premier pensionnaire japonais à l'École, qui devint un éminent spécialiste de Baudelaire. Les parents d'Yves possédant une petite maison en Bretagne sur les rives du Belon, il en rapportait parfois des bourriches d'huîtres qui donnaient lieu à de mémorables dégustations entre amis. L'été 1959, il m'a accompagné avec Jean-Claude Risset et Jean-Philippe Grivet (1957 s) dans un tour de l'Italie du Nord où nous visitâmes les principales villes de Toscane ainsi que Ravenne, Venise et Milan. Ce voyage de découverte nous marqua durablement et renforça notre amitié.

En octobre 1961, après l'agrégation, au sortir de l'École, Yves obtint un poste d'assistant à la faculté des sciences d'Orsay, annexe récemment créée de l'université de Paris, et démarra une activité de recherche en mathématiques sous la direction de François Châtelet. Cela lui permit d'obtenir un sursis au service militaire, lequel était alors très long à cause de la guerre d'Algérie, heureusement sur le point de se terminer. Il occupa en colocation avec Jean Ginibre (1957 s) une maison inconfortable mais bien placée près de la gare du RER – à l'époque ligne de Sceaux – de Bures-sur-Yvette et proche de la faculté. Nous avions de multiples occasions de rencontre, en particulier à la cantine de la faculté, une ancienne ferme située près de l'Yvette.

Fin 1960, Yves rencontra Wynne Thomas, une jeune femme galloise ayant terminé des études de langues vivantes à l'université de Cambridge. Ils suivaient tous deux des cours de russe à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Ils se marièrent en août 1963 ; Yves effectua alors son service militaire à l'École navale de Brest où il enseigna les mathématiques. Ils acquirent un appartement à Versailles en partie acheté grâce à la vente d'un violoncelle ancien de Carcassi, le luthier italien de renom. Ils ne séjournèrent pas très longtemps à Versailles qu'ils quittèrent pour Besançon à la rentrée 1967, où Yves occupa pendant trois ans un poste de chargé de cours proposé par François Châtelet. Wynne obtint un poste d'assistante d'anglais. Leur fille aînée, Anne, naquit en septembre 1967 et leur seconde fille, Catherine, en octobre 1971. Elles devinrent toutes deux agrégées d'anglais.

Dans sa thèse soutenue à Besançon en 1972, intitulée « Courbes elliptiques et équation de Fermat », Yves a étudié la courbe elliptique $E_{a,b,c}$ associée à une solution non triviale de l'équation de Fermat $x^p + y^p = z^p$ et les propriétés de ramification de ses points de division par p . Ces courbes associées à des contre-exemples au dernier théorème de Fermat ont été aussi étudiées plus tard par le mathématicien allemand Gerhard Frey. Elles sont connues maintenant sous le nom de « courbes

de Hellegouarch-Frey ». Elles sont devenues à la mode en 1986 et ont conduit à la démonstration du théorème de Fermat.

Yves souhaitant se rapprocher de son Anjou natal et Wynne de la Grande-Bretagne, ils eurent la chance d'obtenir en 1971 deux postes à l'université de Caen, Yves un poste de maître de conférences en mathématiques, département dirigé par Roger Apéry (1936 s), et Wynne, après avoir passé l'agrégation, un poste d'assistante d'anglais. Ils s'installèrent au Fresne-Camilly, un village proche de Caen qu'ils quittèrent pour une maison en ville en 1978. Yves obtint rapidement un poste de professeur à l'université, où eut lieu la suite de sa carrière. Il fut nommé première classe en 1989 et classe exceptionnelle en 1999. Il dirigea huit thèses de 1983 à 1998. Il fut très souvent membre du jury d'agrégation de mathématiques à partir de 1976. Ma femme et moi avions le plaisir de l'héberger quand il faisait passer les oraux à Paris. C'était aussi l'occasion de rencontrer des archicubes mélomanes comme Hélène et Étienne Bize (1956 s).

Yves était très apprécié de ses collègues et de ses étudiants pour ses compétences scientifiques et ses qualités humaines. Il fut chargé entre autres de la préparation à l'agrégation, fut directeur du département de mathématiques et de la formation doctorale. Il a noué des collaborations fructueuses avec des universités étrangères, en particulier avec Dublin, Wurtzbourg et Tromsø. Tout en poursuivant ses recherches en arithmétique et théorie des nombres, il s'est intéressé aux relations entre mathématiques et musique et a publié plusieurs articles sur ce sujet. Il a animé à Caen en 1986 le colloque *Destin de l'art et Desseins de la science* dont les actes ont été rassemblés dans le livre homonyme.

En 1981, Yves rencontra Isabelle Flory, fille de Georges Flory (1941 s), qui venait de fonder le groupe de musique de chambre L'Arpeggione. Il entra dans cet ensemble qui comptait aussi parmi ces membres Jacques Delannoy (1958 s), pianiste ayant abandonné l'enseignement des mathématiques pour se consacrer à la musique. Devenus de grands amis, ils ont joué en trio avec Isabelle et en duo pour des récitals de sonates, en particulier pour le bicentenaire de l'ENS en octobre 1994. Auparavant, il avait fait partie d'un quatuor d'amateurs à Caen et dirigé l'orchestre universitaire. Il a joué en soliste avec l'orchestre universitaire de Wurtzbourg et à plusieurs reprises avec celui de Rennes.

La démonstration du théorème de Fermat par Andrew Wiles en 1994 eut un grand retentissement ; le travail de pionnier d'Yves fut reconnu, il publia en février 1996 un article de vulgarisation « Fermat enfin démontré » dans la revue *Pour la science* et en 1997 un livre intitulé *Invitation aux mathématiques de Fermat-Wiles*, réédité en 2009. Il fut aussi invité à donner des conférences sur le sujet. J'ai assisté à l'une d'elles au Conservatoire national des arts et métiers à Paris en juillet 2000 dans le cadre de l'Université de tous les savoirs. L'amphithéâtre était plein et on avait

dû ouvrir des salles annexes où la conférence était retransmise par télévision. Parmi les auditeurs, peu furent capables de suivre l'orateur, qui avait évité la facilité – une constante chez lui. Nous finîmes agréablement la soirée avec François Colmez et son épouse dans le restaurant où officiait leur fille Christiane.

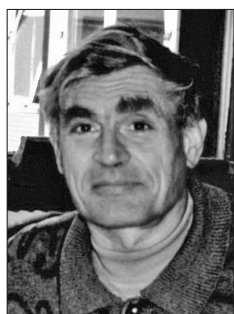
En novembre 2007, le jubilé de notre promotion fut organisé de main de maître par François Colmez dans les locaux de l'École. Ce fut un grand moment de retrouvailles entre archicubes. Yves et Jean-Claude Risset jouèrent magnifiquement la sonate *Arpeggione* de Schubert. Certains auditeurs les avaient pris pour des musiciens professionnels invités à cette occasion.

En 2012, Yves fut sujet à des troubles de mémoire, premiers symptômes d'une maladie neurodégénérative. Ces troubles au début bénins s'amplifièrent malheureusement à partir de 2018. Il décéda en février 2022 d'une affection pulmonaire.

Dans la vie, Yves était un éternel distrait qui redécouvrait le monde à tout moment. Il adorait la musique de Bach, les héros romantiques, Évariste Galois (1829 s), les chats – il y en avait toujours chez lui – et bien sûr ses filles et ses quatre petits-enfants. C'était un brillant mathématicien et un musicien inspiré. En mathématiques comme en musique, il recherchait et appréciait la beauté et l'harmonie. Pur esprit, il traversa les vicissitudes de l'existence comme en rêve avec la naïveté des grands artistes. Partager son amitié fut un privilège sans prix.

Jean-Pierre RENARD (1957 s)

NAVELET-NOUALHIER (Henri), né le 28 octobre 1938 à Mézières-en-Brenne (Indre), décédé le 3 juillet 2023 à Bordeaux (Gironde). – Promotion de 1959 s.



Henri Navelet-Noualhier est issu d'une famille du centre de la France, notamment de la Brenne. Son père Philippe Navelet, polytechnicien, fut officier de marine ; devenu pupille de la nation après la mort de son père à Verdun en 1916, il avait été adopté par une grand-tante Noualhier et avait pris ce nom composé. Dans cette notice, comme tous ses amis et collègues, nous parlerons simplement d'Henri Navelet.

Henri Navelet a eu un parcours scolaire qui a suivi les différentes affectations de son père (Marseille, Toulon...) puis, montrant déjà de brillantes dispositions, il a été envoyé faire ses classes préparatoires au Prytanée militaire de La Flèche d'où il a intégré l'ENS par le concours Mathématiques en 1959.

Après son agrégation de physique obtenue en 1962, Henri Navelet choisit le domaine des interactions de particules à haute énergie qui sera le sien pour toute sa vie scientifique. Son camarade de promotion Jean-Paul Repellin se souvient :

Nous formions un groupe d'amis. En 1962, cinq d'entre nous avons été attirés par le Laboratoire de l'accélérateur linéaire à Orsay pour préparer un diplôme. Outre Henri, il s'agissait [dans la même promotion] de Claude Bétourné, Gilles Sauvage, Daniel Treille et moi-même. L'accélérateur d'électrons et de positrons venait de délivrer ses premiers faisceaux. Il offrait la possibilité d'explorer l'interaction électromagnétique entre électrons/positrons et les protons et les noyaux dans un nouveau domaine d'énergie.

Une fois son diplôme obtenu, Henri Navelet entre en 1963 au département de physique théorique du Commissariat à l'énergie atomique (CEA), où il effectuera toute sa carrière. Il y soutient en 1967 sa thèse, *Propriétés d'analyticité des amplitudes d'hélicité à deux corps*, qui pose les bases d'une nouvelle approche statistique d'interprétation des collisions de particules à haute énergie. Il poursuivra avec succès cette voie et laissera une trace importante dans la discipline, comme on peut le lire dans l'hommage publié par le CEA :

Henri se distinguait par une rigueur théorique et de remarquables capacités de calcul, qui ont beaucoup compté pour ses collaborateurs [...] Dans les années soixante Henri faisait partie intégrante du fameux trio CoMoNav avec deux autres membres du laboratoire, Gilles Cohen-Tannoudji¹ et André Morel (disparu en 2013). Ils étaient célèbres en particulier pour l'introduction du modèle dit d'absorption des pôles de Regge en phénoménologie des interactions fortes à haute (  l'époque !)  nergie. Ce modèle était utilisé par de nombreux physiciens pour démêler l'écheveau des nombreuses réactions étudiées au CERN. D'autres contributions d'Henri ont été très remarqu es ; citons par exemple son travail avec Al H. Mueller sur les jets de particules à très haute énergie, communément appelés de nos jours « Mueller-Navelet jets » et qui font toujours l'objet de recherches expérimentales et de calculs théoriques en chromodynamique quantique.

Henri Navelet fut ainsi un acteur important de la conception et de la mise au point des outils d'analyse des interactions de particules, qui se trouvent au cœur des succès des grands accélérateurs et bien sûr du Large Hadron Collider du CERN.

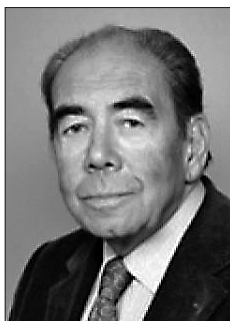
Nous exprimons toute notre sympathie à sa famille et notamment à ses cinq enfants, Marc, Olivier, Rapha le, Aurélien et Clémence.

Jérôme BRUN (1969 s)

Note

1. Le frère cadet de Claude, notre prix Nobel.

LEVILLAIN (Philippe), né le 27 novembre 1940 à Paris, décédé le 4 octobre 2021 à Suresnes (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1961 I.



Dans son dernier livre, *Le Tableau d'honneur*, paru en 2020, peu avant sa mort, Philippe Levillain évoquait, avec une gratitude inentamée envers l'enseignement public, ses années de lycée à Bordeaux, au début des années 1950. Qu'on se reporte à ces pages ! Entre humour et émotions, entre tableaux de mœurs et souvenirs attendris, sa personnalité s'y retrouve le plus fidèlement du monde : dans une ambiance où mûrit peu à peu ce goût de l'histoire et ce talent pour l'illustrer qui l'ont conduit, au fil d'un beau chemin républicain, passant par le lycée Henri-IV, jusqu'à notre École.

Comme beaucoup d'autres, après les fécondes austérités de la khâgne, il sut tirer un plein profit de la latitude offerte de découvrir rue d'Ulm mille choses du monde et de la pensée. Ceux de nos camarades de promotion qui survivent, celle de 1961, pourraient témoigner de la gaité et de l'appétit de vivre libre qui s'offraient à nous, historiens en herbe, et dont nous étions bien contents : lui au premier chef. Les liens mutuels étaient resserrés par les expéditions géographiques qu'organisait si bien le caïman Marcel Roncayolo (1946 I). Philippe y démontrait, là et ailleurs, un sens solide de l'amitié, attentive et fidèle. Il le prouva à mon égard dans le cours du tour du monde que m'avait offert la fondation Singer-Polignac et dont il partagea, pour une part, l'aventure, en particulier aux États-Unis : il passait alors quelque temps à l'université de Harvard. Nous traversâmes lentement le continent en voiture, une expérience qui nous fut formatrice pour toujours.

Auparavant je vis sa curiosité se diriger tôt, après l'agrégation, vers l'univers de l'Église catholique. Appelé par René Brouillet (1930 I), qui fut un grand ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, à renforcer son équipe lors de la dernière session du concile de Vatican II, il put nourrir d'observations concrètes la curiosité qui le conduisait spontanément vers ce monde à la fois étroit et universel. Me trouvant son témoin et son complice lors de ces quelques semaines séminales, je pus voir, en cette occurrence, s'affirmer sa vocation et s'affiner ses curiosités entre sa foi et la science.

C'est ainsi qu'il choisit de consacrer sa première thèse (on disait alors « de troisième cycle ») à la « Mécanique politique » du Concile qu'il avait pu observer en marche. Cette approche profane du sacré était vouée à intéresser, selon de nouveaux paramètres. Le livre l'installa donc aussitôt parmi la petite pléiade des historiens français qui s'attachaient à « la Rome noire », selon un juste mélange de considération

maîtrisée et d'indépendance intellectuelle. Dès ce premier temps de ses travaux, comme toujours ensuite, son regard d'analyste et de commentateur s'enrichissait, outre son expérience directe, de la lumière qu'apportait un rapprochement : avec une histoire politique, celle des mécanismes du pouvoir, que sa génération, la nôtre, sous les auspices de René Rémond, son directeur de thèse, était en passe d'approfondir et d'élargir, notamment grâce à une proximité inédite avec l'histoire, culturelle, des sensibilités.

C'est à cette rencontre que son œuvre fleurit. Le livre de 1982 où il traita du général Boulanger, posé comme « fossoyeur de la monarchie », à partir de sources inédites dénichées dans des familles qui ne les avaient pas encore ouvertes, se situa dans ce paysage intellectuel. Sa thèse, surtout, témoigna de la pente qui fut toujours la sienne. Consacrée à Albert de Mun, elle est sous-titrée : *Catholicisme français et catholicisme romain, du Syllabus au Ralliement*. Autour de l'important personnage restitué, un monde resurgit, trop négligé jusqu'alors – peut-être parce qu'en somme il avait été vaincu. L'ouvrage fut publié par les soins de l'École française de Rome qui devint, après la rue d'Ulm, un lieu privilégié pour l'activité de Philippe Levillain : entre l'enseignement et la recherche.

Au palais Farnèse, en effet, au long d'un séjour de cinq années, entre 1977 et 1981, qui furent, il le disait volontiers, parmi les plus heureuses de sa vie professionnelle, il fut chargé, comme directeur des études pour l'époque moderne et contemporaine, de l'élargissement de la vocation de ce grand établissement au profit d'une meilleure connaissance de l'Italie des deux derniers siècles.

Rome devint, dès ce moment-là, à côté de Paris, un lieu focal pour ses affections et ses adhésions, il y retourna ensuite le plus souvent qu'il put, saisissant chaque occasion de ressourcer dans la ville splendide, du côté des deux antiquités, classique et chrétienne, ses motifs d'y être serein et productif. Il aima la langue italienne.

Dans cette mission à l'École française de Rome, il encouragea bon nombre de jeunes vocations, qu'il sut à bon escient susciter et canaliser. Une responsabilité qu'il continua d'assumer après 1981, lorsqu'il fut nommé professeur à l'université Lille-III, avant de revenir à Paris-X Nanterre, où il avait été précédemment, entre 1967 et 1981, assistant et maître-assistant. Cet établissement demeurait auréolé d'un prestige qu'il tenait des circonstances turbulentes de sa naissance et Philippe y retrouva promptement sa place.

En 1994, il organisa ce qui demeure son *opus magnum*, un grand *Dictionnaire historique de la papauté*, publié aux éditions Fayard. Il eut l'art d'y faire se conjindre toutes les compétences du moment, françaises et étrangères : pas moins de deux cent cinquante contributeurs. On sait ce que ce type de tâche, entre la diversité des talents et des susceptibilités rassemblés, exige de doigté, de diplomatie sans concessions. Il

y réussit au profit d'une publication qui est devenue classique et qui n'a pas fini de fournir une foule d'informations et de réflexions à toutes les curiosités.

Philippe Levillain eut toujours le goût de se faire l'intermédiaire entre les arcanes du Vatican et un public intéressé par ses dimensions temporelles tout autant que spirituelles. Depuis son livre intitulé *Le Vatican ou les frontières de la grâce*, paru en 1984, jusqu'à *La Papauté foudroyée, la face cachée d'une renonciation*, qui date de 2015, en passant notamment par *Le Moment Benoît XVI*, en 2008, et une étude, en 2010, sur la dissidence de Mgr Lefebvre et des siens, il a toujours figuré parmi les compétences auxquelles les médias aimaient à faire appel chaque fois que l'actualité y incitait : ce à quoi il se pliait avec un plaisir manifeste.

Dans le monde de la Curie aussi, son expérience et son savoir, indépendants des coteries et exempts de toute tentation de sarcasme, furent salués et mis à profit. On y eut la sagesse de ne pas s'offusquer de ses sévérités, en conscience de sa solidarité profonde avec l'Église qui sut utiliser ses talents et sa compétence au cœur de ses conseils. C'est ainsi qu'il fut appelé à siéger au Comité pontifical des sciences historiques, de 2003 à 2012, s'y montrant ardent, notamment, à bousculer les prudences trop étroites qui enserraient les archives pontificales.

Il avait le goût, ne s'enfermant dans aucune tour d'ivoire, de contribuer au rayonnement de la recherche historiographique en mouvement. Il put le déployer en étant recruté, aux côtés de Jacques Le Goff, Michelle Perrot et Roger Chartier, comme l'un des producteurs des fameux *Lundis de l'histoire*, sur les ondes de France Culture. Le hasard de ma présence, alors, à la tête de Radio France me permit d'y pourvoir. Il demeura trente-deux ans à ce micro, auquel il fut très attaché, depuis 1982 jusqu'à 2014, date de la fin de l'émission : ce très long didactisme put élargir ses curiosités, son influence et sa notoriété bien au-delà du domaine particulier auquel il s'était si bien consacré.

Au cours de sa vie, le tempérament passionné de Philippe Levillain bouscula parfois, chez lui, la sérénité, mais son sens – professionnel – de la longue durée tempérerait l'éclat de ses réactions aux êtres et aux choses. Son langage profus, son style coruscant, souvent plus baroque que classique, nourri aux meilleures sources de la littérature et de l'histoire, l'aigu de son regard, son sens diplomatique des situations servirent son influence.

Il eut ainsi la grande satisfaction d'être élu, en décembre 2011, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section d'histoire et géographie, au fauteuil de Pierre Chaunu, auquel il lui revint de rendre un hommage remarqué. Dans ce cénacle spécifique, dont il goûtait l'atmosphère feutrée, il fut populaire. Il y fut apprécié pour son urbanité et ses compétences, qui furent souvent sollicitées au profit des thématiques qui étaient, d'année en année, privilégiées par ses pairs.

Philippe Levillain n'aurait pas pu conduire son parcours d'universitaire et de lettré sans l'amour et la complicité d'Henriette, sa femme. Elle-même, qui fut professeure des universités en littérature comparée, notamment à Paris-Sorbonne, est renommée pour ses travaux sur Madame de Lafayette, Marguerite Yourcenar, Virginia Woolf et surtout Saint-John Perse, dont elle est la spécialiste reconnue. Ils ont eu trois fils. L'aîné, Charles-Édouard, a repris le flambeau : normalien de la promotion 1992, il est actuellement professeur d'histoire britannique à l'université Paris-Cité. Le deuxième, Armand, est Carme déchaux dans la province de Toulouse. Le troisième, Amédée, est à la tête d'une entreprise spécialisée dans les fonds de pension.

Jean-Noël JEANNENEY (1961 l)

DESCHAMPS (Claude), né le 21 décembre 1941 à Tournus (Saône-et-Loire), décédé le 11 mars 2022 à Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1961 s.



L'annonce de la disparition de Claude Deschamps a retenti avec tristesse dans notre École où tant de nos anciens sont passés par « sa » taupe de Louis-le-Grand, classe où il enseigna de 1976 à 2006. Auteur de livres de référence, président emblématique de l'Union des professeurs de Spéciales (UPS), organisateur et promoteur infatigable des Olympiades de mathématiques¹, son aura était telle qu'elle justifia un colloque en son honneur organisé par ses amis Jean Audouze (1961 s), Roger Mansuy et Johan Yebbou (1980 s) le 14 mars 2023 au lycée Louis-le-Grand, grâce à son proviseur Joël Bianco.

Claude était le cinquième enfant d'une fratrie de six, dans une famille modeste dont le père était employé à la gare SNCF de Tournus. Il a pleinement bénéficié des bienfaits de l'école publique grâce aux encouragements qu'il reçut de sa mère, de sa sœur aînée qui fut institutrice, et de son professeur de mathématiques au collège de Tournus. Il descendit, légèrement, vers le sud au lycée de Mâcon, puis au lycée du Parc à Lyon pour les classes préparatoires avant de « monter » à Paris lorsqu'il fut brillamment reçu à Ulm en 1961. C'est en maths sup au lycée du Parc qu'il rencontra son épouse Françoise, future normalienne de Fontenay, ainsi que son ami Jacques Odoux qui nous livre ici ses souvenirs :

J'ai connu Claude au lycée du Parc, en 1959, où nous étions dans deux maths sup différentes, chacun avec sa future épouse respective (Françoise et

Huguette). Par la suite, les deux couples resteront amis jusqu'au bout. Nous avons intégré tous les deux en 3/2 à l'ENS en 1961. Les Lyonnais de la promo formaient une joyeuse bande de conscrits, dans les turnes du rez-de-chaussée, sur la cour des Ernest. Que de bons souvenirs de cette période !

Ensuite, après l'agrégation de Mathématiques, et une quatrième année destinée à réfléchir à la suite de nos carrières, nos voies se sont un peu séparées : j'ai immédiatement rejoint les classes préparatoires (à Grenoble) tandis que Claude choisissait de rester à Paris à l'université. Mais il ne tardera pas, lui aussi, à préférer l'enseignement en taupe, et dans la plus prestigieuse : au lycée Louis-le-Grand.

Nous resterons en contact et nous retrouverons souvent pendant les vacances lorsque Claude et Françoise viendront dans la maison qu'ils avaient fait construire près du lac d'Aiguebelette, à proximité des parents de Françoise.

C'est d'ailleurs là qu'auront lieu nos fréquentes rencontres pour la grande entreprise qui nous occupera une bonne partie de notre carrière : l'inspecteur général Ramis nous a proposé de nous atteler à la rédaction d'un cours de Mathématiques spéciales chez Dunod. Ce devra être le successeur du « traité de mathématiques spéciales Cagnac, Ramis et Commeau », que nous avons tous utilisé lorsque nous étions taupins. Nous n'avions pas imaginé à l'époque l'ampleur de la tâche : il faudra 5 volumes, suivis de livres d'exercices.

C'était l'époque des nouveaux programmes, avec l'introduction des « Mathématiques modernes ». Et donc il ne s'agissait pas de réécrire le traité existant, mais bien de tout reprendre à zéro, dans l'esprit du changement qui s'opérait. En dépit de l'intitulé de l'ouvrage, nous avons décidé rapidement de ne pas trop coller au programme officiel. Si bien qu'en visant plus large, nous en avons fait un futur ouvrage de référence aussi bien pour les taupins que pour les candidats à l'agrégation. Ainsi ont commencé de longs échanges et parfois des « négociations » pour la rédaction de chaque chapitre, chacun des trois auteurs relisant ce que les autres rédigeaient. Cela se traduira pour moi par de fréquents voyages à Paris, ou à Lépin lorsque Claude y venait. Sinon c'était aussi de nombreux allers-retours de manuscrits par la Poste (avec chaque fois la crainte d'une perte). Le mail n'existait pas encore ! La rédaction se faisait à l'ancienne, avec papier et stylo bille... Je garde surtout le souvenir des corrections et modifications aux ciseaux et à la colle (pas de ctrl-C ctrl-V !). L'inspecteur général Ramis excellait dans cette discipline. Ce fut surtout pour nous l'occasion d'une réflexion et d'un approfondissement sur les sujets que nous enseignions en parallèle. Mes échanges avec Claude étaient très bénéfiques. Nous étions en général sur la même longueur d'onde.

Après la rédaction des 5 tomes nous avons poursuivi avec les livres d'exercices. Puis ce furent les rééditions, qu'il fallait réviser à chaque fois ! Au total

un énorme travail mais qui en a valu la peine. Le « RDO » avait désormais remplacé le « Cagnac, Ramis et Commeau » auprès de nombreux taupins et autres agrégatifs. Claude a alors continué sur sa lancée, participant à de nombreux autres travaux éditoriaux, jusqu'à devenir lui-même directeur de collection.

Malgré les charges liées à cette activité de rédaction et d'édition, Claude Deschamps a trouvé le temps et l'énergie de mener de nombreuses autres activités, en particulier l'organisation des Olympiades de mathématiques. Son ancien élève, ami et collègue Johan Yebbou se souvient :

J'ai un souvenir très précis du premier contact que j'ai eu avec Claude. C'était en juin 1978, alors que j'étais élève de terminale au lycée Jacques Decour, à l'occasion d'un appel téléphonique m'indiquant que je ferais partie de l'équipe des huit élèves participant pour la France aux Olympiades internationales de mathématiques, qui se tenaient à Bucarest cette année-là.

Quelques jours plus tard, l'équipe était rassemblée au lycée Louis-le-Grand où commençait une courte période de préparation, assurée par Claude, chef de la délégation, et son adjoint Denis Gerll, remarquable professeur de terminale C dans ce lycée et qui, lui aussi, a marqué des générations d'élèves.

Les deux professeurs avaient des rôles complémentaires. Si Denis Gerll était inégalable sur la géométrie, Claude prenait largement en charge les autres domaines. C'est à cette occasion que j'ai commencé à le connaître et apprécier comme professeur, avec cette forte présence, cette capacité à expliquer des choses abstraites par le geste, ou par des formules frappantes.

Ces premiers contacts, puis le voyage à Bucarest et un an plus tard à Londres pour les Olympiades 1979, sont restés un souvenir très marquant de moments exceptionnels, où se combinent le plaisir des mathématiques, des rencontres, des amitiés.

Au lycée Louis-le-Grand, les élèves de maths sup pouvaient indiquer en fin d'année une préférence pour une classe de maths spé et elle était respectée quand c'était possible. Vu la qualité des trois professeurs de mathématiques de M' du lycée (André Warusfel, Georges Flory, Claude Deschamps), le choix pouvait être difficile mais il faut admettre que la XM'3 où enseignait Claude (avec son collègue de physique René Suardet) recueillait beaucoup de suffrages !

De mon côté, l'avant-goût des Olympiades ne me laissait pas d'hésitation et c'est ainsi que j'ai passé l'année 1979-1980 comme élève de Claude. Et, dans une configuration très différente (une classe de spé pendant une année scolaire sur des mathématiques spéciales contre une équipe de huit élèves pendant une ou deux semaines pour des mathématiques d'olympiades), j'ai retrouvé les mêmes qualités, le même enthousiasme.

Être élève de Claude Deschamps, c'était l'assurance, au-delà de la qualité pédagogique et scientifique de son enseignement, de moments de fascination, parfois de théâtre, la garantie du plaisir de l'écoute et de la compréhension, des moments cocasses ou amusants, comme quand il chantonait sur un exercice classique pour indiquer qu'il s'agissait d'un refrain connu.

Il est inutile de dire combien en quarante ans de carrière il a formé d'élèves, qui ont eu ensuite les parcours professionnels les plus remarquables (mathématiciens, scientifiques, professeurs, industriels, ministres) et qui, des dizaines d'années plus tard, se souviennent encore de leur année avec Claude. Mais, au-delà de la volonté d'avoir les meilleurs résultats aux concours, Claude était soucieux de créer le cadre de travail le plus chaleureux, le plus agréable pour les élèves, toujours attentif aux difficultés des uns ou des autres. Il donnait des conseils ou des méthodes, en évitant tout dogmatisme, sachant mettre en valeur des solutions ou des idées émanant des élèves eux-mêmes.

Après l'année de spé, le contact avec Claude ne s'est jamais interrompu.

Il est d'abord resté le maître respecté, quand, élève de l'ENS, j'ai assuré des colles dans sa classe au début des années 1980 ou quand il m'a proposé d'entrer dans l'organisation des Olympiades de mathématiques de Paris en 1983.

Il est devenu le collègue et l'ami à partir de 1988, quand j'ai pris un poste de maths sup à Louis-le-Grand, puis quand il m'a proposé de devenir son adjoint pour la délégation française aux Olympiades internationales, où notre collaboration sous une forme ou une autre durera jusqu'en 2011 ! Je me souviens aussi de sa présence régulière à la cérémonie de palmarès des Olympiades nationales, jusqu'en juin 2019 où il avait pu revoir plusieurs anciens des Olympiades, devenus mathématiciens, entraîneurs des nouvelles générations, conférenciers à la cérémonie ; nous avons longuement bavardé avec plaisir.

Claude Deschamps a été chef de la délégation française aux Olympiades internationales, presque sans interruption de 1978 à 2013 !

Il faut de nombreuses qualités pour mener une équipe composée d'élèves parmi les plus brillants de leur génération, et les entraîner sur les exercices si difficiles des Olympiades. Il faut aussi nouer des contacts avec les délégations venues d'horizons variés. Cela requiert aussi les qualités d'organisation, comme en 1983 quand Claude a tenu à bout de bras les Olympiades à Paris.

Sur tous ces plans, Claude a excellé, devenant même chef du comité consultatif des Olympiades internationales, élu à plusieurs reprises et faisant l'unanimité.

Devant l'ensemble des délégations, près d'un millier de personnes, il a prononcé de nombreux discours en anglais, où, malgré un accent français qui pouvait pendant quelques instants faire sourire l'auditoire, il faisait passer ses messages avec conviction. Son épouse Françoise l'accompagnait souvent dans ces déplacements lointains.

On ne peut pas résumer cette période en quelques lignes, tant elle a compté d'événements remarquables : citons seulement l'année 1990 à Pékin où les résultats français furent remarquables, et l'année du cinquantenaire (2009), à Brême, avec comme invités d'anciens candidats devenus de grands mathématiciens ; parmi eux, Jean-Christophe Yoccoz, trop tôt disparu, qui avait retrouvé Claude avec un plaisir visible, et je me souviens avec émotion de la longue promenade sur la plage de Brême pendant laquelle Claude et Jean-Christophe avaient longuement parlé, de souvenirs d'Olympiades, de mathématiques, de questions d'enseignement ou de choses plus personnelles.

Autre Olympiade remarquable : Canberra, en 1988, organisée par Peter O'Halloran, également créateur des compétitions de mathématiques australiennes. Claude avait été impressionné de constater l'ampleur de ces compétitions. En 1992, il avait rejoint son ami André Deledicq et Jean-Pierre Boudine qui s'en étaient inspirés pour créer, en 1991, une compétition de mathématiques en France, appelée concours « Kangourou des mathématiques » en hommage à Peter O'Halloran et l'Australie. Il faut mentionner aussi le rôle déterminant que Claude a joué en 2000 dans la création des Olympiades de mathématiques de première, qui ont pris au fil des années une importance croissante.

Dans le cadre privilégié des Olympiades, j'ai pu apprécier peut-être plus qu'ailleurs la bonne humeur de Claude, des moments très drôles entre deux séances de travail très intenses. J'ai aussi pu voir sa vraie sensibilité, cette attention aux autres parfois cachée derrière une forme d'exubérance.

Dans toutes les circonstances, que ce soit dans la salle des professeurs du lycée Louis-le-Grand, dans une commission de programmes, dans un comité ministériel ou dans une réunion à l'étranger pour les Olympiades internationales, Claude avait une forte présence et il pouvait être difficile pour ses interlocuteurs de trouver leur place. Pourtant, je retiens surtout ces moments de simple conversation ou d'échanges où il se montrait à l'écoute, à la recherche de solutions constructives.

De façon plus personnelle, je me souviens de moments de peine où il a été présent, avec Françoise son épouse, à qui je pense en écrivant ces lignes.

Claude Deschamps a ainsi consacré toute sa vie à l'enseignement des mathématiques et sa carrière brillante en est le témoin. Il a apporté sa collaboration à l'École d'ingénieurs de Tunis (Enit) où il se rendait fréquemment ; il s'occupait aussi de l'encadrement des classes préparatoires de Tunis, qu'il faisait profiter de son expérience. Il a été président de l'UPS de 1985 à 1991, période pendant laquelle le modèle des classes préparatoires a été vivement mis en cause, nécessitant une réflexion de fond sur leur évolution menée par le ministère, les Grandes Écoles et les professeurs de classe préparatoire. Pendant et après sa présidence, Claude Deschamps a fait entendre

la voix de l'UPS et participé au travail collectif, qui a demandé plusieurs années, aux côtés de beaucoup d'autres, notamment Jean Louis Ovaert à l'inspection générale. Cela a abouti à la réforme de 1995, avec une architecture complètement nouvelle des classes préparatoires, encore d'actualité, dont Claude a ensuite copiloté le groupe d'élaboration des programmes de mathématiques en voie scientifique.

Plus tard, Claude Deschamps a pris des responsabilités institutionnelles : d'abord en 1998, en participant au comité d'organisation de la consultation et du colloque « Quels savoirs enseigner dans les lycées ? » ; ensuite, de 2000 à 2005, comme membre du Conseil national des programmes.

Claude aurait pu évoluer en dehors de l'enseignement, et avait eu des propositions très concrètes pour des postes où il aurait certainement montré toutes ses qualités. Il a parfois hésité, mais toujours finalement décliné l'offre, qui l'aurait éloigné de ce contact qu'il aimait tant avec ses élèves, de ce beau métier de professeur où se croisent les relations humaines et l'amour de la discipline. Il était très attaché à sa liberté. Une responsabilité au sein du ministère ou comme directeur d'un organisme l'aurait sans doute trop bridé, trop contraint : au fond, c'est en restant professeur qu'il a pu conserver la grande diversité de ses activités. Parmi celles-ci, les Olympiades internationales, puis nationales, de mathématiques, ont joué un rôle important sur plus de quarante ans, apportant une forme de parenthèse à son activité professionnelle principale.

Nos pensées vont vers son épouse Françoise qui nous apporta une grande aide dans la préparation de cette notice, ses trois enfants Renaud, Julie et Mélanie, et ses huit petits-enfants.

Jean AUDOUZE (1961 s)

Jacques ODOUX (1961 s)

Johan YEBBOU (1980 s)

Note

1. Les Olympiades internationales de mathématiques sont une compétition créée en 1959, à laquelle plus de 100 pays participent aujourd'hui. Les épreuves se déroulent sur deux jours, chaque année dans un pays différent. Chaque pays participant sélectionne une équipe de 6 jeunes de moins de 20 ans avec pour seule règle qu'ils ne doivent pas avoir commencé leurs études supérieures. En France, cette sélection ainsi que l'entraînement des candidats sur une année entière ont longtemps été réalisés par la Délégation française aux Olympiades internationales de mathématiques, dont Claude Deschamps a assuré la direction pendant de nombreuses années. Aujourd'hui, c'est l'association Animath qui organise la sélection et la préparation des candidats français.

VIAL (Claude), née le 8 novembre 1942 à Paris, décédée le 2 mai 2023 à Paris. – Promotion de 1963 L.



Claude Vial s'est éteinte dans la nuit du 2 au 3 mai, à son domicile parisien. Si elle avait eu, ces dernières années, à affronter de réels problèmes de santé, elle les avait surmontés sans se plaindre et même en les minimisant, afin de n'inquiéter personne. Ils n'étaient plus qu'un souvenir qu'elle balayait d'une phrase (« Moi ? ça va bien ! ») avant de passer à d'autres sujets de conversation. Ceux des membres de sa famille et de ses amis qui l'avaient vue ou lui avaient téléphoné récemment lui avaient trouvée un très bon moral, faisant des projets de voyage pour le printemps et l'été. Dans quelques jours, elle devait partir en Italie du Sud avec sa sœur. Elle pensait aussi à se rendre en Grèce et en Irlande, deux pays auxquels elle était très attachée et qu'elle avait explorés dans leurs moindres lieux. Elle continuait à suivre les publications américaines de science-fiction et d'*heroic fantasy*, ce dont elle parlait volontiers quand on lui demandait quel était ce livre en anglais posé ouvert, devant elle.

Celles et ceux qui l'ont connue dans l'exercice de notre profession de chercheurs et de pédagogues gardent la même impression de son caractère. Claude Vial avait une intelligence vive et une grande expérience de l'histoire de l'antiquité grecque, ainsi que des relations académiques en général, quoiqu'elle les ait observées de loin. Tout cela lui permettait de vite entrevoir les solutions aux problèmes scientifiques et de juger qui elle avait en face d'elle. Elle savait aussi reconnaître ses erreurs (une qualité qui n'est pas si fréquente dans notre métier) et se hâtait de prévenir quand, sur tel point, elle s'était trompée. Avec amusement, on se rappelle aussi son étourderie dans son rapport aux objets, ce qui n'empêchait pas qu'elle fût une remarquable organisatrice des choses pratiques, aidée en cela par une immense mémoire. Elle mettait cette qualité au service des autres même si, récemment, elle se réjouissait de quitter enfin le conseil syndical de son immeuble du 12^e arrondissement, après avoir réglé les problèmes embrouillés qui se posent toujours dans ce genre de communauté.

C'est d'abord en tant qu'historienne que nous l'avons connue. Elle avait été élève de l'École normale supérieure de jeunes filles du boulevard Jourdan (1963-1967). Agrégée de lettres classiques (1966), elle s'était tournée vers Jacqueline de Romilly (1933 L) pour une maîtrise sur Thucydide. C'est M^{me} de Romilly qui avait conseillé à Claude Vial de suivre les cours de Louis Robert (1924 I). Par lui, dont elle parlait toujours avec le plus grand respect, elle avait saisi que les inscriptions sont une source majeure pour l'historien et elle était passée du v^e siècle athénien à l'époque hellénistique.

À l'automne 1967, elle devint assistante en histoire grecque à Lyon. Même après son départ pour Montpellier, elle a toujours manifesté son attachement à la ville de Lyon et à son université, où elle a fait de belles rencontres qui l'ont marquée toute sa vie. En thèse de troisième cycle, sous la direction de François Chamoux (1934 I), elle procéda à la traduction et au commentaire du livre XV de Diodore. Cette thèse, soutenue en 1973, donna lieu peu après à un volume de la CUF (1977). C'était cependant déjà son deuxième ouvrage, puisqu'on lui devait depuis 1972 un lexique de l'Antiquité grecque. À Lyon, elle continua de se former en épigraphie, fréquentant les séminaires de Jean Pouilloux (1939 I). C'est là qu'elle fit la connaissance d'Anne-Marie Vérilhac avec qui elle resta en échange constant. En 1975, elle entreprit des recherches dans le cadre d'une thèse d'État. François Chamoux lui avait conseillé, pour cela, de se tourner vers Jacques Tréheux (1934 I). Ce dernier lui proposa d'abord de travailler sur l'impérialisme spartiate. Il était trop tard cependant pour la ramener à l'époque classique. Claude Vial, sans détours, repoussa l'idée et réclama un autre sujet. Ce fut Délos, du temps où elle était une cité indépendante (314-167).

La soutenance eut lieu en février 1983, suivie d'une prompte publication, dès 1984, sous la forme d'un supplément du *BCH* (*Bulletin de correspondance hellénique*). Ce livre, intitulé simplement *Délos indépendante*, est l'une des plus importantes publications d'histoire hellénistique parue durant les dernières décennies du xx^e siècle.

Délos était, en cette haute époque hellénistique, une petite cité, mais elle a livré un grand nombre d'inscriptions. Se fondant sur les méthodes de la prosopographie, mais sans s'en tenir au seul travail d'identification et de mise en fiche des individus, Claude Vial a bâti un travail d'histoire sociale totale, lui permettant d'aborder à la fois les enjeux institutionnels, politiques et économiques de la vie de cette communauté. Ce livre que l'on consulte toujours avec profit, qui se lit très bien, est cité partout dès qu'il est question de Délos entre 314 et 167. Il s'est imposé comme un outil de travail indispensable, même quarante après, même après un flot de nouveaux travaux sur Délos. Claude Vial, encore ces derniers mois, était capable, quand on l'y poussait, de parler de ces notables déliens de mémoire, de dire qui était parent de qui, qui avait assumé telle ou telle magistrature ou loué telle ferme d'Apollon. Elle n'a en effet pas cessé de poursuivre sa réflexion sur Délos, publiant en 1997 un article corrigeant des erreurs et des oublis puis, en 2008, alors qu'elle était déjà à la retraite, un index des Déliens.

La thèse d'État était alors nécessaire pour intégrer le corps des professeurs. En octobre 1987, elle fut recrutée pour enseigner l'histoire grecque à l'université Paul-Valéry de Montpellier et y resta vingt ans, jusqu'à sa retraite en 2007. Là, elle fut membre du centre d'études sur l'Antiquité, le Cercam (Centre d'étude et de recherche sur les civilisations antiques de la Méditerranée). Pendant toute son activité, elle a accompli avec la plus rigoureuse application ses devoirs d'enseignante.

Jamais elle n'a rechigné à assumer les cours d'histoire grecque pour la préparation à l'agrégation et au capès. Elle a marqué les étudiants d'histoire de Montpellier par ses cours de licence sans cesse renouvelés. Elle noua aussi sur place de solides amitiés et des complicités avec la plupart de ses collègues d'histoire ancienne. Dans ses années montpelliéraines, personne n'a pu dire qu'elle ait jamais participé à une de ces intrigues qui ponctuent la vie universitaire, autour d'enjeux qui ne méritent pas toujours qu'on dépense autant d'énergie pour eux. Elle n'aimait pas non plus les honneurs et le pouvoir, ce qui l'a mise à l'abri de l'envie. Dans ses dernières années d'activité, elle assista avec inquiétude à la succession de réformes qui ne lui laissaient rien augurer de bon pour l'avenir de l'institution qu'elle quitta bien différente de celle qu'elle avait connue à son arrivée dans la carrière.

Pendant cette période à Montpellier, Claude Vial bénéficia de six mois d'invitation à l'Institute for Advanced Studies de Princeton (1993). Elle put profiter du milieu intellectuel et des ressources bibliographiques de cette institution pour mûrir le texte du volume qui lui avait été demandé pour la *Nouvelle histoire de l'Antiquité*. Paru en 1995, il porte sur la basse époque hellénistique : *Les Grecs de la paix d'Apamée à la bataille d'Actium*. Il est nécessaire d'en bien souligner l'originalité historiographique, telle qu'on la ressentait alors. Cette phase de l'histoire grecque était encore mal aimée. Elle semblait se réduire à un lent glissement du monde grec vers le bas, alors que la puissance de Rome était désormais incontestable. C'étaient donc les spécialistes d'histoire romaine qui l'étudiaient, mais du point de vue de Rome. Le livre de Claude Vial a été l'un des premiers à s'intéresser à ces deux siècles en plaçant les postes d'observation non à Rome mais en Grèce. Le regretté Jean-Louis Ferrary allait alors dans la même direction, comme Christian Habicht (1967 I), à propos d'Athènes. Avec eux, Claude Vial a contribué au changement de notre regard sur les II^e et I^{er} siècles grecs. La seconde nouveauté était aussi de mettre ces deux siècles dans la continuité de l'époque classique et de la haute époque hellénistique. Depuis Louis Robert et Philippe Gauthier, on avait compris que la cité grecque n'était pas morte à Chéronée, mais c'était surtout le II^e siècle qui avait attiré l'attention de Philippe Gauthier. Il fut un peu surpris des positions de Claude Vial, qui semblaient atténuer la vigueur du contraste entre haute et basse époque hellénistique, point auquel il tenait. Si la vision de Claude Vial a été contestée et sans doute un peu nuancée, son livre de 1995 n'en a pas moins nourri toute une série d'études et de débats.

L'histoire sociale a toujours été son domaine de prédilection. Elle l'a pratiquée sans jamais se laisser influencer par les débats qui animaient la sociologie. Vers 2000, alors que les historiens de monde grec se passionnaient pour l'histoire économique ou pour les approches culturelles, elle a maintenu en France une recherche exigeante sur la société grecque, préparant le renouveau de l'histoire sociale auquel nous assistons.

Alors que l'histoire des femmes, puis les *gender studies*, prenaient leur essor, elle s'est intéressée aux femmes grecques, toujours avec son tempérament méthodique et dépassionné, ce qui explique sans doute que l'importance de ce qu'elle était en train de faire n'ait pas été immédiatement reconnue, d'autant qu'elle continuait à se concentrer sur le IV^e siècle et la période hellénistique, alors qu'ailleurs, on s'épuisait à interpréter femmes et genre aux époques archaïque et classique. Elle disait parfois que, pour faire de l'histoire, il faut des documents, et les siens, elle allait les chercher dans les plaidoyers, dans les inscriptions, dans les papyrus, dans les monnaies, rarement (il est vrai) dans l'archéologie. Si Claude Vial s'est tenue à l'écart des grilles de lecture qui polarisaient les débats historiographiques, si, par exemple, on ne pourra jamais trouver chez elle d'élément qui la rattache à l'école de l'anthropologie historique, son livre sur le mariage en Grèce, coécrit avec Anne-Marie Vérilhac (1998), a une dimension incontestablement anthropologique. Le *Mariage grec* aussi a livré une étude qui ne sera pas remplacée d'ici longtemps et qui, internationalement, est la référence sur le sujet.

Claude Vial n'appartenait pas à notre génération d'universitaires dont la recherche est rythmée par les participations à des colloques. Elle n'aimait pas s'exprimer par des articles. Elle en a peu publié, mais certains sont marquants, comme celui sur les concours (2003) qui témoigne de l'influence qu'a eue sur elle la pensée de Louis Robert. Sa tendance la portait à écrire des livres.

Avec elle, nous perdons l'une des meilleures spécialistes du IV^e siècle et de l'époque hellénistique. Son œuvre scientifique, par son sérieux, son caractère méticuleux, sa connaissance des sources écrites, demeurera.

Christophe CHANDEZON
Histoire ancienne, Montpellier 3

Publications évoquées

Lexique d'antiquités grecques, Paris, 1972 (réédition en 2008 sous le titre *Lexique de la Grèce ancienne*).

Délos indépendante, BCH Suppl. 10, Athènes, 1984.

Les Grecs de la paix d'Apamée à la bataille d'Actium, Paris, 1995.

« *Délos indépendante treize ans après* », *REA*, 99, 1997, p. 337-343.

Le Mariage grec du V^e siècle av. J.-C. à l'époque d'Auguste, Athènes, 1998.

« À propos des concours de l'Orient méditerranéen à l'époque hellénistique », in F. Prost (dir.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique*, Rennes, 2003, p. 311-328.

Inscriptions de Délos. Index II. Les Déliens, Paris, 2008.

BÉNASSY (Jean-Pascal), né le 30 décembre 1948 à Neuilly-sur-Seine (Seine), décédé le 7 décembre 2022 à Paris. – Promotion de 1967 s.



Deuxième enfant d'une fratrie de cinq, né d'un père chirurgien, Jean-Pascal Bénassy est issu d'un milieu intellectuel parisien aisé, où les valeurs de l'éducation et du travail sont primordiales. Il montre des qualités exceptionnelles en sciences, étincelle en maths sup et en maths spé au grand lycée de l'ouest parisien, Janson-de-Sailly, et est admis à 18 ans, en 1967, à l'École au concours mathématiques. L'ayant suivi l'année d'après à Janson dans la taupe de Pierre Martin (1935 s), je peux témoigner de l'image qu'il avait laissée dans tout le lycée, le professeur citant parfois ses solutions élégantes pour motiver les pauvres ignares qui lui avaient succédé, et les cinq-demis interdisant aux trois-demis de s'asseoir à sa place dans la classe de mathématiques ! Tout en entamant des études en sciences économiques, il profite de sa scolarité à l'École, un peu troublée par Mai 68, pour faire de nombreux voyages avec ses camarades et écumer les salles d'art et d'essai du Quartier latin (au moins deux films par semaine, disait-il).

À sa sortie de l'École, il poursuit de la meilleure des façons sa trajectoire météorique en partant faire un PhD à Berkeley¹ sous la direction de Georges Debreu (1941 s), futur prix Nobel d'économie. Le diplôme donnera lieu en 1973 à une première publication, *Disequilibrium Theory*, sur ce qui sera le grand sujet de sa vie scientifique, laquelle culminera avec la publication de son livre de référence *The Economics of Market Disequilibrium* en 1982. Il s'agit tout simplement d'une révolution intellectuelle visant à redéfinir l'approche dominante en macroéconomie basée sur l'équilibre de Walras pour la réconcilier avec les approches microéconomiques keynésiennes de comportement des acteurs qui introduisent toujours du déséquilibre. Relisons l'hommage des grands économistes Christian de Boissieu et Jean-Hervé Lorenzi, paru dans le journal *Les Échos* du 10 janvier 2023 :

Le monde des économistes est en deuil. Il vient de perdre l'un de ses plus brillants représentants, Jean-Pascal Bénassy. Lorsque l'on reprend l'évolution de l'approche keynésienne, c'est-à-dire ce qui a construit une large partie des politiques économiques menées pendant plusieurs décennies, on le retrouve comme un des inspirateurs à l'échelle mondiale du renouveau de la pensée keynésienne que nous avons tous appelé « la micro de la macro ». [...] Rappelons que pour Keynes, le chômage involontaire signifie un marché du travail en déséquilibre (en excès d'offre de main-d'œuvre) qui persiste, car, pour différentes raisons, les salaires ne s'ajustent pas, ou pas assez vite, pour résorber l'écart. D'un déséquilibre partiel, on passe rapidement, à cause des effets de report entre marchés, à un

déséquilibre général. Ainsi, le chômage, par son impact sur les revenus, alimente la sous-consommation, qui à son tour accroît le chômage de départ... Bénassy [...] a ouvert de nouvelles pistes, saluées avec respect par la communauté des économistes. Son analyse avait engendré à l'époque beaucoup d'études pertinentes et encore éclairantes aujourd'hui sur les fondements microéconomiques de la macroéconomie. Lui-même avait approfondi le clivage, introduit par Edmond Malinvaud, entre le chômage classique, dû à des problèmes du côté de l'offre et à une insuffisante profitabilité des entreprises, et le chômage keynésien découlant d'une demande globale insuffisante. Puisque les marchés en déséquilibre durable proviennent d'une flexibilité limitée de certains prix, Bénassy a apporté une valeur ajoutée indiscutable en modélisant les causes des non-ajustements de prix (concurrence monopolistique...). Il s'agit donc de mettre au cœur de l'analyse la viscosité de prix essentiels et l'importance des délais d'ajustement, sans se limiter au marché du travail. Pas très étonnant alors que Bénassy se soit par la suite penché sur les règles de fixation de leur taux d'intérêt par les banques centrales, en particulier la règle de Taylor. Ses travaux précurseurs faisaient de Jean-Pascal Bénassy une cible naturelle pour le prix Nobel d'économie. Il en a été décidé autrement. Mais son œuvre et son nom demeureront par-delà les phénomènes de mode.

À son retour de Berkeley en 1973, Jean-Pascal sera recruté au Cepremap (Centre pour la recherche économique et ses applications) puis au CNRS en 1975 où il effectuera le reste de sa carrière, avec des détachements dans diverses institutions dont l'École polytechnique. Après les riches années fondatrices, ses travaux porteront sur des applications de sa théorie du déséquilibre à des sujets très divers comme le chômage, l'inflation, le modèle IS/LM (relations entre l'épargne et les taux d'intérêt), les échanges internationaux, les cycles économiques, l'environnement... Il recevra le prix Guido Zerilli-Marimò de l'Académie des sciences morales et politiques en 1990.

Il restera proche de notre École, comme nous le rappelle son ami Daniel Cohen (1973 s), un des fondateurs, et président, de l'École d'économie de Paris installée aujourd'hui sur notre campus Jourdan : « Jean-Pascal fut l'un des premiers directeurs du laboratoire d'Économie politique installé dans les greniers de la rue d'Ulm et qui allait devenir le Delta puis PSE – Paris School of Economics. Il était un précurseur. Son œuvre laissera une empreinte profonde sur la discipline tout entière. Sa personnalité, sa générosité à l'égard des jeunes chercheurs resteront ancrées dans la communauté de PSE. »

Jean-Pascal restera célibataire sans enfant. Il sera toujours très attaché à sa famille, en particulier à sa nièce Géraldine et à son neveu Gregor, le fils de son frère Arnaud dont la disparition précoce à 30 ans l'avait profondément marqué. Il a beaucoup aimé les voyages, souvent avec des amis dans des endroits insolites, et les vacances dans la maison familiale du pays basque. Malheureusement, il fut atteint, assez jeune encore, de diverses maladies neurodégénératives, de plus en plus handicapantes, et

ses dernières années furent très difficiles, l'obligeant à mettre en arrière-plan ses activités et publications scientifiques.

Jean-Pascal Bénassy était doté d'une grande curiosité intellectuelle et d'une belle ouverture d'esprit comme l'ont rappelé, lors de l'hommage qui lui fut rendu à l'occasion de ses obsèques, ses amis Pierre Boutin, Denis Bouychou, Louis Delmas et Philippe Lassale, pourtant tous très éloignés de son domaine de recherche. Ces amis, guidés par sa sœur Isabelle, l'ont accompagné jusqu'au bout, dans les restaurants qu'il aimait, pour les courtes promenades autour de son appartement qu'il pouvait tout juste effectuer. Il est réconfortant de savoir que sa fin de vie fut ainsi adoucie.

Jérôme BRUN (1969 s)

Daniel Cohen (1973 s) et Jean-Pascal étaient amis et se sont côtoyés pendant toute leur carrière, dans les laboratoires d'économie de l'École puis à PSE dont Daniel était président lors du décès de Jean-Pascal. Daniel avait souhaité participer à la rédaction de cette notice mais malheureusement il fut hospitalisé au printemps et décéda le 20 août 2023. Nous lui rendrons hommage dans un prochain numéro de L'Archicube bis.

Note

1. Il fera à cette occasion la connaissance de Bruno Fontaine, parti aussi à Berkeley à sa sortie de Supélec, futur grand chef d'entreprise, qui restera son ami.

FERRERO (Dominique), né le 14 mars 1947 à Nice (Alpes-Maritimes), décédé le 29 mars 2023 à Guéthary (Pyrénées-Atlantiques). – Promotion de 1968 I.



Il était, et il restera longtemps, une figure emblématique de l'audace et de la réussite. L'histoire retiendra l'image de l'étincelant conquérant, déclamant en grec des strophes de Pindare (ou un chant d'Homère ?) sur le pont du navire de croisière, arrivant en vue des montagnes de la Crète, devant un auditoire de banquiers médusés. Il fut l'homme de beaucoup de vies : difficile de les connaître toutes. Moi qui l'ai croisé et recroisé au cours de ce demi-siècle, saurais-je dire pour autant qui il était vraiment ?

Voisins dans la khâgne de Louis-le-Grand en 1967-1968, où nous n'étions séparés que de quelques bancs, nous nous retrouvons un demi-siècle plus tard, voisins de nouveau, à quelques numéros près, place du Panthéon. Par le même jeu du hasard, sinon du destin, c'est aussi dans cet immeuble tout proche du

mien qu'il retrouvait Max Gallo, dont il aurait pu être le frère, ou le double : même modestie des origines, même ascendance italienne, même ville de naissance, Nice, même prodigieuse ascension sociale. Son père était en effet chauffeur routier et sa mère caissière de supermarché (on ne disait pas encore hôtesse de caisse).

Venu du lycée Masséna après un brillantissime baccalauréat, il nous éblouissait tous, aussi bien en version latine qu'en philosophie ; il fascinait Pierre Gioan (1930 l), il nous émerveillait, nous et l'enseignant si efficace que fut Jean Deprun (1943 l).

Entre ces deux dates : 1968 – où il intègre l'École – et 1978 – où selon le site biographique du Bulletin quotidien auquel je suis redevable, il entre comme rédacteur à ce qui était alors la Banque française du commerce extérieur (BFCE) : rien. Sa trace se perd, et je me souviens comme mes camarades de son appartenance aux chapelles trotskystes en ces années post-68, où les cercles maoïstes (qui restent dans l'histoire comme les Mao-spontex) cherchaient désespérément à analyser pourquoi le mouvement du printemps leur avait échappé, où les marxistes orthodoxes tentaient de se remettre dans le vent de l'Histoire ; et lui, avait-il choisi les souterrains de la Taupes rouge (le journal d'Arlette Laguiller), suivait-il Alain Krivine ou était-il dans la troisième mouvance de la Quatrième internationale, celle du mystérieux Bousset-Lambert ? Nul à ma connaissance ne pourrait le dire, ni s'il a joué un rôle dans les événements de fin mai 1971 à l'École. Les dix années qui séparent ces deux dates semblent en tout cas coïncider avec la fin de l'engagement décennal que nous souscrivions tous avant de subir le Concours, et dont il s'acquitta vraisemblablement en cumulant des années complémentaires rue d'Ulm, et une sinon deux années dans des lycées ou collèges de banlieue : sa légende s'appuie sur un vague pluriel années d'enseignement précédant son entrée à la BFCE. En tout cas je ne l'ai jamais interrogé sur ces années-là. M'aurait-il répondu ? Un point est acquis : il ne se présenta jamais à aucune agrégation, il n'entama aucun cursus de doctorat et il ne se présenta pas non plus à l'ENA ou à Sciences Po. Il m'est impossible, là encore, de dire quels séminaires d'Ulm l'intéressèrent ; il compléta ses certificats de licence, c'est administrativement sûr.

Trente années plus tard, le voilà au sommet de l'industrie bancaire française, directeur général de la Banque française du commerce extérieur, puis du Crédit lyonnais, et créateur et donc directeur de Natexis, la banque de marché du groupe des Banques populaires, et il est le principal acteur de la fusion de ces Banques populaires avec les Caisses d'épargne pour former ce qui est aujourd'hui le grand groupe mutualiste BPCE (reprenant les initiales). Carrière fulgurante, hors normes, hors de tous les sentiers tracés, hors de toutes les séries. Directeur général, président, de ces groupes, souvent les deux à la fois, il devient, lui le fils du camionneur, l'un des plus hauts dirigeants de la banque française, des plus respectés, des plus redoutés.

Je le croisai ainsi, lui au cabinet d'Édith Cresson, ministre du Commerce extérieur, et moi au Quai d'Orsay, lorsque nous négociâmes les conditions de vente à

la Chine de ses premières centrales nucléaires françaises. C'est par elle, l'ancienne maire de Châtelleraut, devenue ministre de Laurent Fabius (1966 l) à l'Industrie et au Commerce extérieur, puis brièvement locataire de l'Hôtel Matignon, qu'il accéda aux plus hautes sphères de la Banque chargée du commerce extérieur, où il était entré comme attaché de rédaction trois ans avant la présidentielle de 1981 qui avait renouvelé le personnel politique. Par quel biais, il ne s'en est jamais ouvert : mais il a vu fonctionner la haute banque, en a compris les mécanismes mieux que par des cours de Sciences Po ou de l'ENA, et il a su s'imposer lors des années difficiles du Crédit lyonnais dont le directeur général Jean Peyrelevade lui doit le sauvetage (en 1999). Celui-ci l'introduisit dans le cercle du Siècle où il restait souvent seul au fond de la salle, à observer. Pour lui, disait un témoin, « Le Siècle cela doit être La Comédie humaine ».

Comme sur les bancs de Masséna où pullulaient les fils de bourgeois, il a soif de reconnaissance, mais il refuse le jeu social. Dans notre Annuaire, le vide suit son nom, jusqu'à 1992 où apparaît la mention de la Banque du commerce extérieur ; puis son adresse allée Georges-Rouault (dans le 20^e arrondissement), jusqu'en 2008 où le voici mon voisin), avec la simple mention Natexis avec ou sans l'adresse du siège. Comme s'il refusait le jeu social, jusqu'à l'avoir maîtrisé.

Narrer ses ascensions vers les sommets de la hiérarchie, notamment du Crédit agricole en 2003, les mises à l'écart de tous ceux qui pouvaient lui causer la moindre ombre, dépasserait le cadre de cette Notice. Pour cet amateur d'opéra, il faut constamment du grandiose, du hors-norme et de l'inattendu. Cette rétrospective rappelle ce que plusieurs grandes figures ont dû à l'école de la République : un parcours imprévisible à chacun d'entre nous, un parcours rétrospectivement improbable, sauf à considérer que la banque était en 1970 une de ces rares activités où l'on pouvait commencer comme saute-ruisseau – mais normalien ! – et finir président. Je me hasarde à un constat qui explique peut-être sa réussite en ce milieu : son absence de diplôme n'a pas entravé sa réussite professionnelle, peut-être même l'aura-t-elle favorisé. Ce paradoxe surprendra notre communauté normalienne, dont les membres sont tous épris de savoirs académiques, couverts de diplômes, érudits par vocation et souvent savants par profession. Ferrero n'a aucun diplôme, or c'est peut-être parce qu'il n'en a aucun, mais qu'il jouit d'une intelligence supérieure, d'un entregent hors du commun, qu'il est plus libre d'avancer, de découvrir, et sans avoir tout appris au préalable, de se former en progressant.

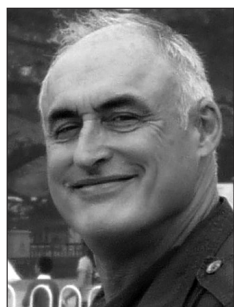
Enfin, sa trajectoire illustre et incarne la méritocratie républicaine, celle qui procède de l'élévation par le travail, par le mérite, par l'exercice constamment renouvelé de l'intelligence des situations et des hommes.

Bernard GOTLIEB (1968 l)

* *
*

Comment parler, sans être basque, de sa dernière tentative, la conquête de la mairie de Guéthary ? Il se présenta aux élections municipales de mars 2020 ; il déclarait avoir découvert, quasiment fortuitement, en 2005, cet agréable village côtier à mi-chemin entre Biarritz et la Bidassoa, y avoir acquis une résidence secondaire (la maison Patrakenia, puisqu'en pays basque le nom de la maison traverse les générations et sert à en désigner les habitants, jusque dans leur dernière demeure). Il se flattait qu'une collectivité multiséculaire l'attendait *pour relever son niveau*, profitait du décès inopiné de l'ancien maire, figure locale, pour terrasser sa première adjointe qui venait de lui succéder ; hélas, les propriétaires de résidences secondaires (ne parlant pas, de plus, l'euskara) n'étaient pas les bienvenus parmi les *Getariar* de souche, et les électeurs restèrent fidèles à Marie-Pierre Burre-Cassou, la sortante, dans un scrutin qui eut moins de retentissement au niveau national que les luttes pour la mairie de Biarritz. Ainsi, 494 voix allèrent à *Guéthary au cœur*, 339 à la liste *Ensemble avec Dominique Ferrero*. Les *Getariar* lui refusèrent d'achever sa trajectoire en « épuisant le champ des possibles » selon le début de la troisième épode de la troisième *Pythique* : la gloire que distribuait Pindare aux athlètes, il l'aurait distribuée aux banquiers, appelés trapézites, si parmi les *Pasion* s'étaient trouvés des personnages de la trempe de Dominique Ferrero... (P. C.)

MENANT (François), né le 19 septembre 1948 aux Sables d'Olonne (Vendée), décédé le 12 octobre 2022 à Paris. – Promotion de 1968 I.



François Menant est mort des suites d'une longue et très éprouvante maladie. Il a été professeur d'histoire du Moyen Âge à l'École entre 1998 et sa retraite en 2017. À ce poste, il a exercé le magistère moral et intellectuel que l'on attend de ceux qui occupent des fonctions de cette nature. Je l'ai connu, pour ma part, depuis 1980, d'abord comme élève préparant l'agrégation puis comme collègue dont les intérêts convergeaient avec les siens et enfin comme ami, dont la présence était importante à bien des égards.

François Menant a préparé le concours d'entrée à l'ENS au lycée Louis-le-Grand. Il a intégré en 1968 et obtenu l'agrégation d'histoire en 1971. Il a alors entrepris une thèse d'État, sous la direction de Pierre Toubert (1952 I). Son travail portait sur les *Campagnes lombardes entre X^e et XIII^e siècle*. Membre de l'École française de Rome de 1976 à 1979, il procéda, à la fin des années 1970, à Milan, Brescia,

Crémone et Bergame, aux importants dépouillements que sa thèse nécessitait. Il en devint très vite un spécialiste justement réputé et renommé. À son retour en France, il fut chargé de recherches documentaires à la Bibliothèque nationale où il s'ennuya fort, disait-il, à classer des cartulaires : c'était un poste d'attente comme il en existait alors quelques-uns et cela ne dura que quelques mois. Il entra au CNRS où sa carrière se déroula rapidement grâce à l'obtention du titre de docteur d'État dès 1988. Chargé puis directeur de recherches, il fut élu professeur à l'ENS en 1998 à la suite d'un concours très ouvert et très disputé. Son enseignement y dura jusqu'à sa retraite en 2017. Très impliqué dans la vie académique, il exerça aussi la vice-présidence de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public de 2001 à 2007 ainsi que la direction du département d'Histoire de l'École de 2010 à 2015.

Il commença à enseigner dès son retour de l'École française de Rome, Jacques Verger (1962 l), alors caïman d'histoire du Moyen Âge, lui ayant confié en 1980 la préparation de la question mise au concours de l'agrégation en 1981 et 1982, « L'Italie de 950 à 1250 ». C'était savant, parfaitement adapté à l'objectif et mémorable : les notes que j'ai prises alors à son cours m'ont accompagné longtemps. C'est là aussi que je fis connaissance avec son style oratoire assez inimitable et sa technique d'enseignement un peu paradoxale : je me souviens encore de sa posture, debout, penché pour consulter ses notes, appuyé des deux mains sur le bureau, disant des choses constamment intelligentes d'un air de profond ennui. Dans ce type de style, qui refusait le brio et la séduction du public, il concourait dans la même catégorie que Maurice Agulhon (1946 l) qui enseignait encore à Paris-I. Cela dit, quand il avait décidé que c'était important, il était époustoufflant. Il était aussi souvent drôle, son cours étant parsemé de boutades qui étaient un peu plus que des traits d'esprit et donnaient un air aimable à un propos forcément souvent austère.

Bref, une carrière bien remplie et une vie de professeur dont il me plaît de penser qu'elle a été heureuse autant que laborieuse. Sa capacité de lecture et de synthèse des informations recueillies était immense : la fréquentation de ses textes et de ses notes en bas de page suffisaient à le montrer. Il avait surtout à cœur, dans ses cours, de proposer des présentations historiographiques exhaustives et aisément mobilisables. Avant de quitter ses fonctions, il a fait don à la bibliothèque de l'École de 400 volumes constituant une partie de sa bibliothèque de travail qui trouvait difficilement place dans son bureau, une ancienne thurne du couloir rouge, mobilisée pour les besoins du département et dont le catalogage nous éclairera partiellement sur la culture de métier d'un grand historien français. Partiellement seulement : dans sa générosité, avant de partir à la retraite, il a prié ses collègues et amis de prélever

à l'intérieur de sa collection les livres dont ils estimaient avoir besoin ou qu'il leur ferait plaisir de posséder.

Sa bibliographie est importante, mais pas surabondante : 106 titres entre 1976 et 2019. Cela ne le place certainement pas parmi les plus prolifiques des médiévistes actuels. Mais il y a là quatre livres personnels, dont un recueil d'articles et un guide bibliographique. Deux de ses ouvrages ont fait date, aussi bien en France qu'en Italie, et sont appelés à demeurer, étant devenus des classiques : sa thèse, d'abord, *Campagnes lombardes du Moyen Âge. L'économie et la société rurales dans la région de Bergame, de Crémone et de Brescia du X^e au XIII^e siècle*, Rome, 1993 (BEFAR, 281), et un livre de synthèse tiré de son cours d'agrégation des années 2005-2006, *L'Italie des Communes (1100-1350)*, Paris, Belin, 2005. Il a enfin coorganisé ou participé à un certain nombre de programmes scientifiques de toute première importance pour l'histoire du Moyen Âge, étendant son champ d'intérêts de l'histoire rurale à une histoire que l'on pourrait qualifier d'histoire socioculturelle de l'économie qui intègre pleinement une réflexion anthropologique à l'histoire du Moyen Âge : sa collaboration avec le département des Sciences sociales de l'ENS et en particulier avec Florence Weber (1977 L) a été importante pour lui-même mais aussi pour les orientations épistémologiques et méthodologiques de notre discipline. Son expérience scientifique prend ici valeur d'exemplarité. Elle a donné lieu à un ouvrage devenu essentiel pour les études médiévales et modernes, *Écrire, compter, mesurer. Pour une histoire des rationalités pratiques*, paru en 2006 aux éditions Rue d'Ulm et réédité sous un titre et une forme légèrement différents en 2023.

Mais il y eut d'abord la thèse. Sa réédition par l'École française de Rome en 2023 sous un format économique rend le livre disponible et montre toute l'importance que cette institution attache à l'une des recherches les mieux abouties des années 1960-1980. *Campagnes lombardes* est une thèse d'État qui prend place dans le groupe des travaux d'histoire régionale italienne proposés par Pierre Toubert à certains de ses élèves : Jean-Marie Martin avec la Pouille, Jean-Pierre Delumeau (1969 I) avec Arezzo, Gérard Rippe (1964 I) avec Padoue, moi-même avec les Abruzzes. Ce quadrillage régional répondait à une ambition scientifique précise, reposant sur l'idée que la multiplication de ce type de travaux devait permettre au bout du compte de produire des synthèses. Toutes avaient la même orientation : elles plaçaient l'histoire rurale au cœur des recherches et utilisaient la thématique de l'*incastellamento* comme catégorie unificatrice et surtout clarificatrice, l'étude des habitats et de leurs mutations devant permettre de traiter de l'ensemble des sujets essentiels en histoire économique et sociale. En ce qui concerne Menant, il y avait d'une certaine manière une gageure à placer les campagnes au cœur du dispositif de description d'une société italienne, la Lombardie étant, dès le XII^e siècle, une des régions les plus urbanisées d'Italie. À tout le moins, cela allait à rebours des tendances les mieux ancrées de l'historiographie

italienne qui place l'histoire des villes en son cœur, faisant des campagnes un sujet subalterne, conquis, soumis, ordonné et dominé par les villes. L'une des réussites de l'ouvrage est de mettre en pleine lumière la dynamique des mondes ruraux sans pour autant minimiser l'importance des villes, mais en construisant une dialectique nouvelle des rapports ville-campagne qui trouve, bien plus tard, sa pleine expression dans *L'Italie des Communes*.

Sa participation à deux livres préparés et publiés juste après *Campagnes lombardes*, la *Storia di Cremona* et la *Storia di Bergamo*, avait permis à François Menant, en renversant sa perspective, d'approfondir et de rendre effectives certaines de ses découvertes les plus fondamentales effectuées en prenant la société rurale comme terrain et comme champ d'observation. L'une d'entre elles concernait la dette et le crédit dont François a été l'un des premiers, en France, à dire l'importance pour le monde rural, dès les XII^e et XIII^e siècles. Il a dirigé par la suite, avec d'autres universitaires, français et espagnols, Jean-Louis Gaulin (Lyon 2), Toni Furiò (Valence) et Odile Redon (Paris-VIII), un important programme sur l'endettement paysan qui est aussi une réflexion d'une grande profondeur sur la fonction de l'argent dans des sociétés en développement : en circulant, l'argent renforce les solidarités et consolide les sociétés.

La réflexion sur la société lombarde ne pouvait évidemment en aucune manière faire l'économie de recherches sur les institutions féodales. Les premiers articles de Menant sont, pour la plupart, dédiés à cette thématique, depuis un article donné aux « Mélanges de l'ÉFR » en 1976, jusqu'à sa participation à un grand colloque de 1979 dont les thèses ont été au fondement de toute la réflexion française sur la féodalité dans les années 1980 et 1990, intitulé *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen*, pour lequel il donna une étude sur les *scutiferi* – les écuyers – lombards du XII^e siècle. Une dizaine de ses articles au total sont consacrés à l'aristocratie lombarde et à ses transformations. Sa réflexion ne s'est pas arrêtée là, évidemment. Elle s'est prolongée par sa participation dans les années 1990 à l'immense enquête dirigée par Jean-Claude Maire Vigueur (1964 l) sur les podestats, entreprise qui a considérablement orienté la réflexion sur le fonctionnement politique des villes d'Italie aux XII^e et XIII^e siècles et dont les termes se retrouvent dans le maître livre qu'est *L'Italie des Communes*. Il y réussit un tour de force. Ramener à l'unité un sujet particulièrement éclaté, chaque ville, chaque commune, ayant et revendiquant sa propre histoire et, surtout, sa propre tradition historiographique. Ses immenses lectures, sa capacité à dégager des points communs, des évolutions et des tendances lui ont permis d'écrire un authentique chef-d'œuvre, immédiatement salué, traduit et adopté par nos amis italiens, lu et utilisé désormais par quiconque cherche à traiter des questions liées à ce qu'on a appelé la civilisation communale, entendu dans son sens le plus large.

L'intérêt de François pour les questions politiques et institutionnelles ne s'est pas arrêté à l'Italie et a impliqué au moins un pas de côté notable, à savoir *Les Capétiens : 987-1328* écrit avec Hervé Martin et Bernard Merdrignac, l'un et l'autre professeurs à Rennes 2. Il en fut le coordinateur. Livre et dictionnaire, édité chez Robert Laffont dans la collection « Bouquins », il a eu un succès suffisant pour que Perrin le republie en 2007.

Le sujet principal abordé par François Menant, c'était tout de même l'histoire économique et sociale. À ce titre, il a montré un intérêt tout particulier pour l'histoire des techniques en participant aux recherches sur la métallurgie et les mines à un moment où, dans les années 1980, des enquêtes collectives étaient lancées sur ce sujet : il donna en 1987 aux *Annales* un grand article sur les entreprises minières lombardes, thème pour lequel il conserva à la fois un intérêt et une compétence particulière. La recherche sur les causes de la prospérité italienne du Moyen Âge, qui n'est pas seulement commerciale ou rurale, évidemment, entraîne logiquement ce détour et cette prise de conscience de l'importance du secteur minier et métallurgique dans les ressources au fondement de la vie économique italienne. La production minière et la métallurgie intéressaient d'autant plus François que, jusqu'au milieu du XIII^e siècle, elles sont entre les mains de communautés rurales qui détiennent à la fois les savoir-faire et les capitaux nécessaires à leur mise en œuvre : c'est apparemment dans la région des Alpes lombardes qu'a eu lieu le développement dès le début du XIII^e siècle du procédé indirect qui, dissociant la production de fonte de celle d'acier, est l'une des acquisitions techniques majeures du Moyen Âge. Encore une fois, la société rurale était placée aux avant-postes, les villes de Brescia et de Crémone n'intervenant qu'à la fin, par le biais de la fiscalité, pour s'approprier cette source considérable d'enrichissement et la transférer à leurs élites.

Le travail personnel accompagnait déjà la participation à des programmes de recherche collectifs qui fut sans l'ombre d'un doute l'une des caractéristiques du travail de François. Cette façon de procéder se démultiplia à partir de la fin des années 1990 avec les enquêtes sur le crédit dont j'ai déjà dit un mot. Dans cette enquête, outre une réflexion sur la nature et la fonction du crédit dans les sociétés médiévales, François ouvre une voie nouvelle qui va l'amener du côté de la sociologie et de l'anthropologie de l'écriture en rapprochant l'endettement de la production des instruments juridiques qui le rendent possible. L'une des publications principales de ce programme a été le collectif intitulé *Notaires et crédit* (Collection de l'ÉFR, 2004) qui s'inscrivait aussi dans la réflexion lancée par Pierre Toubert (1952 I) et Monique Bourin (1962 L) sur le notariat autour de la chaire d'histoire de l'Occident médiéval du Collège de France et dans une autre réflexion dans laquelle il fut un devancier, à savoir le lien entre vie économique et écriture.

Les années 1990 et le début des années 2000 ont été l'apogée du travail collectif, un travail dans lequel la participation de François a été essentielle. Je pense aux programmes « Genèse médiévale de l'anthropologie moderne » dirigé par Monique Bourin, où il s'est chargé, avec Jean-Marie Martin, de la partie italienne ; je pense également à « Anthropologie du prélèvement seigneurial », sous la direction de Monique Bourin et de Pascual Martinez Sopena (Valladolid) qui ont donné lieu à deux volumes imposants et importants et, surtout, à la constellation de rencontres qu'a été l'étude de la conjoncture de 1300, création collective et réellement internationale d'une immense richesse et dans laquelle nous trouvons, sans qu'il soit toujours possible de discerner les responsabilités, outre François, Monique Bourin, Pere Benito (Lleida), Sandro Carocci (Roma 2), John Drendel (université Québec à Montréal), Lluís To (Gérone). Cela a donné lieu à une série de publications qui ont profondément fait bouger les lignes historiographiques. Parti d'un colloque organisé en 2002 à Montréal et de la contestation du paradigme défini par Georges Duby et Michael M. Postan dans les années 1960, le programme a renouvelé les thématiques d'étude de l'histoire économique du bas Moyen Âge. Le schéma explicatif retenu depuis les années 1960 était globalement malthusien ou néomalthusien : la crise de la fin du Moyen Âge avait été provoquée par l'inadéquation des ressources au nombre des hommes après trois siècles de croissance démographique continue. Personne n'avait, jusqu'au début des années 2000, remis en cause ce qui semblait un acquis définitif de l'historiographie. L'assimilation de concepts et de catégories de sciences sociales permit au groupe dont Menant faisait partie de construire une autre proposition. Menant était un grand lecteur de livres qui ne concernaient pas directement la période médiévale. Parmi eux, les travaux d'Amartya Sen sur le lien entre pauvreté et famine et ceux de Cormac O'Grada sur la grande famine d'Irlande : ils furent son fil directeur dans la recherche entreprise sur la conjoncture du XIV^e siècle et qui plaça, à juste titre, la question des disettes et des famines en son cœur.

Ce programme a comporté plusieurs volets dont les principaux ont été développés dans un article fondamental sorti en 2011 dans les *Annales*. Il se concrétisa de manière définitive en 2011 également avec le livre collectif *Dynamiques du monde rural dans la conjoncture de 1300*, où le sous-titre, *Échanges, prélèvement et consommation en Méditerranée occidentale* est encore une fois aussi important que le titre. Volontairement, les responsables du programme ont choisi de ne pas traiter des questions climatiques, ce qui serait actuellement impossible, ni des questions démographiques, non pas que celles-ci soient réglées, mais parce qu'il s'agissait surtout de traiter de problèmes sous-estimés par les études précédentes : le fonctionnement concret des marchés médiévaux, dont la compréhension a beaucoup évolué en partie sous l'impulsion de François, le prélèvement seigneurial et fiscal et, enfin,

la question de la consommation largement négligée malgré l'essor, dans les années 1970-1980, des travaux sur l'histoire de la culture matérielle. Il s'agissait là d'angles morts des études précédentes, obnubilées, précisément, par la question malthusienne du rapport entre production et population. Les travaux sur la conjoncture de 1300 ont largement contribué à remettre en cause ce paradigme et à tenter une jonction avec la science économique par la lecture des situations médiévales à la lumière des écrits d'Amartya Sen.

Je voudrais, pour terminer, dire un mot du séminaire de François. Dans les années qui ont suivi son élection à l'ENS, celui-ci tendait à devenir un substitut de celui que Pierre Toubert avait tenu à l'EPHE puis au Collège de France. À un certain moment, François a donné un coup d'arrêt à cette tendance pour pouvoir s'adresser d'abord aux élèves de l'École et aux doctorants non normaliens qui seraient intéressés. En même temps, il développait, dans son séminaire, une réflexion d'une grande profondeur dont témoignent les manuscrits détenus par sa compagne Régine Le Jan, demeurés malheureusement inachevés. La maladie l'a empêché de porter à leur terme les plus aboutis d'entre eux. Plusieurs projets se sont succédé qui se sont transformés et dont les brouillons, plus ou moins élaborés, ont été essayés au séminaire, dont c'est la fonction. Il y a eu d'abord un essai sur le fonctionnement de l'économie médiévale, puis une tentative d'écrire un livre sur les rapports entre histoire du Moyen Âge et Sciences sociales. Cela découlait de ou était lié à *Écrire, compter, mesurer*, dans lequel la place et la fonction des écritures dans la vie économique était central, ce qui impliquait une réflexion de type sociologique ou anthropologique.

Cette tentative a été abandonnée au profit d'une réflexion de grande ampleur sur la notion de « peuple », qui a donné lieu à l'un des derniers articles de François, publiés dans les « Mélanges de l'École française de Rome » en 2019 : « Qu'est-ce que le peuple au Moyen Âge ? ». La recherche sur la notion de peuple prolonge de façon assez nette mais aussi en le transformant, le point de vue adopté par François depuis le début de ses travaux qui visaient à décrire les rapports sociaux et à les prendre dans leur réalité. La question ainsi posée induit une interrogation sur les catégories mobilisées : à travers lesquelles peut-on atteindre au mieux les réalités sociales ? quelles sont les catégories indigènes pertinentes ? quelles représentations et quels biais de source sont sous-jacents à leur mobilisation ?

François Menant a voulu travailler sur une histoire vue d'en bas, c'est-à-dire à partir des catégories sociales dominées et, *a priori*, silencieuses ou réduites au silence. Grand lecteur de Hoggarth et de Thompson, il professait que les groupes sociaux subalternes ont des pratiques culturelles, des sociabilités propres, des sentiments moraux et religieux auxquels il est possible d'avoir accès : sa curiosité pour l'histoire du mouvement ouvrier, que j'ai découverte en feuilletant les pages de ses brouillons, vient de là, de la volonté de comprendre l'*agency* des groupes dominés, ou pour parler

comme Hoggarth, d'accéder à la compréhension de la culture des pauvres. Cela l'amenait par conséquent à travailler sur les rationalités pratiques à l'œuvre dans les groupes matériellement les plus démunis. Il est plus que regrettable que son état de santé, fortement dégradé depuis 2015, ne lui ait pas permis de pousser à fond cette tentative. Le travail sur l'écriture, enfin, s'insérait dans la réflexion globale qu'il menait sur les rationalités pratiques et qui forme l'unité de son travail. C'est là une direction que beaucoup parmi les historiens médiévistes ont prise, déplaçant les thèmes de l'histoire économique axés sur la production vers une analyse des comportements et des consommations, insérant plus profondément le travail dans la chaîne des rapports sociaux en ne le traitant pas exclusivement sous l'angle du salaire et du niveau de vie. De ce point de vue, sa lecture des travaux de Martha Howell et, en règle générale, des féministes américaines, mériterait d'être continuée, la présence des femmes dans les activités économiques, toujours dévalorisée malgré le caractère très spécialisé de certains métiers qu'elles sont les seules à exercer, devant être encore approfondie.

François Menant a été un grand professeur : les actes inédits de son séminaire le montrent à l'envi. Il a été également l'une des chevilles ouvrières de notre société académique par sa présence dans les institutions qui règlent notre sociabilité ainsi que par son action à l'intérieur des groupes de recherche auxquels il a participé. Son œuvre écrite est importante et, à certains moments, éclatante. Je pense en particulier à ce qu'il a écrit sur l'Italie communale. Ses méthodes de travail et sa mobilisation à travers des groupes, le privilège qu'il a donné au travail collectif font de son œuvre comme de son enseignement un moment de l'histoire de l'historiographie française. François Menant a été un intellectuel de premier ordre et un grand historien dont l'œuvre est appelée à durer et dont l'enseignement a marqué profondément les jeunes médiévistes qui ont compris les orientations novatrices qu'il avait prises dans une recherche jamais achevée et dont nous tirons et tirerons encore longtemps le plus grand profit.

Il a représenté à mes yeux la figure même de l'homme de savoir, profond, accessible, chaleureux, généreux, que ses hautes qualités morales et intellectuelles placent sans nul doute au premier rang des historiens médiévistes de la fin du xx^e et du début du xxi^e siècle.

Laurent FELLER (1977-)
Professeur émérite d'histoire du Moyen Âge
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

DUCHET (Pierre), né le 15 février 1949 à Paris, décédé le 27 octobre 2018 à Mexico (Mexique). – Promotion de 1969 s.



Chercheur, mathématicien d'élite, tout en étant l'animateur infatigable de séances de mathématiques pour les collégiens et lycéens, militant communiste et joueur de poker roulant en Alfa Romeo, devenu mathématicien avec des parents professeurs de lettres, engagé à fond dans un sujet puis disparaissant pour s'occuper d'un autre, Pierre Duchet a été un homme de paradoxes, étincelant dans des sphères disjointes. Sa seule présence amenait une part de mystère dans tous les milieux. Ce mystère reste, poignant, chez ses amis, cinq ans après sa disparition.

Pierre est le fils unique du grand professeur Claude Duchet, fondateur de la socio-critique comme approche de la littérature, et de Michèle Bonnissol-Duchet (1947 L), professeur de lettres à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, spécialiste du Siècle des Lumières, tous deux figures importantes de l'intelligentsia communiste de la seconde partie du xx^e siècle. La vie trépidante et engagée des parents Duchet ne laissait pas beaucoup de place au petit Pierre. À sa naissance, ses parents encore étudiants le confient à une nourrice. Leur premier poste au lycée Lamoricière d'Oran, où ils emmènent Pierre en 1952, est aussi une dure épreuve puisqu'ils doivent, un peu en catastrophe, quitter le pays en 1955. Michèle Duchet trouve alors un poste au lycée Thiers de Marseille, et Pierre est confié à sa grand-tante institutrice qui habite à Firmi dans l'Aveyron et va ainsi guider ses premières années dans l'école primaire. Doit-on chercher dans cette enfance chaotique les sources de la singularité existentielle de Pierre ? En tout cas, il a continué à voir, très secrètement, sa nourrice et sa grand-tante jusqu'à la fin de leurs jours.

Les parents sont nommés à la Sorbonne en 1958 et la famille se fixe définitivement à Paris dans le 13^e arrondissement. Pierre poursuit brillamment ses études à Henri-IV, à Louis-le-Grand puis à Saint-Louis¹ et il est reçu à l'École en section mathématiques en 1969. Les élèves de première année sont encore en bithurne à cette époque, et Pierre se retrouve avec un autre Pierre, Paldacci, un génie mathématique hélas tôt disparu en 1992. Marc Chaperon et moi-même occupions la thurne voisine et nous sommes ainsi devenus les quatre inséparables du 3^e Rataud, nous retrouvant souvent chez le bougnat de la rue des Feuillantines et écumant nuitamment les bars et salles d'art et d'essai du Quartier latin. Nous jouions à des jeux plus ou moins avouables dont le poker, qui a été un temps une véritable passion pour Pierre : il avait développé une « méthode » pour ce jeu dont il pensait qu'elle devait lui apporter des gains certains à condition de jouer souvent, et l'idée de gagner contre des bourgeois fortunés conciliait cette activité avec

ses opinions politiques. Malheureusement, cette passion l'a entraîné un peu loin (d'où l'Alfa Romeo gagnée puis perdue), et il a su mettre un terme juste à temps à cette forme de lutte des classes. Pierre aimait aussi le sport mais... à sa façon : il jouait au volley-ball avec l'équipe de l'École et il s'était lancé, à la stupeur de ses coéquipiers, dans une classification des combinaisons de réception du service, donnant à chaque combinaison (il y en a plus d'une dizaine) un nom de géomètre grec afin de déstabiliser l'adversaire. Ainsi, sur service adverse, il criait par exemple Pythagore, ou Apollonius..., et ses camarades étaient censés exécuter ladite combinaison. Il menait aussi des activités plus confidentielles, comme avec l'Union des étudiants communistes et son ami Roger Martelli (1969 l), ou plus personnelles lorsqu'il nous a présenté Nicole Péchiné, élève littéraire de Fontenay, qu'il a épousée alors qu'il était en troisième année. Je n'ai jamais vu de ma vie un mariage aussi intime, cinq personnes à la mairie de Vitry-sur-Seine : les deux mariés, Marie-Claire témoin de la mariée, le témoin du marié (moi-même) et le maire. Nicole et Pierre ont été très actifs dans les grandes luttes de l'époque, notamment contre l'intervention américaine au Vietnam. Leurs deux enfants, Clara et Anton, sont nés en 1972 et 1976.

Et les mathématiques dans tout cela ? Elles vont venir, et pas qu'un peu ! Comme pour beaucoup d'élèves à cette époque, la vitesse acquise en prépa a permis à Pierre de remplir *a minima* pendant ses années d'École les obligations de maîtrise, agrégation et diplôme. Il a obtenu à la sortie de l'École un poste au CNRS où il a effectué ensuite toute sa carrière.

Attiré au départ par la combinatoire, il commence dans le laboratoire de Claude Berge à Jussieu. Berge avait tout pour plaire à Pierre : original, visionnaire, membre de l'Oulipo, auteur de romans policiers mathématiques... C'était aussi et surtout un des fondateurs de la théorie moderne des graphes, qui s'attache aux propriétés des ensembles de points reliés par des arêtes. Cette théorie, qu'on peut faire remonter à Euler avec son fameux problème des ponts de Königsberg, a des ramifications nombreuses, aussi bien pour les développements théoriques que pour les applications². Pierre s'est d'abord intéressé aux jeux combinatoires (chaque joueur a chaque fois un choix fini de coups à jouer) dont l'étude rejoint la théorie de certains graphes. Après une longue maturation (cinq ans sans publication, merci au CNRS de l'époque !), il décide début 1979 que le moment est venu d'écrire sa thèse et annonce à sa famille et ses amis qu'il va disparaître pendant six mois ! Et effectivement, il part de chez lui avec un sac de couchage et s'installe à... Jussieu où il travaille jour et nuit, dormant par courtes durées dans son bureau. Celle que nous appelions entre nous la « thèse sac de couchage » va effectivement être soutenue en 1979, découvrant dans l'étude des graphes de nouveaux liens entre propriétés combinatoires et convexité. Entre 1979 et 1989, plus de trente publications de Pierre sur ce sujet vont s'enchaîner (la politique du CNRS avait du bon...) avec un grand retentissement

dans la communauté. Il y aura même une « Conjecture de Berge-Duchet », une sorte de consécration (elle sera démontrée, par d'autres, en 2006).

Pierre est logiquement nommé directeur de recherche au CNRS et il part diriger le laboratoire Structures discrètes et didactique à l'université Joseph-Fourier de Grenoble en 1992, où il passe quatre années avec des travaux sur la combinatoire et la didactique, puis revient à son laboratoire à Jussieu en 1996.

Cette période est aussi marquée par sa séparation avec Nicole, ils divorceront en 1998.

Il dirige une dizaine de thèses entre 1990 et 2000. Cependant ses publications sur la combinatoire et les graphes s'espacent, il a en effet basculé sur un autre sujet avec lequel il va aussi marquer durablement la communauté mathématique.

Poussé par sa motivation profonde qui est de mettre en contact des élèves avec des chercheurs, de leur faire toucher du doigt ce qu'est la recherche mathématique, il va essayer plusieurs voies avant d'arriver au but. Il a commencé très tôt en créant en 1981 le groupe « PGCD » pour présenter aux élèves les grands problèmes de combinatoire, puis en participant en 1985 à l'initiative ministérielle « 1 000 classes, 1 000 chercheurs » à l'occasion de laquelle il fait la rencontre de Pierre Audin³, alors professeur de terminale et bientôt médiateur scientifique au Palais de la découverte. Les deux Pierre parviennent au constat que, dans toutes ces initiatives, les élèves sont placés en position de spectateurs et, pour en faire des acteurs, ils franchissent le pas en créant en 1989 l'association MATH.en.JEANS⁴ avec Duchet, président, Audin, secrétaire, et René Veillet, trésorier. Cette association, fruit de toute l'expérience de Pierre Duchet en didactique, discipline qu'il n'a jamais abandonnée, repose sur une série de méthodes et d'outils permettant à des groupes d'élèves (volontaires) de réfléchir, coopérer et travailler, en toute liberté mais encadrés par leurs professeurs, sur des sujets mathématiques proposés par des chercheurs, parfois formulés de façon imprécise ou incomplète. Chaque sujet est traité par deux établissements ce qui permet d'organiser des échanges et de la collaboration entre équipes. Depuis 1990, cette initiative a été un véritable succès, et cela continue, avec des centaines d'établissements participants, des milliers d'élèves impliqués, l'agrément du ministère de l'Éducation nationale, la reconnaissance de la communauté mathématique avec l'obtention du prix d'Alembert de la Société mathématique de France en 1992, etc. Pierre s'y est consacré jusqu'au début des années 2000, puis il a pris ses distances, tout en continuant à participer à quelques sessions avec son regard bienveillant. Il est un peu revenu à la combinatoire de ses débuts, a participé à la création de l'association Animath ainsi qu'à d'autres activités plus personnelles.

Cette carrière si productive correspondait profondément à sa personnalité. Pierre aimait les maths, était les maths. À son contact, on ressentait que sa pratique

sur n'importe quel sujet reposait sur une analyse théorique préalable, une approche bourbakiste⁵ de la vie. On le voyait dans ses prises de parole, dans des activités anecdotiques comme le poker ou le volley-ball déjà évoqués, mais également dans la vie de tous les jours où il cherchait, et trouvait souvent, la trace de propriétés mathématiques. Son habileté manuelle, ses dons de bricoleur, l'amenaient aussi à construire de petits objets avec des bouts de ficelle, des bâtons et des cailloux pour illustrer avec pertinence ses cours, ses conférences ou même ses pensées du moment.

En 2015, il prend sa retraite du CNRS et part au Mexique rejoindre Simone Hazan, mathématicienne et psychanalyste, qu'il épousera à Paris en 2016. Hélas, il développe une tumeur au cerveau et décède dans un hôpital de Mexico le 21 octobre 2018, sans avoir pu revoir sa famille et ses amis de France.

Il laisse une profonde empreinte dans les domaines qu'il a abordés au cours d'une vie parfois déconcertante, et un grand vide auprès de ses amis qui, lors de deux cérémonies, le 16 février 2019, à l'École le matin et à l'institut Henri-Poincaré l'après-midi, ont témoigné de leur désarroi de ne plus pouvoir compter sur sa grande générosité en tout domaine.

Je remercie très sincèrement Nicole Duchet-Trampoglieri pour son encouragement et son aide. Je salue également avec tristesse le souvenir de Pierre Audin, sans doute l'ami le plus proche de Pierre, décédé en mai 2023 pendant l'écriture de cette notice.

Notes

1. Pour ce cheminement plutôt inhabituel entre les grands lycées parisiens, Marc Chaperon (1969 s) nous donne une piste. Marc a connu Pierre au lycée Louis-le-Grand, où ils étaient condisciples dans la classe de spéciales de Jean Coutard (1929 s) ; celui-ci, recordman du nombre d'élèves « casés » à Polytechnique (30 ou 40 par an), axait son enseignement sur la préparation au concours de cette école honorable. Cela déplaisait à Pierre et l'avait peut-être amené à passer à Saint-Louis pour sa deuxième année de spéciales chez Julien Émile Riche (1935 s) qui était plus orienté Ulm.
2. Par exemple, le célèbre théorème des quatre couleurs (on peut colorier avec seulement quatre couleurs les pays sur une carte sans que deux pays adjacents aient la même couleur) se traduit en une propriété de certains graphes.
3. Pierre Audin est le fils de Maurice Audin, assassiné par l'armée française en Algérie en 1957. Pierre Duchet s'est beaucoup impliqué avec la famille Audin dans le combat pour faire reconnaître ce drame.
4. Cet acronyme oulipesque signifie *Méthodes d'Apprentissage des Théories mathématiques en Jumelant des Établissements pour une Approche Nouvelle du Savoir*. Juste avant son décès, Pierre Audin, que nous avons consulté sur l'origine de ce nom, nous a appris que les deux Pierre l'avaient imaginé ensemble avec *Accession à la Noblesse Scientifique* pour les trois dernières lettres. Cependant Pierre Duchet n'en était pas satisfait et avait insisté quelque

temps plus tard pour remplacer la fin par *Approche Nouvelle du Savoir*. Fait minuscule, mais révélateur de l'ambition intellectuelle de Pierre en tout domaine.

5. Marc Chaperon se souvient que Pierre lisait Bourbaki pendant les cours de maths de Coutard en classe de spéciales, au grand étonnement de ses camarades... et du professeur.

GOULET-CAZÉ (Marie-Odile), née le 21 mars 1950 à Gray (Haute-Saône), décédée le 15 mars 2023 à La Verrière (Yvelines). – Promotion de 1970 L.



Marie-Odile nous a quittés le 15 mars 2023, pour la plus grande peine de sa famille et de ses collègues, si nombreux à avoir eu le privilège de compter parmi ses amis. Pendant des décennies, elle aura dynamisé la recherche sur les philosophes grecs, sur leurs textes et sur leurs doctrines. Elle laisse un héritage intellectuel dont la communauté scientifique et les étudiants doivent maintenant continuer de recueillir tous les fruits.

Une brève présentation des étapes de sa carrière est fournie par Marie-Odile elle-même sur le site du Centre Jean Pépin : ancienne élève de l'École normale supérieure de jeunes filles (promotion 1970), agrégée de lettres classiques en 1973, entrée au CNRS en 1978 (après trois ans d'enseignement au lycée Saint-Michel-de-Picpus), directrice de recherche depuis 1991. Habilitée à diriger des recherches en 2000 à l'université Paris-IV (« Études de philosophie grecque : le cynisme ancien, Diogène Laërce, la *Vita Plotini* de Porphyre »), elle a dirigé de 1991 à 1998 et de 2003 à 2010 l'Unité propre de recherche 76 du CNRS (« Histoire des doctrines de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge ») devenue par la suite le Centre Jean-Pépin, à Villejuif, et de 1996 à 2003 la Fédération de recherche 33 du CNRS (« Institut des traditions textuelles »), à Villejuif également. En 2006-2007, elle a été directrice scientifique adjointe du département SHS (Sciences humaines et sociales) du CNRS et de 2010 à 2014 membre du conseil scientifique de l'InSHS du CNRS. Elle était directrice de recherche émérite depuis mars 2016.

Ce résumé, dans sa sobriété, évoque, pour celles et ceux qui l'ont connue et admirée, une somme d'initiatives, de travaux, d'énergie, de dévouement, de responsabilités d'une qualité exceptionnelle. C'est au lycée Fénelon qu'elle a préparé le concours d'entrée à l'École normale. Toute jeune normalienne, elle a d'abord orienté ses projets d'études vers les chaînes exégétiques grecques, avec un mémoire de maîtrise sur les fragments des *Homélies* d'Origène sur *Job* en 1972, sous la direction de Marguerite Harl. C'est au séminaire de celle-ci que j'ai fait la connaissance de

Marie-Odile, alors que j'étais caïman de grec à l'ENS. Cette rencontre a été l'origine d'une longue amitié, partagée avec son époux, Richard Goulet (1972 I). Ils se sont mariés en juillet 1972.

L'enseignement qu'elle a apprécié de professeurs comme Simone Follet (1955 L), Jean Irigoin, Jean Pépin ou Pierre Hadot s'est poursuivi en d'indéfectibles amitiés et d'étroites collaborations.

Sur le plan professionnel, nos relations se sont resserrées, au début des années 1990, quand j'ai succédé à Michel Tardieu à la direction du « Centre d'études des religions du Livre » (EPHE-CNRS). Je peux ainsi témoigner de la générosité, de l'art de mobiliser les énergies, du sens de l'organisation, des capacités d'innovation, de la loyauté de Marie-Odile. Le Cerl était alors dépourvu de locaux. Après diverses tentatives infructueuses, j'ai trouvé chez elle le soutien le plus efficace. L'installation du centre dans des bureaux à Villejuif n'a pas été une opération à courte vue. Marie-Odile l'a intégrée à un vaste projet, utile au développement des études et des publications sur la philosophie, les religions et les sciences de l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne. L'ampleur de son programme et sa ténacité ont obtenu de la Direction du CNRS la création sur le campus de Villejuif d'une Fédération de recherche, matérialisée par une bibliothèque, réunissant à l'origine les fonds documentaires des quatre laboratoires concernés, puis par la collection « Textes et traditions », chez Vrin, en 2001, qu'elle a fondée avec Richard Goulet et Philippe Hoffmann, constamment associé à leurs travaux, alors directeur du Cerl, devenu « Laboratoire d'études sur les monothéismes ». Je reprends ici la description qu'elle a donnée elle-même de cette collection :

Cette collection se veut ouverte à toutes les traditions textuelles antiques et médiévales. Soucieuse de faire éclater les clivages traditionnels entre les disciplines, tout en maintenant une grande exigence scientifique, elle accueille des travaux en philologie, philosophie, histoire, histoire des sciences et histoire des religions. Y sont présentés, traduits et commentés des textes en grec, latin, arabe, hébreu et en d'autres langues orientales ; y sont étudiées les traditions philosophiques, historiques, érudites, scientifiques ou religieuses dans lesquelles s'inscrivent ces textes. Le souci de toujours appuyer la réflexion sur les textes du passé, leur exégèse et leur histoire et l'histoire de leur exégèse sert de trait d'union entre les publications diversifiées de cette collection.

Les 37 ouvrages parus depuis 2001 attestent la fécondité de ce programme que Marie-Odile a initié et auquel elle a collaboré activement au cours de son expansion. Plusieurs colloques, sous son impulsion, ont été organisés dans le cadre de cette Fédération. Marie-Odile a su veiller à ce que la bibliothèque bénéficie des crédits nécessaires et d'un personnel qualifié. Soucieuse à la fois de l'intérêt commun et de

la situation des personnes, elle a constamment soutenu titularisations et promotions, comme elle n'a cessé de le faire à l'intérieur de l'UPR 76.

Comme membre, puis directrice de ce laboratoire, elle a organisé des recherches collectives ou les a accompagnées de sa compétence scientifique et administrative ; des ouvrages majeurs en sont issus : sur la *Vie de Plotin* par Porphyre (entreprise initiée par Jean Pépin, deux volumes publiés en 1982 et 1992), sur les *Sentences* de Porphyre (paru sous la responsabilité de Luc Brisson, en 2005), sur l'*Ancre des nymphes dans l'Odyssée* de Porphyre (paru sous la responsabilité de Tiziano Dorandi, en 2019). Il faut ajouter la traduction collective, introduite et commentée, des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce, qu'elle a dirigée (Le Livre de poche, 1999) et à laquelle ont été associés Jean-François Balaudé (1983 I), Luc Brisson, Jacques Brunschwig (1948 I), Richard Goulet et Michel Narcy. Tous les auteurs qui ont collaboré à ces programmes et ces publications ont donné les preuves de leur estime et de leur gratitude. Il serait impossible d'en fournir ici une liste complète, surtout s'il fallait inclure tous les chercheurs et les étudiants qui lui sont redevables.

Son laboratoire a accueilli et hébergé en 1993 l'équipe parisienne de *L'Année philologique*, dirigée jusqu'en 2009 par Pierre-Paul Corsetti (1964 I). Marie-Odile a consacré de grands efforts au maintien des équipements et des personnels indispensables pour la production de cet instrument bibliographique fondamental de la recherche sur l'Antiquité gréco-latine. J'ai croisé, en voisin, les rédacteurs étrangers qu'elle recevait à Villejuif pour les réunions de concertation entre les équipes et qui pourraient, eux aussi, exprimer leur reconnaissance (notamment Lisa D. Carson, de l'American Office, Werner Schubert, de Munich, Franco Montanari, de Gênes, Pedro Pablo Fuentes, de Grenade, pour ne citer que ceux que j'ai personnellement connus). Par fidélité au vœu de Mlle Juliette Ernst de faire vivre en pleine indépendance la Société internationale de bibliographie classique qui préside à la destinée de *L'Année philologique*, et par loyauté envers les collègues étrangers, Marie-Odile a défendu courageusement l'autonomie de cette institution.

Un autre joyau de son laboratoire est le *Dictionnaire des philosophes antiques*, dirigé par Richard Goulet, un trésor d'informations sur tous les philosophes de l'Antiquité, leurs doctrines, leurs ouvrages, la réception de leurs œuvres et la documentation bibliographique les concernant (7 tomes et un supplément, le tout en 9 volumes souvent de plus de 1000 pages). Marie-Odile y a contribué, non seulement en rédigeant de nombreux articles, mais aussi en aidant Richard à gérer les relations avec les auteurs, à relire les textes, à assurer leur conformité aux normes de présentation du projet.

La confiance qui lui a été accordée par ses collègues, pour la mise en œuvre des divers programmes dont elle a assumé la charge et pour l'administration de la

recherche, se fondait, plus encore que sur ses talents d'organisatrice, indiscutables, sur son autorité scientifique. Ses ouvrages et ses articles ont illustré très tôt cette autorité. Ayant choisi d'étudier le cynisme ancien, elle a consacré à ce courant une grande partie de ses recherches et de ses publications, fondées sur un dossier des fragments et des témoignages qu'elle a enrichi tout au long de sa carrière. Comme le dit Roger-Pol Droit dans l'hommage qu'il a rendu à Marie-Odile (*Le Monde* du 29 mars 2023), « il a fallu la patience, la compétence et la ténacité d'une chercheuse hors pair, doublée d'une travailleuse acharnée, pour faire émerger de l'ombre, peu à peu, un continent philosophique oublié ». Sans atténuer les excentricités provocatrices de Diogène et des *chiens*, ses disciples, elle a mis en lumière la visée proprement philosophique de leur rébellion méthodique contre la société « civilisée », qui anticipe à certains égards les débats d'aujourd'hui sur la distinction entre nature et culture, élaborée précisément par les philosophes de la Grèce que Diogène contestait. Elle a percé la signification de leurs extravagances. Son analyse minutieuse de tous les témoignages montre aussi que le cynisme tel qu'il est décrié de nos jours, réduit à une conduite ne s'embarrassant pas de scrupules moraux, à une fourberie trompeuse et inhumaine, est le contraire de la droiture, de la franchise et de la clarté revendiquées par ces pourfendeurs de l'arrogance des profiteurs. Son premier livre, *L'Ascèse cynique* (Paris, Vrin, 1986, rééd. augm., 2001, réimpr., 2016), détaille les idées-forces de la morale diogénienne, situe l'ascèse cynique, prônant la voie du « raccourci vers la vertu », par rapport au socratisme et au stoïcisme, et fournit un commentaire novateur de Diogène Laërce VI 70-71. C'est peu après cette publication qu'elle reçut, en 1988, la Médaille de bronze du CNRS. Elle a en outre révélé, tout au long de ses travaux, l'influence de la voie diogénienne jusqu'à la fin de l'Antiquité, et au-delà. Dès 1991, la renommée que lui avaient acquise ce livre et d'autres travaux lui permettait de réunir plus de vingt conférenciers dans un colloque international sur *Le Cynisme ancien et ses prolongements*, dont elle a publié les actes, avec Richard Goulet (PUF, 1993). Elle y donnait elle-même un exposé substantiel et enfin éclairant sur « Les premiers Cyniques et la religion » (p. 117-158), en soumettant les avis des modernes sur le sujet à une critique vigilante des sources, pour retrouver l'inspiration authentique d'Antisthène et de Diogène, différenciant l'un de l'autre, et des Cyniques ultérieurs. Parmi les intervenants on remarquait, à côté d'autres grands savants, Margarethe Billerbeck, professeure à l'université de Fribourg (Suisse), spécialiste éminente elle aussi du cynisme antique, en langue allemande principalement, devenue une amie de Marie-Odile, et qui traitait alors du « cynisme idéalisé d'Épictète à Julien » (p. 319-338). Marie-Odile a scruté la documentation ancienne pour établir un catalogue des Cyniques, dont elle a donné la teneur dans plus de cent articles du *Dictionnaire des philosophes antiques*, allant des plus célèbres à ceux qui sont simplement nommés dans un texte ancien,

sans négliger des philosophes proches d'eux ni leurs adversaires. Elle a pu ainsi montrer quantitativement l'importance de ce mouvement, en menant des investigations sur son rôle dans la société. *Der Neue Pauly* a accueilli vingt-deux notices rédigées par elle. Ses principaux articles sur les Cyniques (seize, plus deux études inédites) ont été réunis : *Le Cynisme, une philosophie antique*, coll. « Textes et traditions » 29, 2017, 702 p. Elle avait auparavant, en 1996, avec R. B. Branham, édité un ensemble d'études intitulé *The Cynics. The Cynic Movement in Antiquity and its Legacy*, Berkeley, 456 pages¹.

Ses recherches sur le cynisme l'ont amenée en outre à s'intéresser de près aux stoïciens. Elle interroge souvent les relations ambiguës entre les deux mouvements philosophiques et le legs du premier au second. Elle a écrit un livre sur l'influence exercée par la *Politeia* de Diogène sur celle du jeune Zénon et sur la façon dont Cléanthe et Chrysippe parvinrent à intégrer l'héritage cynico-zénonien en usant notamment de la notion paradoxale de καθήκοντα περιστατικά (« convenables selon les circonstances ») pour en justifier les aspects les plus scandaleux, tandis que plus tard s'opéra le transfert inverse, au cynisme, du concept stoïcien d'ἀδιαφορία, « indifférence » (*Les Kynika du stoïcisme*, coll. « Hermes Einzelschriften » 89, Stuttgart, 2003). Mais elle a aussi étudié la philosophie stoïcienne en elle-même, par exemple dans un ouvrage résultant d'un séminaire qui avait réuni autour d'elle Frédérique Ildefonse (1983 L), Wilfried Kühn, Isabelle Koch (1989 I), Frédérique Woerther (1995 I) et Angelo Giavatto et qui avait pour premier objectif d'analyser, dans le cadre de la morale stoïcienne, la notion fondamentale d'« impulsion ». Le livre approfondit et élargit l'examen de concepts centraux du stoïcisme, en relisant, retraduisant et remettant en perspective les textes, sous le titre *Études sur la théorie stoïcienne de l'action*, coll. « Textes et traditions » 22, 2011.

En recensant les témoignages anciens sur les Cyniques, elle a souvent aussi rencontré les chrétiens, soit que ceux-ci les accablent de leurs sarcasmes, soit qu'ils soient séduits par leur ascétisme, soit encore qu'ils fournissent, comme Origène, des informations précieuses sur le cynisme. La diffusion, renforcée au début de notre siècle par la parution de plusieurs ouvrages, de la « Cynic hypothesis » émise par le « Jesus Seminar » californien, l'a incitée à reprendre avec toute l'acribie et l'impartialité nécessaires les rapprochements proposés entre le mouvement de Jésus et le cynisme, certains allant jusqu'à faire de Jésus lui-même un cynique, influencé avec ses premiers disciples par des prédicateurs itinérants propageant cette doctrine et le modèle de vie correspondant. Sur un tel sujet, l'examen attentif des sources et des faits, la critique minutieuse des arguments avancés, l'analyse, à frais nouveaux, des contacts entre cynisme et judaïsme dans l'Antiquité et de la comparaison entre la source Q des Évangiles et la nature du βίος cynique hellénistique, conduisent Marie-Odile à des conclusions prudentes, qui n'ont rien de timoré mais qui font valoir

que si des ressemblances existent effectivement et si des contacts ont pu avoir lieu, l'esprit de part et d'autre est différent, même si les deux groupes ont pu entretenir des rapports de concurrence. Le livre comporte en outre un exposé lumineux sur les relations entre cynisme et christianisme sous l'Empire (*Cynisme et christianisme dans l'Antiquité*, coll. « Textes et traditions » 26, 2014²).

Un autre courant philosophique a nourri ses recherches et ses publications, le néoplatonisme. Dès le premier tome de l'ouvrage collectif sur la *Vie de Plotin* par Porphyre en 1982, elle a donné une étude qui a fait date sur « L'arrière-plan scolaire de la *Vie de Plotin* » (p. 229-327). Dans l'ouvrage sur les *Sentences* de Porphyre, déjà cité, elle a présenté la métaphysique de l'auteur, telle qu'elle apparaît dans cet écrit particulièrement ardu. Et elle a analysé sous un jour nouveau la structure de l'*Antre des nymphes* du même Porphyre, en 2019. Cristina D'Ancona, professeur à l'université de Pise, est en train de préparer l'édition d'un recueil de ses études sur le néoplatonisme.

Le courage qu'elle a montré pacifiquement pour mener à bien tous ces projets, sans donner l'impression de peiner sous la lourdeur des charges, a dû affronter un combat cruel contre la maladie, et cela dès 1992. Ces dernières années, en proie aux souffrances et aux traitements multiples, elle a réussi à conserver une activité scientifique intense et à maintenir d'étroites relations de travail avec ses collègues. Elle a trouvé un apaisement dans la présence et le soutien constant de Richard, dans les séjours, avec sa famille, à Gray, au pays de son enfance, dans l'affection de ses enfants et petits-enfants et dans l'aide qu'elle pouvait apporter à ces derniers dans leur travail scolaire. Elle était aussi, certainement, réconfortée, de voir ses filles et son fils investis avec ardeur et rigueur dans leurs métiers : Anne-Madeleine (née en 1974), directrice de recherche au CNRS (voir <https://cesr.cnrs.fr/chercheurs/anne-madeleine-goulet/>), Isabelle (née en 1977), juriste, avocate au Conseil d'État et à la Cour de cassation (voir <https://www.rus-aac.com/>) et Aurélien (né en 1982), concepteur de sites Web, principalement pour les Scènes nationales. Dans la diversité de leurs engagements, ils perpétuent le modèle de vie qu'elle leur a offert et inculqué. La force de sa personnalité et l'exemple de sa loyauté infrangible vivent dans le cœur de ses ami(e)s. Son œuvre scientifique est κτῆμα ἐς αἰεί.

Alain LE BOULLUEC (1961 l)

Notes

1. Version espagnole : *Los Cínicos, El movimiento cínico en la Antigüedad y su legado*, avec une préface de C. García Gual, Barcelone, 2000, viii-580 p. Version portugaise : *Os Cínicos : o Movimento cínico na Antiguidade e o Seu Legado*, São Paulo, 2006, 493 p.
2. Traduction allemande, par Lena R. Seehausen : *Kynismus und Christentum in der Antike*, coll. NTOA, 113, Göttingen, 2016, 267 p. ; version américaine : *Cynicism and Christianity in Antiquity*, traduit par C. R. Smith, préfacé par J. S. Kloppenborg, Grand Rapids, 2019.

BOUTET (Dominique), né le 11 juillet 1949 à Créteil (Seine), décédé le 8 août 2021 à Mende (Lozère). – Promotion de 1971 I.



Dominique Boutet nous a quittés le 8 août 2021, à l'hôpital de Mende, alors qu'il passait, comme chaque année, les mois d'été dans son village lozérien d'Allenc, devenu au fil des ans sa patrie sentimentale. La maison, ouverte sur la montagne, était accueillante aux collègues et amis. C'était l'aboutissement – prévisible et redouté – d'une lutte de plusieurs années contre cette maladie qui perturbait son quotidien, sans l'avoir jamais fait renoncer à ses tâches d'enseignement ni à ses recherches. Le volume de ses publications en est un témoignage suffisant. Il incarnait, face aux coups répétés du sort, les valeurs célébrées par ces chansons de geste médiévales, dont il était un des meilleurs connaisseurs et un « passeur » remarquable.

Ce jour d'été lozérien marquait la fin d'une carrière de médiéviste, une discipline dans laquelle Dominique Boutet s'est hissé au premier rang. Une solide base théorique et la maîtrise des outils critiques, jusqu'aux plus récents ; une culture historique étendue ; une compétence en philologie classique (le latin et le grec n'étant pas inutiles...) et en linguistique ; une connaissance des textes les plus variés, sur quatre siècles ; une pratique de la codicologie, associée à une rigueur sans concession dans le travail d'édition ; une spécialisation qui confère de la « visibilité », mais aussi une diversification nécessaire des curiosités qui empêche la myopie. Pour détourner une phrase de La Bruyère, on dira qu'il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble sous ce nom de « médiéviste »...

Dominique Boutet en était une illustration exemplaire. Il a marqué de son empreinte plusieurs champs de nos études, dans des domaines aussi différents que l'épopée, la transposition médiévale de l'héritage dumézilien, la pensée des rapports entre Histoire et Littérature ou les modalités du rire et de l'ambiguïté dans la littérature. Les années d'enseignement exclusif à la rue d'Ulm, ainsi que la continuation sur la longue durée de la préparation à l'agrégation, dans ses locaux, avaient sans doute favorisé une vision panoramique du corpus médiéval. La formation polyvalente dispensée dans les khâgnes lui avait apporté la largeur de vues indispensable. Ceux qui l'ont fréquenté de près savent que Dominique Boutet n'avait jamais oublié les cours de philosophie de Jean Beaufret (1928 I) dont il évoquait encore longtemps après les fulgurances. Et pour ce qui est des études classiques, l'agrégation des lettres et un début d'investissement dans la littérature grecque, par un mémoire en 1972 avec Jacqueline Duchemin (1931 I), offraient une garantie de sérieux.

Dominique Boutet est un produit type de l'école de la République, avec ses concours et ses voies bien tracées. Né dans un milieu modeste, d'employés qu'on n'appelait pas encore territoriaux, il a fait toute sa scolarité à Paris, avec pour port d'attache le lycée Condorcet, dont les murs l'ont abrité pendant onze années, jusqu'à ce que l'École lui ouvre ses portes. En classe préparatoire il s'était créé un cercle d'amis ; ils ont continué à l'entourer pendant son séjour à l'ENS ; certains sont demeurés très proches jusqu'à la fin.

Son passage rue d'Ulm n'est pas passé inaperçu : en tant que délégué de promotion puis de l'ensemble des élèves, il s'était rendu indispensable, témoignant d'une capacité, insoupçonnée jusque-là, d'attention aux détails matériels et aux soucis du quotidien. Il a laissé à tous ceux qui l'avaient croisé l'image du dévouement souriant, de la serviabilité et de la gentillesse : ces qualités sont inséparables de son souvenir chez tous ceux qui l'ont côtoyé durant son existence, collègues ou étudiants. L'intérêt pour les textes grecs puis pour le Moyen Âge se doublait d'une autre fascination : le garage souterrain de l'École, dont il était le meilleur connaisseur, capable d'associer chaque voiture à un élève. La traque impitoyable aux « squatters » s'accompagnait d'une admiration évidente pour les quelques rares perles que cachait l'endroit (nos moyens limités rendant improbables roadsters et limousines), dont une superbe Borgward Isabella... Il avait lui-même transformé, par l'adjonction d'un double carburateur Weber, une bourgeoise 404 en nouvelle bête du Gévaudan, avec laquelle il écumait les paisibles routes de Lozère.

C'était l'époque insouciant de la liberté académique, ce bien si précieux qu'offrait alors l'établissement. Il en avait profité pour faire un tour du côté de la rue Saint-Guillaume, cédant aux sirènes de Sciences Po et peut-être à l'appel des ors de la République, dont l'ENA constituait le sésame. La tentation ne conduit pas irrémédiablement à la faute : l'éveil à la littérature médiévale, *terra incognita* pour nous tous, s'était fait tardivement chez les agrégatifs de lettres classiques que nous étions en 1973. La rencontre de Jean Dufournet (1954 I) après la réussite au concours, quand il fallait s'orienter vers une thèse ou bifurquer définitivement, avait achevé d'orienter Dominique Boutet vers les études médiévales. L'époque était faste. Les cours de Georges Duby et de Jacques Le Goff (1945 I) attiraient les foules. Le Moyen Âge avait le vent en poupe.

Mais le cocon de l'École n'était pas pérenne et le service de l'État réclamait son dû. Le recrutement au sein de la Fondation Thiers permettait alors de prolonger des conditions privilégiées pour la recherche. La 78^e promotion, à laquelle appartenait aussi Antoine Compagnon, a séjourné de 1975 à 1978 dans l'hôtel particulier de la place Adenauer : Dominique Boutet y tenait une nouvelle fois le poste stratégique de responsable des élèves. Son entregent naturel lui permit d'inviter des conférenciers prestigieux. Certaines rencontres furent décisives, comme celle de Georges Dumézil

(1916 l), qui a marqué son parcours intellectuel. Pendant ces années, les premières publications ont esquissé les lignes de force des travaux ultérieurs : un article paru dans les *Annales* dès 1978, et les deux ouvrages que la témérité de la jeunesse nous avait fait entreprendre ensemble, aux Presses universitaires de France dans la série « Que sais-je ? » en 1978 et dans la collection « Littératures modernes » en 1979, sous un titre qui semblait annoncer une ambition sans doute excessive (*Littérature, politique et société...*) mais qui pouvait néanmoins s'autoriser du patronage de Jacques Le Goff.

Il fallait cependant, à 29 ans, trouver un poste en faculté ou affronter le collège. Le parcours s'ouvrit sur une sorte de parenthèse, qui fit passer Dominique Boutet d'un extrême à l'autre, par une de ces malices de la roue de la Fortune qui ne saurait étonner les médiévistes... Le collège de Houilles vit arriver en septembre 1978 un jeune (sur)diplômé, à la dégaine d'adolescent. Il n'y passa qu'une année, car peu de temps après, il avait pu entrer au cabinet de la secrétaire d'État aux Universités, Alice Saunier-Seïté.

Après ce rapide détour, le retour aux sources : Dominique Boutet commence en 1980 une carrière universitaire de presque quarante années, qui le conduira jusqu'à la chaire en Sorbonne. Le point de départ en fut son séjour de treize ans comme « caïman » à l'École : il eut la chance de s'adresser à un public de bon niveau, en formant de nombreux médiévistes, devenus entre temps nos collègues comme maîtres de conférence ou professeurs. C'est l'époque de la thèse de 3^e cycle, soutenue en 1984, sur *Jehan de Lanson* ; l'époque aussi de l'approfondissement des apports de Georges Dumézil et de l'intérêt pour la figure royale, incarnée dans Charlemagne et Arthur.

Redevenu une figure familière des couloirs de la rue d'Ulm, il fut promu maître de conférences en 1990 et soutint sa thèse d'État à Paris-III en 1991 ; ce travail, où se croisaient toutes les pistes précédemment explorées, a fait date. Pour accéder au grade de professeur, il fallait candidater dans des universités de ce qui était encore la « province ». En 1993, il était nommé à l'université d'Amiens ; en 1997 il rejoignait celle de Nanterre, aux côtés d'un autre grand connaisseur de l'univers épique, François Suard (1956 l) ; en 2003 enfin, il terminait sa boucle pour revenir au centre, en Sorbonne, où il a enseigné jusqu'en 2018. En dirigeant dix-neuf thèses et trois HDR, en œuvrant au sein de la SLLMOO (Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl) – d'abord comme secrétaire général (1989-1995) puis comme président (1999-2007) –, en intégrant divers comités scientifiques aussi bien dans des universités françaises ou étrangères que dans des revues, Dominique Boutet a fait plus que sa part pour la promotion et la prospérité de notre discipline.

Ce n'est pas le lieu d'analyser ici la totalité de la vaste production scientifique qui jalonne cet itinéraire, et représente un corpus de plusieurs milliers de pages : treize ouvrages et cent trente articles (on ne compte pas les directions d'ouvrages, la collaboration aux encyclopédies, les conférences...). Dans chacun des domaines abordés,

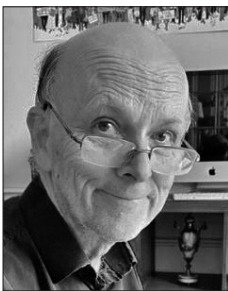
Dominique Boutet a créé des références, posé des questions de fond sensibles, ouvert des voies. S'il a connu des maîtres à penser, parfois aussi difficiles à concilier que Georges Duby et Georges Dumézil, il n'en fut jamais le disciple soumis, car il savait tirer le meilleur de chaque enseignement et s'en faire une synthèse personnelle.

Plusieurs secteurs de la médiévistique lui doivent des avancées remarquables : la chanson de geste, dont il a redéfini les « fondamentaux » ; les relations entre histoire et littérature dans cette période particulière qu'est le Moyen Âge, dont il a proposé une vision renouvelée ; l'adaptation et les métamorphoses du trifonctionnalisme indoeuropéen dans l'épopée et le roman du Moyen Âge français ; l'évaluation du comique et de la place du rire au sein de cette culture médiévale si proche et si différente. C'est dans cette recherche que s'inscrivait son dernier ouvrage, sur la notion d'« entre-deux », qui lui permettait d'aborder en de nouveaux termes les questions de la parodie, de l'hybridation générique, au-delà du concept réducteur et galvaudé de « comique ». Jusqu'au dernier moment, sur les bureaux de l'appartement de Saint-Cloud et du mas d'Allenc, s'empilaient les chantiers et les projets.

On dit, lorsque meurt un griot, que c'est une bibliothèque qui disparaît. Cela est vrai aussi de Dominique Boutet, qui s'était intéressé à ces personnages africains incarnant une tradition épique toujours vivante. L'image ne s'applique pas seulement à la liste impressionnante de ses publications. Elle nous rappelle, à nous, ses innombrables collègues qui l'y ont croisé, ce cadre devenu en quelque sorte son « lieu naturel » (au sens aristotélicien de l'expression), la bibliothèque de la rue d'Ulm où il aimait à se tenir, au point qu'on ne soupçonnait pas qu'avec tout le temps qu'il consacrait à la conversation amicale, il lui restait des loisirs pour penser, écrire et publier autant qu'il l'a fait. *Scripta manent.*

Armand STRUBEL (1971 l)
université Paul-Valéry Montpellier

DESGRAUPES (Bernard), né le 15 mai 1954 à Paris, décédé le 14 novembre 2022 à Paris. – Promotion de 1973 s.



Bernard Desgraupes a été emporté par un cancer, après à peine quinze mois d'une lutte très dure pour lui et ses proches, commencée juste à son départ à la retraite. Il a été soigné tout au long de sa maladie par les services de l'hôpital Saint-Louis et est décédé chez lui à Paris.

Né de Madeleine Blum et de l'homme de télévision Pierre Desgraupes, Bernard Desgraupes a grandi à Paris puis à Neuilly-sur-Seine. Brillant élève, il intègre les classes

préparatoires du lycée Louis-le-Grand en 1971 et est reçu en 1973 à l'École normale supérieure, où il passera quatre années. Il obtient l'agrégation de mathématiques en 1976 et commence une thèse sur les « Problèmes aux limites d'ordre quatre dans un ouvert troué périodiquement » avec Jacques-Louis Lions, professeur au Collège de France. Il s'oriente ensuite vers les statistiques et l'informatique. Doué d'une puissance de travail hors du commun, il étudie, parallèlement à sa scolarité rue d'Ulm, la direction d'orchestre à la Schola Cantorum dans la classe du chef d'orchestre Jean-Claude Hartemann.

Au sortir de l'École, il devient assistant à l'université de Nanterre. Il se consacre en même temps à l'université et au développement de l'ensemble Erwartung, qu'il a fondé en 1985 et avec lequel il explorera de nombreuses terres inconnues de la musique française du xx^e siècle. On lui doit ainsi une intégrale de la musique de chambre de Louis Duret, des pièces peu connues de Jolivet, comme la *Suite liturgique*, la *Suite delphique*. Les délicieuses *Machines agricoles* de Milhaud sont aussi gravées, comme *Les Mariés de la tour Eiffel* du groupe des Six ou le *Socrate* de Satie, sans oublier les *Fables de La Fontaine* par Offenbach, Lecoq, Saint-Saëns. Côté contemporain, il crée entre autres des œuvres de Sciortino, Tanguy, Ducol, Escaich, Casanova. Dans son style de direction, Bernard se soucie bien plus de mettre en valeur la musique, de faire que les musiciens se sentent à l'aise, que de montrer son propre talent. Ses interprétations sont d'une rigueur parfaite avec un respect scrupuleux de la partition et des caractéristiques de chaque instrument. Les musiciens l'ont vite reconnu ; en témoigne le nombre de grands talents avec lesquels il a travaillé. Il gravera avec son ensemble pas moins de quinze CD avec la participation d'Elizabeth Chojnacka, Laurent Naouri, Florence Katz, Marcel Quillevéré, Lionel Peintre, entre autres. Un musicien se souvient qu'arrivant au pupitre devant une salle comble à Madrid pour jouer une œuvre contemporaine très ardue, Bernard ouvrit la partition et secoua vers l'orchestre sa main droite, ouverte devant lui, en soufflant et faisant une grimace, comme s'il en découvrait seulement la difficulté. Sourire et détente dans l'orchestre qui savait à quel point il travaillait ses partitions et qui justement livra ce soir-là une interprétation virtuose. Il est rapidement élu président de la Société nationale de musique à laquelle il donne un souffle nouveau en lançant un bulletin, *Intemporel*, qu'il se fera un devoir de publier tous les trois mois – assurant lui-même toutes les tâches administratives nécessaires à cette publication. Ce bulletin parut régulièrement entre 1992 et 1998.

En 1989, il donne *La Voix humaine* de Poulenc/Cocteau à l'Opéra-Comique avec la très grande Elizabeth Söderström. Il confie à son collègue Patrice Bertail (qui publia une notice aussitôt après son décès, au nom de l'université) que ce fut pour lui le plus grand souvenir de sa vie musicale. Il crée ou recrée en France le *Don Juan* de Malipiero et assure la création française de l'opéra *Le Phare* de Peter Maxwell Davies,

à la maison de la musique de Nanterre. Il compose à ses heures, notamment quatre petites pièces et un duo pour harpe(s) celtique(s) pour sa fille Zoé qui venait de commencer l'étude de la harpe. Il compose aussi une pièce pour chant et flûte, *Idéal maîtresse*, d'après un poème de Desnos, restée malheureusement inédite.

Il interrompt ses activités musicales et la vie de l'ensemble Erwartung au début des années 2000, après presque vingt ans de musique, de concerts, de créations et d'enregistrements, à cause de la lourdeur des tâches administratives qu'il devait assumer seul.

L'un de ses collègues à Nanterre, féru de musique contemporaine, l'avait entendu en concert avec son orchestre à Lyon et lui avait demandé un jour s'il avait un lien de parenté avec le chef Bernard Desgraupes. C'est dire la discrétion qui était la sienne. Peu lui importait qu'on le sût !

À Nanterre, il est aimé de ses collègues et de ses étudiants. Il devient maître assistant et les cours qu'il met en ligne, sur sa simple page <https://bdesgraupes.pages-perso-orange.fr/>, sont un véritable trésor, alliant rigueur mathématique et qualité éditoriale et rédactionnelle. Sa volonté de mettre à disposition de ses étudiants et de ses collègues des instruments pédagogiques très clairs le pousse à écrire son livre sur le langage R (le livre de R), devenu une référence dans le domaine.

C'est d'ailleurs la volonté d'écrire des textes formellement parfaits qui l'a poussé à s'intéresser au langage LaTeX, au point d'en faire un livre. Par la suite, cette démarche – tenter de comprendre un sujet, l'approfondir, l'enseigner, puis le mettre sous forme écrite – l'a conduit à rédiger pas moins de quinze volumes, dont deux traductions¹. C'est ainsi que son intérêt pour le sanskrit l'amena à créer une police de caractères et à écrire un livre sur Métafont.

Pour ses collègues Bernard était un puits de sciences impressionnant de modestie. On pouvait toujours s'arrêter dans son bureau, il avait toujours le temps de répondre aux questions, de s'intéresser aux problèmes des autres et parfois d'y travailler et d'imaginer des solutions méritant approfondissement. Il a ainsi développé de très nombreux programmes toujours à la disposition de la communauté scientifique. La maladie l'a surpris alors qu'il développait avec des collègues un nouveau *paquet* sur le langage R. Cette capacité à s'intéresser aux problèmes scientifiques qui n'étaient pas les siens a priori lui a permis d'explorer de très nombreux et vastes domaines.

Personnellement très intolérant face à l'imposture et à la médiocrité, il n'en laissait rien paraître mais pouvait manifester son découragement si un élève ou un groupe d'élèves démontrait n'avoir absolument pas progressé. Comme il appliquait d'abord cette exigence à lui-même, cela le poussait parfois à l'autodérision. On le prit ainsi à s'esclaffer devant l'interrogation « Bernard Desgraupes, le compositeur ? » d'un marchand de musique qui venait de voir son nom. Et il riait encore au souvenir

d'un vendeur commentant à un client *Le Livre de R* : « Ah ! le Desgraupes, c'est une somme. » Fervent adepte du vélo à Paris, il ne rechignait pas à faire plusieurs kilomètres pour aller prendre un café avec un ami professeur.

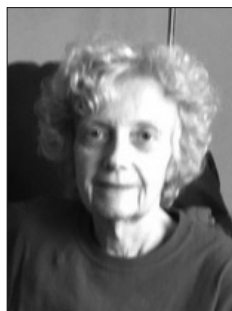
Tout au long de sa vie, Bernard est resté très proche de sa sœur Hélène. Il a eu deux filles : Zoé avec Dominique Delord, sa compagne de 1979 à 1992, et Sophie avec Katia Denisov avec laquelle il a été marié de 1995 à 2018. Doté d'un sens de l'humour très aiguisé, il a développé avec ses filles une complicité évidente au premier regard. Elles l'ont accompagné jusqu'au dernier moment.

Thierry SALMONA (1973 s)

Notes

1. On en trouve la liste sur <http://www.sudoc.abes.fr/cbs/xslt/DB=2.1/SET=4/TTL=11/NXT?FRST=1>.

ROUFFIAT (Françoise), née le 15 juillet 1955 à Paris, décédée le 6 août 2022 à Paris. – Promotion de 1975 L.



Petite fille, elle a subi deux traumatismes dans le cadre de sa scolarité, d'abord sous la forme d'un « Premier prix d'évasion dans la lune », puis du fait de l'obstination d'un instituteur à la faire écrire de la main droite – c'était une gauchère contrariée. Il lui en était resté une écriture très appliquée, aux lettres soigneusement calligraphiées. Pendant son adolescence, elle fréquenta le collège d'Hulst, où elle rencontra Penny Dauge, avec qui elle demeura toujours en contact, et fut initiée au cinéma par... une professeure de latin (là son témoignage me manque). Ensuite ce fut le lycée

Fénelon, où elle ne suivit guère les cours proposés, préférant les cafés du quartier, et fit la connaissance d'une autre amie, Anne Lagny, qui la marqua durablement, avec laquelle elle refaisait le monde et qui lui révéla Jaccottet. Malheureusement, en raison des aléas des concours, Anne n'intégra pas l'ENSJF et leur relation s'interrompt.

À Sèvres, elle rencontra l'auteur de ces lignes, qui deviendra sa grande amie pour la vie. Peu de souvenirs de cours, mais de nombreux échanges avec les élèves de différentes promotions, découvertes partagées de littérature, philosophie et surtout poésie, théâtre, cinéma, musique... Je dois reconnaître que Françoise m'a initiée dans bien des domaines. Un souvenir : alors que je cherchais un sujet de maîtrise en poésie contemporaine, Françoise et moi avons acheté le même livre, moi pour le diplôme et Françoise en pensant à moi. C'était *La Nuit talismanique* de René Char, et ce fut

pour moi le début d'une longue carrière consacrée à cet auteur. Elle, d'une promotion avant la mienne, avait choisi de travailler sur *La Beauté sur la terre* de Ramuz. Je la voyais s'installer dans le jardin pour écrire, c'était difficile. L'été suivant, elle n'avait pas terminé son mémoire ; au lieu de commencer à préparer le programme d'agrégation, elle était partie avec ses parents pour un magnifique voyage au Japon, qui la marqua durablement. Plus tard, alors qu'elle était devenue maître de conférences à l'université de Grenoble, elle eut la chance de pouvoir passer six mois à Nagoya, ce qui lui fit le plus grand bien – et l'aida à sortir d'une dépression.

L'École, c'était aussi Villebon, centre sportif de l'ORTF, où nous avions le droit de nous rendre gratuitement une ou deux fois par semaine – nous jouions au tennis, ainsi qu'à Montrouge. Moi la fille de la montagne, qui lui avais fait découvrir le sport et la nature, je lui révélais le yoga, dialogue du corporel et du spirituel. À l'ENS il y avait aussi le groupe Tala (catholique) – la religion jouait alors un rôle important pour nous. Pour les nouvelles arrivantes, l'intégration à l'École commençait par un séjour dans un monastère – pour moi, en 1976, dans l'ancienne chartreuse de Chalais –, séjour auquel participait Françoise, qui l'année précédente avait fait de l'archéologie médiévale, ce qui m'aurait beaucoup intéressée. La communauté était animée par Guy Lafon (1952 I), archicube devenu prêtre et néanmoins structuraliste. Les scientifiques buvaient ses paroles, les littéraires étaient plus réservées (c'était essentiellement des filles).

L'École nous a enfin offert un très beau cadeau sous la forme d'un séjour d'un an dans une grande université américaine, Princeton pour Françoise, Harvard pour moi. Princeton était particulièrement bien pour ce qui était des cours, les *graduate students* formaient un bon petit groupe et Françoise a gardé le meilleur souvenir de cette époque. Le dollar étant bas, nous avons pu à plusieurs reprises louer une voiture pour explorer la Nouvelle-Angleterre.

Et encore un autre beau cadeau de l'École, le stage d'agrégation chez Jean-Michel Place. Françoise en était revenue toute chargée de ces superbes reprints des revues surréalistes, *Littérature*, *La Révolution surréaliste*, *Le Surréalisme au service de la Révolution...* Arlette Albert-Birot nous avait bien aidées et l'auteur choisi par Françoise pour sa thèse, Jean Follain, avait été aussi pour beaucoup dans le « coup de pouce » pour aller à Princeton, ce poète ayant fait partie des amis d'Arlette. Le sujet touchait à la philosophie, puisqu'il portait sur le rapport de la poésie aux choses, et donna lieu à un essai paru en 1996 chez Champ Vallon sous le titre de *Jean Follain, le même, autrement*, formule retenue par Élodie Bouygues pour sa célébration de Follain en 2023.

En 1990, Françoise soutint brillamment sa thèse en Sorbonne sous la direction de Marie-Claire Bancquart (1952 L), cela dans des conditions difficiles, Françoise ayant été nommée dans un collège à Alençon, où elle ne fut pas heureuse. Moi j'étais

dans le Nord, c'était bien éloigné. Ensuite ce fut le lycée de Mitry-Mory, où elle eut la chance de rencontrer Jean-François Louette (1980 l) et Brigitte Combe, qui avec elle intégrèrent l'université de Grenoble, où elle fit toute sa carrière après son élection en 1995.

Françoise était sûrement une très bonne « prof », mais pas forcément aux yeux d'inspecteurs un peu obtus. À Alençon, pour une dictée, elle avait choisi un texte de Jaccottet, ce qui n'avait pas été du goût des autorités ! Mais nous essayions d'introduire de vrais écrivains dans nos cours de collège, et c'est ainsi que nous lûmes Bosco, Maupassant, Jules Verne, Supervielle, Pérec...

Par ailleurs le hasard avait fait que nous avions rencontré Hélène Cixous, qui habitait le même immeuble que nous – nous avions gardé un pied-à-terre parisien – et dont nous suivîmes le séminaire. Françoise en conserva toute sa vie un souvenir ébloui et elle me prévenait chaque fois qu'Hélène passait à la radio. À moi aussi cette grande dame avait tout appris.

Françoise était parisienne, mais les membres de sa famille gardaient d'étroites relations avec leur Corrèze natale, où ils possédaient une distillerie qui fabriquait de la gentiane, la fameuse Salers. Enfant, Françoise passait toutes ses vacances à Montaignac-Saint-Hippolyte chez ses grands-parents, pendant que ses parents faisaient de grands voyages – elle les accompagnera à l'adolescence. Elle y pêchait des écrevisses et tout cela remonta des tréfonds de ses souvenirs à l'occasion d'un cours d'agrégation sur *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, où Simone de Beauvoir raconte ses vacances en Limousin. Françoise a d'ailleurs choisi d'être enterrée aux côtés de ses parents, dans le cimetière du village familial.

Quand nous faisons nos thèses respectives, nous avons le bonheur de passer l'été à Port-Grimaud, où ses parents possédaient une maison. Nous travaillions, chacune de son côté, en parfait accord pour ce qui est des horaires, du déjeuner comme de la baignade, ou des courses. Le soir, tout en nageant dans la mer, nous discussions de Derrida (1952 l), de Michel Serres (1952 l), des problèmes de transition dans nos thèses, de tel poème... Auteure de nombreux articles sur Genet, Frénaud, Follain, Garnier, Darras, Depardon, Jaccottet, Bataille, Barthes, Dupin, etc., elle organisa à Valence en 2004 un colloque international sur Jaccottet avec Pierre Jourde, Dominique Massonnaud et Catherine Langle. Son intervention au titre éloquent traitait « De la poésie comme prière ». En 2005, elle poursuivit avec un colloque portant de façon très opposée sur « Sexe et texte » avec Jean-François Louette, qui selon les mots de sa collègue Brigitte Combe « eut un certain retentissement ». Malheureusement, elle manqua le coche de l'habilitation, s'interrogeant trop longtemps sur le sujet – le carnet ? – ainsi que sur le directeur de recherche. Bref le temps passa, elle tomba malade, atteinte d'un cancer de l'œsophage, et prit de ce fait assez brutalement sa retraite, dont évidemment elle ne put profiter.

Elle laissera le souvenir d'une grande intellectuelle, passionnée de poésie mais aussi de philosophie, psychanalyse, photographie, cinéma, musique..., au jugement toujours sûr et d'une extrême modestie. D'une douce amie aussi.

Christine DUPOUY (1976 L)

POISSON (Cécile), épouse HUSSHERR, née le 5 avril 1975 à Paris, décédée le 20 mars 2023 à Paris. – Promotion de 1995 I.



Entrée comme élève de l'école littéraire à l'ENS, Cécile Poisson y a poursuivi des études de lettres classiques brillantes. Elle s'intéressait à l'histoire des textes bibliques et à leurs liens avec la littérature, un champ de recherche original dans lequel elle a excellé. Elle possédait une très vaste culture, nourrie de références bibliques, grecques, latines et littéraires, qui rendait ses problématiques de recherche fécondes et neuves. Son travail de doctorat, soutenu en 2002, sur les réécritures du mythe de Caïn et Abel, qui a donné lieu au livre *L'Ange et la Bête. Caïn et Abel dans la littérature* (Le Cerf, 2005), témoigne de cette richesse. Cécile était connue à l'École non seulement pour ses réflexions sur ces sujets scientifiques, mais aussi pour son extrême efficacité dans le travail. Elle passa l'agrégation de lettres classiques en 1999 à son retour des États-Unis (après un séjour à l'université de Harvard en 1997-1998), en décalage par rapport à ses camarades de promotion ; elle avait préparé ce concours, ô combien difficile, avec une persévérance extraordinaire, elle qui était déjà maman à l'époque. Elle anima ensuite à l'ENS en 1999-2000 avec Emmanuel Reibel (1995 I) un séminaire de recherche intitulé « Réécritures et ambiguïtés », qui donna lieu à une publication collective dirigée par les deux organisateurs et préfacée par Yves Chevrel (1959 I), *Figures bibliques, figures mythiques. Ambiguïtés et réécritures* (éditions Rue d'Ulm, 2002, épuisé).

Cécile fut recrutée immédiatement après sa thèse par l'université de Marne-la-Vallée en 2003, devenant à l'époque la plus jeune maîtresse de conférences en littérature comparée. Elle aimait à raconter que lors de son premier jour d'enseignement, comme ATER, le secrétariat l'avait d'abord prise pour une étudiante et avait refusé de lui confier la clef de la salle. Une fois arrivée devant la porte, elle avait entendu deux étudiantes se demander : « Mais où est la prof ? » Cécile riait en racontant cette anecdote. Par sa jeunesse, son sourire pétillant, son savoir, son rayonnement, Cécile a profondément marqué ses étudiantes et ses étudiants. Elle dirigea le département de Littérature de Marne-la-Vallée de 2004 à 2006, fonction qu'elle assurerait de nouveau à partir de 2022.

Cécile s'est très rapidement fait de nombreux amis rue d'Ulm. Elle est devenue une figure marquante de la promotion 1995, tant dans l'école littéraire que dans l'école scientifique. D'une part parce que, toujours joyeuse, allante, communicative, attentive aux autres, elle tissait de nombreux liens, participant aux activités festives du Comité d'organisation des fêtes, aux séjours de ski des professeurs de sport, aux voyages d'intégration. D'autre part parce qu'en s'engageant intensément dans l'aumônerie des Talas, elle a contribué à en faire un lieu de vie, de partage, d'amitiés vraies et durables. Beaucoup gardent de ces années de construction de la personnalité et de déploiement des potentiels de chacune et de chacun, un souvenir indélébile, porteur d'avenir. Cécile a fait partie de cette constellation merveilleuse pour les camarades des promotions 1995 et 1996 et pour celles et ceux qui vivaient à l'ENS à la même période.

Elle nous a quittés brutalement, dans des circonstances dramatiques. Sa mort atroce est en rupture totale avec tout ce que Cécile était au fond d'elle-même. Nous voulons garder d'elle aujourd'hui le souvenir de sa fécondité intellectuelle, son sourire extraordinaire, ses yeux pétillants, sa joie de vivre qui nous aident à traverser ce moment et à nous souvenir de tout le bien que nous a fait Cécile, nous qui étions ses camarades et ses amis.

Marie-Bénédicte et Alexandre VINCENT (1995 I)

* *
*

L'intelligence, la force, le courage : les trois premiers mots qui viennent à l'esprit pour définir Cécile.

L'intelligence, qui brillait déjà dans ses exposés d'agrégative, d'une clarté exemplaire, et qui se révéla pleinement dans sa thèse sur Abel et Caïn, rapidement publiée dans un ouvrage concis, profond et lumineux. Une intelligence qui ne s'embarrassait ni de théories ni de jargon, mais qui, productrice d'idée neuves, était toujours à la recherche de solutions : en témoigne sa réflexion, nourrie aussi bien des avancées de la science que de son expérience de mère et de pédagogue, sur les améliorations à apporter à nos pratiques, en particulier pour les enfants atteints de troubles de l'apprentissage.

La force et le courage d'un caractère qui ne reculait devant aucun obstacle et ne craignait aucun défi : ni de passer l'agrégation alors qu'elle venait de devenir mère d'un premier enfant, ni de partir plus tard aux États-Unis, mettant sa carrière entre parenthèses, pour permettre à son mari de poursuivre ses ambitions mais aussi pour donner l'opportunité d'une éducation internationale à ses trois enfants, qu'elle accompagna et orienta avec une attention constante.

Le témoignage le plus éclatant de son intelligence et de son courage fut sans doute la façon dont, confrontée aux soucis de santé de sa petite troisième, elle les affronta

sans relâche, naviguant avec adresse dans les méandres du système pour faire émerger des solutions qu'elle partageait aussitôt avec ceux à qui elles pouvaient être utiles.

Tout cela, elle le réalisait grâce à un élan vital extraordinaire. Toujours partante, toujours pleine d'allant, jamais découragée ; toujours prête aussi non seulement à encourager, mais à épauler ceux qui autour d'elle rencontraient des difficultés. Lorsque l'une de nos camarades d'agrégation, enceinte, se trouva incapable d'assister aux cours, elle partagea tout naturellement ses notes et ne fut pas pour rien dans sa brillante réussite.

L'énergie et la bienveillance de Cécile nous illuminaient et nous réchauffaient : qu'elles ne cessent jamais de le faire.

Ariane GUIEU-COPPOLANI (1996 l)

* *
*

Cécile,

Je ne te connaissais pas beaucoup, pas assez, au fond, mais j'aimais et j'admirais tant ta lumière, ton sourire, ton rire, ton attention à chacun, la vivacité de ton esprit et de ton humour.

Tu nous avais accueillis lors de notre arrivée, nous les talas promos 96. Vous aviez su, Marie-Bé, Édouard, Xavier et toi, en faire un lieu chaleureux et très ouvert, où toutes les sensibilités se sentaient accueillies, jusqu'à quelques cryptos voire anti-talas.

Je te dois, je dois à nos amitiés, à nos enthousiasmes de jeunesse vibrante, une bonne part de ce qui me reste de foi. Et pourtant. Pourtant je ne voyais pas ce qui, mêlé au cœur même de nos joies, pouvait semer l'ivraie, la violence, la mort.

Plus tard, tu nous as soutenues activement, discrètement, même à distance depuis les États-Unis, dans notre lutte féministe pour l'abolition de la maternité de substitution.

Plus tard encore, tu m'as appris ta séparation, et là encore j'ai admiré, à travers de courts messages échangés, ta force d'âme, ton amour de la vie. En mai 2022, tu m'écrivais :

« Dans cette situation difficile en effet, le mieux reste encore d'avancer jour après jour, et de recevoir comme un cadeau tout ce qu'il peut y avoir de beau dans une journée : c'est un peu "Hakuna Matata¹" mais ça m'aide. »

Depuis le 21 mars dernier, je pense si souvent à toi, à tes enfants. J'ai lu, j'ai cherché à comprendre, je voudrais agir, mais comment, mais où ? J'espère que tu nous inspireras.

Merci Cécile pour tout ce que tu as fait, tout ce que tu étais. Et pardon.

Marie DOUMIC-JAUFFRET (1996 s)

* *
*

Comment mettre des mots sur l'indicible ? Comment affronter la violence assassine par la plume, la pensée, les arguments, la formule juste, l'art des mots qui fait le quotidien des chercheuses, des chercheurs que nous sommes, que Cécile était ? Toute parole ne risque-t-elle pas de sonner faux, en recouvrant le cri brut du sang versé ? Ces questions, Cécile les a posées, pensées et éprouvées avec force, dans le quotidien de sa vie, mais aussi dans ses travaux de chercheuse. Au cœur de son travail se trouve une interrogation sur la puissance du mythe, et au premier chef du mythe biblique, qui crée, dévoile et voile, questionne et pose des mots sur l'insondable du mystère de l'homme et, en l'occurrence, sur l'innommable de la violence qui le ronge. Ses publications scientifiques ont été investies dès le départ d'une très grande cohérence – d'audace aussi, car Cécile voyait dans la recherche tout sauf une série d'opérations techniques et théoriques. Elle avait fait le choix d'affronter un questionnement en profondeur, qui ne se limitait pas à une simple quête érudite, mais devait ouvrir sur un agir, sur un ici et maintenant, sur les larges horizons où se déployait toute son énergie. C'est ainsi que dans sa thèse, elle releva le pari difficile de faire se rencontrer études philologiques, littéraires et bibliques, sociologie et psychanalyse, au service d'une recherche qui d'emblée se confrontait à une question existentielle de l'humanité : celle de la relation à l'autre qui peut se nourrir de la fraternité humaine, comme la défigurer en un geste sans retour.

C'est par le biais des langues que Cécile s'est d'abord confrontée au mythe biblique des frères ennemis, comparant en maîtrise et en DEA les versions hébraïque, grecque et latine de l'épisode de Jacob et Esaü. Cécile disait avoir reçu ce goût des langues de sa grand-mère Kyra qui, « façonnée par deux cultures, originaire de trois pays, connaissait cinq langues européennes, le latin et le slavons », selon les mots qui accompagnent la dédicace de son livre paru au Cerf en 2005, *L'Ange et la Bête*. Cet intérêt continu pour les langues et les imaginaires multiples qui leur sont associés accompagna ensuite le choix qu'elle fit de la littérature comparée pour sa thèse sur les figures de Caïn et Abel, dans une vision large qui embrassait aussi bien les textes que les arts et les savoirs – ce que l'on appelle les humanités, donc.

Explorer la puissance de l'un des mythes bibliques les plus énigmatiques et les plus troublants impliquait de se confronter à ses multiples réécritures. Le livre issu de sa thèse invite ainsi à une grande traversée : entre les langues, l'hébreu, le latin, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le français et l'anglais ; mais aussi entre les âges, depuis les premières traces du quatrième chapitre de la Genèse jusqu'aux essais littéraires des années 1990. La Bible, construite autour d'ellipses et de silences, est un texte fondamentalement ambigu : la création littéraire s'empare précisément de ces silences pour les sonder et, souvent, reformuler les questionnements d'une époque. Cécile s'est tout

particulièrement laissée interpeller par le renouvellement romantique du mythe de Caïn et Abel, qui évolue au ^{xix}^e siècle vers l'affirmation d'une révolte titanesque, mais aussi vers l'intériorisation menant à la folie, voire vers la tentative d'innocenter le criminel, et qui aboutit finalement à la désacralisation du mythe. Avec la « mort de Dieu », la rivalité des frères, la culpabilité de l'un ou de l'autre sont désormais, définitivement, affaire humaine. À la fin du siècle, le mythe en vient même à être marqué par le motif du surhomme. Nous, modernes, ne sommes-nous pas tous « enfants de Caïn », comme le formule Camus ? Les silences de la Bible résonnent au ^{xx}^e siècle des événements dramatiques qui ont marqué l'histoire européenne : les guerres civiles, les guerres mondiales, qui relèvent d'une certaine manière de la volonté de toute puissance, de l'*hybris*. C'est bien la question de la monstruosité historique de Caïn que pose Cécile dans le dernier chapitre de son livre :

Genèse 4 est l'un des nombreux textes convoqués pour tenter de penser l'incompréhensible [...]. L'ombre de Caïn plane sur l'histoire humaine. [...] Le drame de l'humanité au ^{xix}^e siècle est justement l'impossibilité de contenir le meurtre dans la sphère symbolique. Lorsque la rivalité s'accomplit historiquement, Caïn inspire la guerre, et plus généralement toutes les formes de dégradation, voire de négation de l'humanité.

À l'ambiguïté, l'hybridité des deux figures de frères — qui sont aussi les nôtres, fondamentalement —, Cécile a consacré par ailleurs plusieurs articles, dont l'un sur la folie de Caïn, paru dans le volume qu'elle a édité aux éditions Rue d'Ulm avec Emmanuel Reibel en 2002, un autre consacré à la représentation de Caïn dans l'œuvre de Dickens (2006) ou encore, plus récemment, en 2016, dans l'ouvrage dirigé par Sylvie Parizet aux éditions du Cerf, *La Bible dans les littératures du monde*, un article de synthèse à l'entrée « Caïn ».

Débusquer la violence, la questionner, la mettre ainsi peut-être à distance, parce qu'elle était trop proche... Cécile s'était interrogée publiquement sur les violences suscitées par le confinement. De retour à l'université de Marne-la-Vallée en 2018, après de longues années où elle avait mis son intelligence au service d'autres formes de langages, celui des « internautes », du numérique, des réseaux, Cécile est revenue à son premier élan de recherche : en 2021, elle a créé à Marne-la-Vallée un cours consacré à la création littéraire comme moyen de briser la violence du confinement domestique pour les autrices anglaises des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Dans un article paru la même année au sein d'un volume consacré aux imaginaires post-apocalyptiques, elle se concentrait sur la figure de Mary Shelley, romancière sans voix et privée même d'un nom de plume qui, dans son œuvre, telle une « Sybille », ouvre la possibilité, pour une voix féminine, de se faire entendre dans une Angleterre qui assigne à la femme le rôle d'« ange gardien du foyer ». Cécile était aussi, à Marne, « sentinelle

égalité » au sein de son UFR, participant à de nombreuses formations à la prévention des violences ; elle a dans ce cadre aidé plusieurs étudiantes à trouver de l'aide face à des situations de violences sexuelles ou sexistes.

La recherche qu'a menée Cécile questionne frontalement le tragique de l'existence humaine, prenant au sérieux et tâchant de comprendre les forces hybrides, ambiguës qui traversent l'être humain. C'est sans doute pour cela que la force de vie qui l'a toujours habitée était aussi puissante, vraie, lumineuse : cette force était un don, mais elle était aussi, sans doute, un choix très profond. Cette vie prise à bras le corps, cette énergie, cette attention à l'autre, cette voix posée, précise et chaleureuse, dont se souviennent toutes celles et tous ceux qui ont côtoyé Cécile depuis ses années d'École jusqu'à ce funeste mois de mars 2023, donnaient de l'allant – un allant surgi sans doute d'un mouvement intérieur élargi depuis longtemps aux horizons du monde.

Elsa KAMMERER (1996 l) et Éric VALLET (1996 l)

Notes

1. En swahili et en français : « Il n'y a pas de problème. »

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Amiot, Michel, 1956 l	142
Bénassy, Jean-Pascal, 1967 s	171
Berrard, Jean, 1943 s	110
Beugnot, Bernard, 1954 l	128
Bougainville, Louis Antoine de, An III	77
Boutet, Dominique, 1971 l	194
Canavaggio, Jean, 1956 l	146
Chabbal, Robert, 1946 s	122
Deschamps, Claude, 1961 s	161
Desgraupes, Bernard, 1973 s	197
Desrousseaux <i>alias</i> Bracke, Alexandre, Marie, 1881 l	97
Duchet, Pierre, 1969 s	184
Ferrero, Dominique, 1968 l	173
Friedlander Delcour, Edwige, 1956 L	141
Goulet-Cazé, Marie-Odile, 1970 L	188
Guyon, Étienne, 1955 s	134
Hellegouarch, Yves, 1957 s	153
Heurgon, Jacques, 1923 l	101
Kupka, Ivan, 1956 s	151
Levillain, Philippe, 1961 l	158
Menant, François, 1968 l	176
Ménard, Louis, 1842 l	92
Mottal, Jacques, 1953 s	127
Navelet-Noualhier, Henri, 1959 s	156
Olivaint, Pierre, 1836 l	84
Poisson Hussherr, Cécile, 1995 l	203
<i>L'Archicube</i> n° 35 bis, numéro spécial, février 2024	209

Rouffiat, Françoise, 1975 L	200
Sabatier, Pierre, Célestin, 1954 s	131
Serru Cazauran, Nicole, 1950 L	124
Touraine, Alain, 1945 l	111
Verdet, Paule, 1940 L	105
Vial, Claude, 1963 L	167

L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Courriel : a-ulm@ens.fr
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)
et Jérôme Brun (sciences)
Lectrices : Pascale Mentré (sciences) et Lucie Marignac (lettres)
Suivi éditorial : Pascale Hamon

Mise en pages : JPB-ed

Ce numéro spécial 35 *bis* de
L'Archicube a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Dupliprint
en février 2024.

ISSN : 1959-6391
Dépôt légal : février 2024

N° d'impression : xxxxx

Mise en pages
JPB-ed
75011 Paris